EXCURSION

MONUMENTALE

EN SICILE ET EN CALABRE.

(4

RELATION

D'UNE

EXCURSION MONUMENTALE

EN SICILE ET EN CALABRE;

PAR M. GALLY-KNIGHT,

Membre du Parlement Britannique;

PRÉCÉDÉE

D'UN ESSAI HISTORIQUE SUR LA CONQUÊTE DE LA SICILE PAR LES NORMANDS,

Traduction communiquée à la Société Française pour la conservation des Monuments,

PAR M. DE CAUMONT,

Directeur de la Société.



CAEN.—IMPRIMERIE DE A. HARDEL, LIBRAIRE, RUE FROIDE, 2.
PARIS. — DERACHE, RUE DU BOULOY, N°. 7.
ROUEN. — FRÈRE, SUR LE PORT.

1839.

AVERTISSEMENT.

J'ai annoncé, dans le 4e. volume du Bulletin Monumental (p. 211), que le 5e. volume de ce recueil renfermerait la relation d'une excursion monumentale en Sicile et en Calabre, par M. Gally-Knight.

La traduction qui va suivre faite avec soin par M. A. Campion, reproduit dans son entier cet ouvrage L'auteur a successivement passé en revue les monuments les plus remarquables de Messine, de Catane, de Monreale, de Cefalu, de Palerme ; il en a donné des descriptions claires, précises et complètes ; tout ce qui lui a paru mériter quelqu'attention a pris place dans son journal, suivant son importance. Il n'a admis aucun fait sans le discuter, et il s'est entouré des autorités les plus respectables, il a toujours donné les raisons de ce qu'il avançait.

A la suite de ses descriptions vient une dissertation intéressante où, après avoir soigneusement étudié les églises de Sicile et en avoir détaillé les caractères architectoniques, l'auteur a recherché en dernière analyse comment ont dû s'introduire dans cette contrée les principes du style ogival, et ce qui en a ensuite déterminé l'adoption dans les autres pays de l'Europe.

On voit combien un pareil écrit présente d'intérêt pour les savants qui s'occupent de débrouiller l'histoire et les progrès de l'architecture du moyen âge. Nous sommes convaincus qu'on nous saura gré de l'avoir fait connaître. L'introduction historique est la seule partie de l'ouvrage que l'on aurait pu retrancher, parce qu'elle n'a point absolument trait à l'étude des Monuments Siciliens, mais elle est si concise et si pleine de faits; elle offre un résumé si intéressant de l'histoire des Normands en Sicile que je me serais fait un reproche d'en priver le lecteur.

A. DE CAUMONT.

LES NORMANDS EN SICILE.

Introduction historique.

CHAPITRE Ier.

A l'époque où les Normands se montrèrent pour la première fois dans le sud de l'Italie, la plus grande partie de ce qui avait formé l'Empire romain était tombée dans un désordre et un malaise qui en faisaient une proie assurée au premier aventurier qui s'avancerait pour la saisir. Les scènes de la vie réelle, dans ces temps de révolution, ressemblaient à celles d'un mélodrame où les événements les moins vraisemblables sont mis en usage pour frapper le spectateur, et durant lequel les personnages les moins attendus viennent figurer sur le théâtre.

L'Italie qui s'était vue à la veille de réunir ses provinces éparses à l'ombre de la domination Lombarde, était retombée de nouveau et pour jamais, grâce à la politique astucieuse de la Cour de Rome, dans le morcellement et la désunion. Les Papes qui comprenaient qu'une fois l'Italie devenue sujette d'une royauté fortement assise, la puissance des successeurs de St.-Pierre se trouverait bientôt réduite à une influence quasi-épiscopale, offrirent l'empire d'Occident à des étrangers assez forts pour briser le sceptre des Lom-

bards ; mais il arriva que ces seigneurs, instruments de l'ambition pontificale, ne purent, tant qu'ils furent absents, réprimer le désordre, et que lorsqu'ils franchirent les Alpes, ils donnèrent plusieurs fois aux Papes sujet de se repentir d'avoir remis l'empire entre leurs mains.

A la renaissance de l'empire d'Occident, l'Apulie, la Calabre et la Sicile avaient été laissées sous l'obéissance des empereurs d'Orient. Les deux premières provinces étaient encore gouvernées par des vice-rois appelés *Catapans* (1), que la cour de Byzance y envoyait à des époques périodiques ; mais la Sicile avait été long-temps tenue en-dehors de leur autorité par les armes victorieuses des Sarrazins.

A l'occident de la péninsule Italique, les trois principautés Lombardes de Bénévent, de Capoue et de Salerne, l'abbaye du mont Cassin et la république d'Amalfi s'étaient proclamées indépendantes. Naples se gouvernait par ses propres lois, mais reconnaissait la suprématie des empereurs grecs. L'harmonie fut loin de régner toujours entre ces divers petits états, mais ils n'étaient point assez puissants pour se faire, sans une assistance étrangère, tout le mal qu'ils auraient désiré.

Tel était l'état des affaires dans cette contrée de l'Europe, quand les Normands y apparurent, non pas comme en France, sous l'aspect d'audacieux forbans, mais en qualité d'émigrés au service d'une principauté italienne. Le résultat cependant fut le même : en Italie comme en France, ils devinrent conquérants et dominateurs.

(1) Du mot *Catapan*, qui veut dire *au-dessus de tout* est dérivé *Captain*, Capitaine. Léon d'Ostie observe que le nom de Capitanata, donné à une province d'Apulie, doit venir de Catapanata, surnom sous lequel elle a dû être désignée d'abord.

L'an 1005 (1), Drogon, chef normand, à son retour d'un pélerinage à Jérusalem, passa avec quarante de ses compatriotes à Salerne. Durant leur séjour dans cette ville, les Sarrazins vinrent y mettre le siége. Drogon se porta à la tête du peuple et repoussa les assiégeants. Le duc de Salerne, témoin de la bravoure de ces étrangers, les pressa de rester dans ses états. Les pélerins s'en excusèrent pour le moment, mais ils s'engagèrent à revenir. En effet, au printemps suivant, Drogon s'attacha un nombre considérable de hardis aventuriers, revint en Italie, et entra au service du duc de Salerne.

Quelques années se passèrent depuis leur arrivée en Italie, durant lesquelles les Normands combattirent à la solde de différents princes (2); le duc de Salerne, le prince de Capoue, l'abbé du mont Cassin payèrent tour à tour leurs services. Mais ils ne tardèrent pas à essayer un jeu plus hardi. Raynulf (3), pour accomplir un vœu, s'était rendu avec une partie de la bande à la chapelle de St.-Michel (4), sur les hauteurs du mont Gargano en Apulie. Ils y rencontrèrent Melo (5), noble lombard, sujet de l'empereur de Constantinople, qui avait été exilé de Bari pour avoir trempé dans une conjuration : il leur révéla l'opulence des Grecs et leur faiblesse, et ses récits agirent puissamment sur l'esprit des aventuriers. Les Normands se hâtèrent de rassembler leurs forces, et secondés par les troupes que leur avaient fournies les princes Lombards, qui avaient prêté aussi avidement

(1) Leo Ostiensis, lib. II. c. 37.

(2) . . . . plus tribuenti
Semper adhærebant. — Gulielmus Apuliensis.

(3) Gul. Ap.

(4) La dévotion normande à l'archange St.-Michel est suffisamment attestée par l'application du nom de ce saint à deux montagnes, l'une en Normandie, l'autre dans le Cornwall.

(5) Gul. Ap.

l'oreille aux perfides suggestions de Melo, ils attaquèrent et battirent le catapan Turnicius (1). L'année suivante, un autre catapan arriva de Byzance à la tête d'un corps d'armée considérable (2). On en vint aux mains à Cannes (3); les Normands tombèrent dans une embuscade et furent écrasés par le nombre. Ceux qui échappèrent ne trouvèrent leur salut que dans la fuite.

1020. A la suite de cette défaite, parmi les Normands qui avaient survécu, les uns passèrent au service du prince de Capoue, les autres se firent brigands et leurs incursions portèrent dans le pays le ravage et la désolation. Autant pour mettre un terme à ces désordres que pour augmenter la bande qui était à sa solde, le prince de Capoue donna aux Normands le territoire qui s'étend entre Capoue et Naples : ils s'y rassemblèrent tous, et y fondèrent la ville d'Aversa.

1021. Peu de temps après, le prince de Capoue emmena les Normands dans une expédition qu'il allait faire contre le nouvel abbé du mont Cassin, et quand il se fut rendu maître, par leur secours (4), de la plus grande partie de l'héritage de St.-Benoît, il leur en donna une portion considérable. Plus tard, les Normands rendirent à Sergius (5) son duché de Naples dont on l'avait dépossédé, et en récompense de ce service, le prince les combla de présents, donna sa fille en mariage à Raynulf (6) que les Normands avaient choisi pour leur chef, et lui conféra le titre de comte d'Aversa (7).

(1) Turnicius sed terga dedit. Gul. Ap. lib. I.

(2) 1019. Fecit prælium prædictus Bugianus cum Francis et vicit.— Lupus Protospata.

(3) Gul. Ap.

(4) Leo Ostiensis, lib. II. c. 58.

(5) Ibid. lib. II. c. 57.

(6) Egregium quemdam mox elegêre suorum,
Nomine Ranulfum, qui princeps agminis esset. GUL. AP.

(7) Leo Ostiensis. lib. II. c. 5.

1022. Quand une fois les Normands furent un peu solidement établis dans la Péninsule, ils se mirent à entretenir des relations avec leurs compatriotes de France (1) : ils leur firent connaître leur heureuse position, et les invitèrent à émigrer en foule pour se joindre à leur colonie. L'invitation fut acceptée avec ardeur ; en 1022, les Normands arrivèrent en grand nombre en Italie ; on remarquait parmi eux ces trois fils de Tancrède de Hauteville (2), qui devaient cueillir une si vaste moisson de lauriers sur ce nouveau champ de la gloire normande.

1023. Les nouveaux venus se mirent d'abord à la solde du comte de Théano ; ils passèrent ensuite au service de Gaimar, prince de Salerne, et lui conquirent Sorrente et Amalfi (3). Bientôt après, Maniaces, général de l'empereur d'Orient, à son arrivée à Bari, les engagea à se joindre aux troupes impériales, dans l'expédition qu'il projetait contre les Sarrazins de Sicile. Il leur offrit la moitié des villes prises et du butin qui s'y trouverait. La proposition était trop séduisante pour qu'il essuyât un refus : les Normands ayant à leur tête Guillaume, l'aîné des fils de Tancrède de Hauteville, allèrent se ranger sous l'étendard des Grecs (4).

1026. Le petit escadron normand eut en Sicile la gloire des plus beaux faits d'armes, et plus d'une fois quand la vic-

(1) Gul. Ap.

(2) Tancrède de Hauteville était un gentilhomme plutôt pauvre que riche, qui vivait sur les terres de sa seigneurie de Hauteville dans le diocèse de Coutances.

(3) Eo tempore Guaimarius, Normannis faventibus, Surrentum cepit; Amalfim, nihilominus, dominatui suo subdidit. Leo Ost. lib. II. c. 44.

(4) Guilelmum, Draconem, et Hunifridum, Tancredi filios, qui noviter à Normanniâ venerant, cum trecentis aliis Normannis, in auxilium misit. Leo Ost. lib. II. c. 47.

toire était sur le point de déserter les drapeaux des Grecs, lui seul sut l'y ramener. Guillaume, le vrai type de la chevalerie du moyen âge, se signala dans toutes les rencontres, et un jour que traversant de sa lance le corps du gouverneur Sarrazin de Syracuse (1), il jeta dans les rangs des ennemis une terreur panique, on lui décerna d'une voix unanime le glorieux surnom de *Bras de fer*. Le résultat de l'expédition fut la conquête d'une grande partie de la Sicile. La coopération des Normands n'avait pas été inutile à Maniaces, et cependant dès qu'il n'en eut plus besoin, il oublia les promesses qu'il leur avait faites (2). On ne fit point le partage du butin; et les clefs d'aucune ville conquise ne furent remises entre les mains des Normands. Ceux-ci cachèrent leur ressentiment pour assurer leur vengeance. Pendant que Maniaces et ses troupes étaient occupés en Sicile, ils retournèrent en Calabre (3), se jetèrent sur le territoire soumis à l'empereur de Byzance, et s'emparèrent de Melfi, de Venosa, de Lavello, et de quelques autres villes (4).

Il fut heureux pour les Normands que, dans ce moment critique, des intrigues de cour déterminèrent le rappel de Maniaces à Byzance. Docianus qui le remplaça dans le commandement, était un général d'une médiocre capacité. Il fut d'abord battu, sur les bords de l'Ofanto, par l'armée normande qui s'élevait à 700 chevaux et 500 fantassins (5), et il éprouva bientôt après une défaite encore plus désastreuse près du mont Piloso (6). Un autre général n'arriva de Byzance

(1) Gaufridus Malaterra. lib. 1. c. 7.
(2) Id. mêmes liv. et ch.
(3) Malaterra, lib. 1, c. 8.
(4) Leo Ostiensis, c. 47.
(5) Guilelm. Ap.
(6) Gaufrid. Malaterra.

avec des renforts, que pour trouver le même sort au pied du mont Pulciano. L'année suivante (1043), Maniaces rentré en faveur sous le règne d'un nouveau prince, fut envoyé en Italie pour changer la fortune de la guerre (1), mais c'est à peine s'il eut le temps de se signaler à Otrante (2) et dans la petite partie de l'Apulie qu'avaient reconquise ses armes, par les plus exécrables cruautés; un autre changement survenu dans le gouvernement de Byzance vint de nouveau interrompre le cours de ses sanglants exploits. Maniaces, au lieu d'obéir à l'ordre qui le destituait du commandement, revêtit la pourpre impériale, et se proclama indépendant. L'empereur Monomachus, à la nouvelle de cet événement, pensa qu'il ferait bien de négocier avec les Normands (3), et de les engager par des propositions de paix et l'appât de magnifiques promesses, à lui prêter aide et assistance contre son sujet rebelle. Rien ne pouvait venir plus à propos pour seconder la fortune et les désirs des Normands. L'intérêt comme la veangeance les disposait à attaquer Maniaces. Ils le forcèrent de se renfermer dans la ville de Tarente, et il saisit la première occasion favorable pour s'embarquer et gagner l'Epire où il comptait poursuivre l'accomplissement de ses ambitieux projets. Mais il y fut rencontré par une armée impériale, et dans le premier engagement, il fut défait et tué (4).

1043. Les Normands victorieux et qui, pour le moment, n'avaient à craindre aucune opposition de la part de l'empereur de Byzance, se mirent sur-le-champ à l'œuvre. Ils se hâtèrent de provoquer une réunion générale de leurs com-

(1) Gul. Ap.
(2) Gul. Ap.
(3) Gul. Ap.
(4) Cedrenus. — Jon. Curopalatas.

patriotes (1), et le premier acte de cette assemblée fut de récompenser la valeur et la prudence de Guillaume, leur capitaine, en le proclamant leur chef suprême, et en le saluant du titre de comte d'Apulie (2). Puis, guidés par ce goût pour les institutions, qui caractérisait si remarquablement les hommes du Nord, ils indiquèrent à Melfi (3) une seconde assemblée plus solennelle que la première, où l'on devait délibérer sur le mode de gouvernement à organiser sur le territoire conquis.

Les décisions qui émanèrent de cette assemblée furent telles qu'on devait les attendre d'une réunion où dominait l'esprit guerrier (4) : on décréta l'organisation d'un conseil purement militaire et aristocratique, composé de douze membres élus par l'armée entre ses chefs, et investis de la dignité de comtes. Ils devaient se réunir à des époques indiquées, assister le commandant et magistrat suprême de leurs avis, travailler à la confection des lois, et donner leurs décisions sur toutes les matières concernant l'intérêt public. On proclama Melfi la capitale des états normands (5), la ville commune à tous, et il fut résolu que ce serait là que se tiendraient les séances du conseil administratif. L'assemblée s'occupa ensuite de la division du territoire conquis (6). Guillaume obtint pour son lot Ascoli, la ville la plus voi-

(1) Gul. Ap.

(2) Post hæc, Gulielmo Tancredi filio Comitatûs honorem tradentes. Leo Ost. lib. II. c. 67.

(3) Leo Ost. lib. II. c. 67.

(4) Omnes conveniunt, et bis sex nobiliores
Quos genus, et gravitas morum, decorabat, et ætas,
Elegere duces; provectis ad Comitatum
His alii parent.

Gul. Ap.

(5) Leo Ost. lib. II. c. 67.

(6) Ughelli, Italia Sacra v. VII, p. 166.—Leo Ost. lib. II. cap. 67.

sine de la capitale; on donna en partage à Drogon, son frère, Venosa; Monte-Piloso à Tristan. Raynulf eut pour lui la contrée où, vingt-huit ans auparavant, il avait avec le Lombard Melo, concerté l'expulsion des Grecs (1). On partagea les autres villes entre les différents autres chefs.

C'est ainsi que l'Apulie Normande fut érigée en état, et cet événement rétablit le calme dans la péninsule; cependant Guillaume Bras-de-Fer ne jouit pas plus d'un an de sa nouvelle dignité. Il mourut en 1045, emportant dans la tombe les regrets profonds de tous ses compatriotes; son frère Drogon lui succéda.

Deux ans après, deux autres fils de Tancrède de Hauteville, Robert et Hubert, arrivèrent de Normandie, par terre (2), sous des habits de pélerins et se joignirent à leurs compatriotes d'Apulie.

Le gouvernement de Drogon était doux et pacifique, et cependant le moment était proche où il devait s'éteindre dans le sang. La noblesse Lombarde et Apulienne ne considérait pas si les Normands se montraient indulgens ou sévères : le joug que leur avaient imposé des étrangers, des soldats parvenus, leur devenait de jour en jour plus insupportable; une conspiration s'ourdit en secret, et le poignard, la ressource du lâche, fut choisi pour se soustraire à ce qu'ils appelaient la servitude (3). Le matin du 4 août 1051, le jour de la fête de St.-Laurent, au moment où Drogon sortait avant le jour, pour aller entendre la messe dans l'église placée sous l'invocation de ce martyr, un assassin s'élança de derrière la porte, et frappa le comte lâchement par derrière. Le même

(1) Leo Ost. lib. II. c. 67.

(2) Sub specie peregrinorum, peras et baculos portantes (ne à Romanis caperentur), in Apuliam abierunt. Orderic Vital. lib. III.

(3) Gaufrid. Malat. lib. 1, c. 13.

jour et à la même heure, le sang des Normands coula dans les autres villes d'Apulie. Cependant on n'avait pas immolé assez de victimes. Les cris de liberté des mécontens ne trouvaient que peu ou point d'écho. Humphrey, l'aîné des frères de Drogon, saisit d'une main ferme et rapide les rènes du gouvernement. La tempête se dissipa, et jamais depuis lors, les Normands n'eurent à réprimer une pareille conspiration.

Mais ils devaient bientôt se préparer à soutenir une autre choc encore plus formidable que ce dernier. Léon IX s'était laissé aller à voir dans les Normands une puissance dangereuse aux intérêts du trône pontifical (1). Sous cette impression, il eut recours, comme l'avaient fait ses prédécesseurs dans de semblables occurrences, aux empereurs d'Occident, et il obtint d'Henri III le secours d'une armée qu'il entreprit de commander en personne. (2) Les Normands essayèrent de détourner l'orage en descendant aux plus humbles soumissions, mais Léon se montra intraitable, et le 18 juin 1053, les deux armées furent en présence dans une plaine voisine de Civitella. Il paraît que les Normands n'avaient que 3000 chevaux et un petit nombre de fantassins (3) : les ennemis allaient combattre quatre contre un. Le combat fut long et opiniâtre : Humphrey et Robert de Hauteville firent des prodiges de valeur ; enfin l'armée allemande fut entièrement

(1) Ganfrid. Malaterra, lib. 1, c. 14.

(2) Les Allemands, tous de haute stature, comptaient remporter sur les Normands une victoire facile.

Corpora derident Normannica, quæ breviora
Esse videbantur.
GUL. AP. lib. II.

(3) Vix proceres istos equites ter mille sequuntur
Et pauci pedites.
GUL. AP.

défaite, et le pape resta prisonnier. Les Normands firent voir alors que leur sagesse égalait leur vaillance. L'influence spiritnelle de la cour de Rome était immense; ils le savaient, et ils savaient aussi qu'une injure faite au chef de l'Eglise ferait pleuvoir sur eux un déluge de malédictions. En conséquence, au lieu de traiter le pape en captif (1), ils se prosternèrent à ses pieds en implorant son pardon et sa bénédiction. Après quoi, ils l'escortèrent jusqu'à Bénévent où il fit une entrée presque triomphale. Léon IX fut si touché d'une conduite aussi éloignée de celle qu'il attendait des Normands, qu'il leur confirma la possession de tous les pays qu'ils avaient conquis et de tous ceux qu'ils pourraient conquérir encore en Apulie et en Calabre (2); et qu'il contracta une étroite alliance avec les mêmes hommes dont il méditait peu de jours auparavant l'expulsion.

Une fois que cet orage si menaçant eut été heureusement dissipé (3), Humphrey consacra tous ses efforts à consolider la domination Normande en Apulie en veillant au maintien de l'ordre, tandis que son frère Robert, à la tête d'un corps de troupes, poursuivait la conquête de la Calabre et forçait les importantes villes de Catanzaro, de Bisignano, de Cosenza et de Martura, à reconnaître ses lois (4). Dans le cours de ses campagnes, Robert eut souvent recours à des stratagêmes qui lui valurent le surnom de Guiscard ou l'*a*-

(1) Ob reverentiam Sanctæ Romanæ Ecclesiæ, cum magna devotione, ejus provolvuntur pedibus, veniam et benedictionem postulantes. GAUFRID. MALAT. lib. 1, c. 14.

(2) Malaterra.

(3) Ce fut vers le même temps [1053] que Geoffroy de Montbray, évêque de Coutances en Normandie, vint en Italie et obtint de ses compatriotes de riches offrandes qui l'aidèrent à rebâtir sa cathédrale.

(4) Maurolycus.

visé (1). Un jour (2), qu'il désespérait de s'emparer par la force de la citadelle de Malvito, défendue par des remparts naturels, il envoya dire aux moines d'un couvent établi dans les murs de la forteresse, que l'un de ses officiers venait de mourir et qu'il les priait de l'inhumer dans leur église. La bière fut portée et accompagnée par des hommes sans armes; mais au milieu du service funèbre, le mort se leva armé de pied en cap, et distribua des épées aux hommes de l'escorte. La garnison attaquée à l'improviste, mit bas les armes, et les portes de la citadelle furent ouvertes à Robert par ses propres soldats.

En 1055, Humphrey mourut, laissant des enfants en bas âge, qu'il avait eus de son épouse Mathilde, sœur de Raynulf. Leur jeunesse et l'usage qui régnait à cette époque, de donner la couronne au frère du chef décédé, frayèrent à Robert un chemin facile vers le souverain pouvoir pour lequel son ambition et ses talents semblaient l'avoir destiné (3). En 1056, le quatrième fils de Tancrède de Hauteville fut proclamé duc d'Apulie et de Calabre (4), et en 1059 (5), Nicolas II lui confirma tous ses titres et toutes ses possessions: Robert, de son côté, s'engagea solennellement à défendre le chef de l'Eglise envers et contre tous (6).

Entre l'élection de Robert et la confirmation du choix de ses compatriotes, dans le cours de l'année 1057, Roger, le

(1) Cognomen Guiscardus erat quia calliditatis
Non Cicero tantæ fuit aut versutus Ulysses. GUL. AP.
Guiscard, en vieux normand, voulait dire *rusé*.

(2) Gul. Ap.

(3) Guiscardus — omnium dominus et comes, in loco fratris efficitur. — Malat.

(4) Inveges. — Annali di Palermo. v. 3.

(5) Robertum donat Nicholaus honore ducali. GUL. AP.

(6) Baronius v. XVII, p. 170, A. 1059. — Malat. lib. 1, c. 19.

plus jeune des fils de Tancrède de Hauteville, après avoir fermé les yeux à son père, arriva en Calabre avec sa mère et ses trois sœurs (1). Il était dans la fleur de l'âge : sa taille élévée et sa beauté mâle en faisaient un cavalier accompli, et à ces avantages extérieurs il joignait l'enjouement et la douceur, l'audace, l'activité, l'intelligence. Robert l'accueillit avec faveur et lui donna un commandement particulier; mais il se distingua tellement dans l'exercice de ses fonctions, et se concilia à un tel point l'amour de ses subordonnés, qu'il éveilla la jalousie du chef. De son côté, Roger murmurait de voir que ses services n'étaient pas récompensés selon leur importance. Il se passa quelque temps pendant lequel les deux frères restèrent complètement étrangers l'un à l'autre; cependant Robert faisant bientôt réflexion qu'il n'y aurait pas moins de danger à avoir Roger pour ennemi que d'avantage à le compter au nombre de ses amis, fit cesser la mésintelligence qui régnait entre eux, en lui donnant le comté de Melito et toute la partie occidentale de la Calabre y compris les villes de Scylla et de Reggio (2), qui avaient été les dernières enlevées à l'empereur de Constantinople.

L'année suivante (1059), Robert désirant consolider sa puissance en s'alliant à l'une des familles nobles de la Lombardie, fit valoir un pretexte de parenté pour faire casser son mariage avec Alvareda (3), et épousa Sikelgayta, la plus jeune des filles de Gaimar, prince de Salerne (4).

(1) Malaterra, lib. I, c. 28.

(2) Leo Ostiensis. — Inveges, v. III.

(3) Cognita, prætereà, quod prædicta Alvareda sibi affinis esset. —Leo Ost. lib. III, c. 16.—Robert eut d'Alvareda un fils, nommé Boemond, qui hérita de toute la ruse de son père, et qui devint prince d'Antioche.

(4) Malaterra.

CHAPITRE II.

A la suite du rappel de Maniaces en 1052, tout ce qu'on avait enlevé aux Sarrazins en Sicile retomba entre leurs mains. Ils se retrouvèrent les maitres de l'île entière ; mais, comme ils avaient cessé de reconnaître la suprématie des Califes d'Egypte, et qu'ils avaient partagé la Sicile en une foule de petites principautés séparées, la discorde ne tarda pas à régner entre eux. Durant l'une de ces luttes, Ben-et-Themnaeh se vit dépouillé du gouvernement de Catane. Fugitif et proscrit, il jura de se venger : dans l'hiver de l'année 1061, il arriva déguisé à Mileto, et s'efforça de persuader au comte Roger d'envahir la Sicile. Vers le même temps on vit arriver dans les États Normands une députation des Grecs de Messine, organe de sollicitations du même genre, mais faites dans des vues différentes. Les Messinois représentaient que les Sarrazins étaient encore une fois désunis ; que la moitié de la population de l'île se composait de Grecs et de Chrétiens qui attendaient des Normands leur délivrance et qui étaient prêts à se joindre à eux dès qu'ils auraient mis le pied sur le sol de la Sicile. Cette double démarche donna aux chefs Normands l'idée de tenter la conquête de l'île.

Les mois de mars et d'avril furent employés à faire les préparatifs de l'expédition (1). Le duc arriva en personne à la tête de ses troupes dans le sud de la Calabre. Les Sarrazins de Palerme, à la nouvelle de l'entreprise formée par les Normands, dépêchèrent quelques vaisseaux en croisière dans les parages de Reggio pour défendre contre la flotte ennemie le passage du détroit. Le prudent Robert jugeait l'expédition qui

(1) Fazellus, de rebus siculis, lib. VII. c. 1.

se préparait si aventureuse qu'il avait déjà plusieurs fois reculé le moment du départ (1). Mais son jeune frère, incapable de modérer plus long-temps sa bouillante ardeur, méditait un coup d'éclat : durant une nuit sombre, sans avoir parlé au duc de son projet, il mit à la voile avec 270 hommes d'armes (2), trompa la vigilance des croiseurs de Palerme, aborda, sans avoir été découvert, un peu au-dessous de Messine, attaqua les Sarrazins à l'improviste, et secondé par les Chrétiens qui étaient dans la ville, il planta avant le jour son étendard sur ses murailles (3).

Le duc se hâta d'aller joindre le comte avec des renforts; et après avoir laissé une garnison dans Messine les deux frères entrèrent dans le Val-Demona. Les Chrétiens qui formaient la plus grande partie de la population de cette province reçurent les Normands comme des libérateurs.

Pendant ce temps-là les Sarrazins rassemblaient leurs forces, et quand ils furent prêts à combattre, ils vinrent offrir la bataille aux Normands dans la plaine qui est au-dessous de Castro-Giovanni. Si nous en croyons les anciens chroniqueurs, les Normands n'avaient que 700 hommes, tandis que les Sarrazins en avaient 15,000 (4). Quoi qu'il en soit, les premiers remportèrent une victoire complète, et ils ôtèrent à leurs ennemis, du moins pour quelque temps, l'envie de les attaquer.

L'année se passa sans que les Normands eussent fait rien autre chose d'important : seulement Roger poussa une fois, à la tête de cent hommes d'armes jusqu'à Agrigente (5), et une autre fois jusque dans les environs de Syracuse; et dans l'une

(1) Malaterra, lib. II. c. 8.
(2) Ibid. l. 1. c. 10.
(3) Messanam ex improviso occupat. Leo Ost.
(4) Malaterra, lib. II. c. 17.
(5) Usque Grigentum prædatum. Malaterra, lib. II. c. 17.

et l'autre occasion il revint au camp chargé des dépouilles des ennemis. A son retour de la seconde expédition, il fut appelé par les Chrétiens de Traina (1) qui lui livrèrent la ville. Il y était le jour de Noël quand il reçut la nouvelle de l'arrivée en Calabre de Robert de Grandmesnil, prieur de St.-Evroult en Normandie, et de ses sœurs Emma et Eremberge.

En venant de Hauteville en Normandie, Roger avait passé quelques jours au prieuré de St.-Evroult (2); et c'est alors qu'il avait pu voir et admirer la belle Eremberge (3), qui vivait avec sa sœur sous des habits de novices, dans le prieuré de leur frère. A la suite du passage de Roger par St.-Evroult une mésintelligence survenue entre Guillaume, duc de Normandie, et le prieur, mit celui-ci dans la nécessité de fuir (4): il vint en Italie avec ses deux sœurs qui n'avaient pas voulu le laisser partir seul (5). Le comte ne fut pas plutôt instruit de leur arrivée en Calabre qu'il se hâta de quitter Traina : et quelques jours après il conduisait à l'autel l'objet de son premier amour (6).

L'année suivante (1064), le comte retourna avec sa jeune,

(1) Malaterra, l. II. c. 18.

(2) Tunc Rogerius Tancredi de Altavilla filius, in Italiam pergens, ibidem (in capella S. Ebrulfi) affecit. Ord. Vit. lib. 3.

(3) Duæ sorores uterinæ Roberti abbatis, Judith et Emma, apud Uticum, in capella S. Ebrulfi morabantur et sub sacro velamine, renunciâsse credebantur. Ord. Vit. lib. 3.

(4) Ascensisque equis, cum duobus monachis, Fulcone et Urso, Galliam expetiit.—Robertus abbas. Ord. Vit. lib. 3.

(5) Quæ (Judith et Emma scilicet) cum Rodbertum fratrem suum in Apulia sat vigere audiissent, iter in Italiam inierunt. Comes Rogerius Judith in conjugium accepit. Ibid.

(6) Traynâ Rogerius in Calabriam reversus Eremburgam, Roberti S. Euphemiæ comitis germanam sororem duxit. Fazelius de rebus Siculis.

épouse à Traina, et la laissant dans cette ville, il alla mettre le siège devant Nicosie. Pendant son absence, les Grecs de Traina qui avaient peut-être raison de se plaindre de la conduite des soldats normands, se révoltèrent (1). Le comte revint en toute hâte, et l'émeute était en apparence étouffée, quand les Sarrazins encouragés par les divisions des Chrétiens, s'approchèrent soudainement de la ville : les mécontents leur en ouvrirent les portes, et réunis à eux, ils assiégèrent le comte et ses normands dans la citadelle. Durant quatre mois, les Normands eurent à souffrir toutes les privations, et telle était l'extrémité à laquelle ils étaient réduits que le comte et la comtesse n'avaient qu'un manteau pour eux deux (2). Cependant, c'est à la rigueur excessive du froid qu'ils durent leur salut : les assiégeants, pour le combattre, se mirent à boire du vin (3). Le comte dont l'œil d'aigle était toujours ouvert sur leur camp, s'aperçut que la discipline s'y relâchait : à la faveur d'une nuit sombre il fit une sortie et tua un si grand nombre de Sarrazins que le reste épouvanté prit la fuite. Les Normands se trouvèrent alors pour la seconde fois maîtres de la place (4). Après la levée du siège le comte se trouva obligé de retourner en Calabre pour y recruter des forces, et telle était la confiance qu'Eremberge lui avait inspirée par sa conduite durant le siège qu'il lui laissa le commandement de Traina pendant son absence (5). La jeune comtesse s'acquitta à merveille de tous ses devoirs de gouverneur : elle faisait

(1) Malat. lib. II, c. 29.

(2) Inter Comitem et Comitissam non nisi unam cappam habentes. Malaterra, lib. II. c. 29.

(3) Vini potationibus naturalem calorem intra se excitare nituntur. Ibid.

(4) Ibid.

(5) Malat. lib. II, c. 31.

placer des sentinelles, et chaque nuit elle ne manquait pas de faire sa ronde pour s'assurer de ses propres yeux si ses ordres avaient été exécutés.

CHAPITRE III.

Pendant quelque temps le duc fut si occupé à établir et consolider sa puissance dans les provinces de Calabre nouvellement conquises qu'il ne put détacher aucune partie de ses forces en Sicile; et le comte, qui était retourné à son poste, resta seul pour défendre ses nouvelles possessions.

Les Sarrazins, instruits de son embarras, et encouragés par l'arrivée d'une troupe d'auxiliaires venus d'Afrique, s'avancèrent pour l'attaquer, et prirent position sur les éminences qui bordent la rivière de Cerami (1). Ils avaient tellement l'avantage du nombre que le comte douta un instant s'il ne ferait pas sonner la retraite; cependant il se décida enfin à donner le signal pour gravir les hauteurs.

Pendant que l'armée normande marchait à l'ennemi, un chevalier mystérieux, couvert d'une brillante armure, monté sur un coursier d'une blancheur éclatante, et brandissant une lance surmontée d'une croix d'or, parcourut ses rangs. On entendit retentir ce cri : saint Georges ! saint Georges ! Les soldats crurent que le saint était venu en personne pour leur prêter l'appui de son bras, et à cette idée leur enthousiasme fut si grand qu'ils devinrent invincibles (2). Le comte sentit

(1) Malaterra, lib. II, c. 33.

(2) Apparuit quidem Eques splendidus in armis, equo albo insidens, album vexillum in summitate hastilis alligatum ferens, et, desuper, splendidam crucem et quasi à nostra acie progrediens. Quo viso nostri

lui-même redoubler son ardeur : il se précipite sur l'Emir de Palerme, le désarçonne, et le guerrier musulman sent l'epée du prince chrétien traverser cette armure sous laquelle il se croyait invulnérable (1). Les Sarrazins fuient en désordre, et les Normands restent maîtres du champ de bataille.

L'année suivante, le comte s'avança jusque dans les environs de Palerme. Les Sarrazins vinrent à sa rencontre à Miselmiri, mais il furent encore contraints de se retirer avec perte. Dans le butin qui vint enrichir les vainqueurs on trouva des paniers renfermant des pigeons voyageurs que les Arabes emmenaient ordinairement avec eux, et qui étaient, dans cette circonstance, destinés à porter la nouvelle de leur victoire à Palerme. Le comte leur donna la liberté, après les avoir revêtus des symboles de la défaite (2).

Une fois que l'importante ville de Bari eut reconnu ses lois, le duc se trouva libre lui-même de quitter la Calabre (3) : et dans le printemps de l'année 1072, les deux frères, après avoir réuni leurs forces, marchèrent contre la capitale des États Musulmans de Sicile (4). Robert se chargea d'attaquer la ville à l'ouest. Le comte établit son camp du côté de l'est, et une flotte normande bloqua le port. Le siège dura cinq mois, pendant lesquels les deux partis se signalèrent par d'illustres faits d'armes sur mer et sur terre. Enfin quelques Chrétiens de Sicile qui étaient au service des Sarrazins firent savoir secrètement au duc qu'ils pouvaient lui faciliter l'entrée

hilariores affecti Deum Sanctumque Georgium ingeminando ipsum præcedentem promptissimè sunt secuti. — Malat. l. II. c. 33.

(1) Splendenti clamucio pro quo lorica utimur. Ibid.

(2) Malat. l. II, c. 42.

(3) Malat. l. II. c. 43.

(4) Ibid. l. II. c. 45.

de la citadelle (1). On se prépara à un assaut général. Le comte attaqua la ville à l'orient; la flotte menaça le port; et pendant ce temps-là le duc appliqua ses échelles contre les murailles occidentales. Après une lutte sanglante, les Normands se trouvèrent les maîtres de la haute ville et de la citadelle. Les Sarrazins se retranchèrent dans l'un des faubourgs; mais comprenant bientôt qu'ils ne pouvaient espérer de s'y défendre long temps, ils offrirent le lendemain matin de mettre bas les armes, si on voulait leur garantir la possession de leurs biens et le libre exercice de leur religion et leur permettre de se gouverner par leurs propres lois (2). Le duc consentit à tout sans difficulté, et cet exemple qui fut toujours suivi dans la suite facilita beaucoup la conquête du reste de l'île. Quand ce point important fut réglé, les deux frères entrèrent en triomphe à Palerme à la tête de leurs troupes; puis faisant venir devant eux l'archevêque grec Nicodème (3) qui, sous le gouvernement des Sarrazins, s'était vu relégué dans une misérable chapelle, ils le réinstallèrent dans sa cathédrale qui était devenue une mosquée mahométane.

Le duc séjourna un an à Palerme; il retourna ensuite en Calabre, laissant à la discrétion de son frère toute la Sicile, à l'exception de la capitale dont la beauté et la splendeur l'avaient tellement séduit qu'il ne put jamais se résoudre à en abandonner la possession (4). A compter de cette époque, Roger prit le titre de comte de Sicile.

Il s'écoula quatre années, avant que les vainqueurs entre-

(1) Fazellus, l. VII, c. 1.

(2) Malaterra.

(3) Malat.

(4) Urbem—Dux eam in suam proprietatem retinens—cœteramque omnem Siciliam adquisitam, fratri de se habendam concessit. Malat., lib. II, c. 45.

prissent d'étendre plus loin leurs conquêtes. En 1077, Roger attaqua et prit Trapani. En 1078, à la suite d'un blocus, Taurmina tomba en son pouvoir (1). Dans la même année, Roger fonda à Traina, où il avait bâti une église, le premier siège épiscopal, et y fit asseoir son beau-frère, Robert d'Evroult qui, depuis son arrivée en Calabre, était devenu abbé de Ste.-Euphémie.

Pendant que ces événements se passaient en Sicile, le duc Robert, donnant une libre carrière à sa passion des conquêtes, avait saisi toutes les occasions de reculer les bornes de sa domination. En 1076, les citoyens d'Amalfi, opprimés par Cisulf, prince de Salerne, appelèrent Guiscard à leur secours. Celui-ci leur représenta d'abord qu'il lui était impossible d'intervenir dans une affaire où il se trouverait en collision avec son neveu; cependant il finit, non seulement par prendre les Amalfitains sous sa protection, mais encore par faire tous ses efforts pour chasser son neveu de sa principauté de Salerne (2). Quand il se fut emparé de cette ville, il tenta un assaut contre Naples (3); et son ardeur l'emporta si loin qu'il attaqua Bénévent (4) et encourut l'excommunication du Pape; mais il fonda tant d'églises, il fit tant et de si riches offrandes à la châsse de St.-Benoit que, par l'interces-

(1) Malat., lib. III, c. 18.

(2) Malat., lib. III, c. 2, 3 et 4.

(3) Leo Ostiensis, lib. III, c. 45.

(4) Robertus dux obsedit Beneventum, et princeps Richardus Neapolim. Lupus Protospata.

Ce prince Richard était le comte normand d'Aversa, qui avait chassé le prince de Capoue son voisin, et usurpé son titre et ses états. Ce n'était pas pour son propre compte qu'il était allé assiéger Naples, mais par l'ordre de Guiscard [rogatu ducis], dont cependant il n'avait jamais voulu se reconnaître le vassal, parce que le comté d'Aversa datait d'une époque antérieure à la conquête de l'Apulie et de la Calabre.

sion de l'abbé du mont Cassin, il vint facilement à bout de fléchir le ressentiment du souverain pontife (1).

Une nouvelle carrière, plus brillante que toutes celles qu'il avait parcourues jusqu'alors, venait de s'ouvrir pour Guiscard (2). En 1074, il avait marié sa fille aînée à Constantin, fils de l'empereur Michel. Six ans après cette union, Nicéphore Botoniates avait chassé Michel de Bysance et usurpé le trône. L'empereur déchu invoqua le secours de Guiscard. Dans l'intervalle, Nicéphore avait été lui-même détrôné par Alexis qui mit tout en œuvre pour se concilier l'alliance du duc de Calabre. Mais celui-ci ne voulut pas perdre l'occasion d'une guerre à laquelle l'outrage fait à sa fille donnait une couleur légitime, et qui faisait entrevoir à son ambition sans bornes la chance d'un diadème impérial. Il rassembla donc ses forces, passa en Epire, et au mois d'octobre 1081, il frappa d'un si rude coup l'armée Bysantine, près de Durazzo (3), que l'empereur Alexis qui la commandait en personne eut beaucoup de peine à trouver son salut dans la fuite. Dans ce moment critique, des ambassadeurs romains arrivèrent au camp de Robert pour lui apprendre que le Pape qu'il avait fait serment de défendre était assiégé dans la tour de Crescentius par l'empereur Henri IV et qu'il attendait de lui sa délivrance (4). Guiscard hésita quelque temps; mais considérant que la prudence lui conseillait de ne pas abandonner la cause du chef de l'église, il laissa le commandement de ses troupes à son fils Boemond, avertit le comte son frère de venir veiller à ses

(1) Guiscard fonda l'église de St.-Mathieu, à Salerne; l'abbaye de Ste.-Trinité, à Venosa; les abbayes de Ste.-Euphémie et de St.-Michel, à Melito.

(2) Gul. Ap. — Anna Comnena. — Malaterra.

(3) Lupus Protospala. — Anna Comnena. — Malaterra.

(4) Malat., lib. III, c. 33. — Ordericus Vitalis.

intérêts en Calabre, et ces arrangements terminés, il se mit en marche vers Rome : Grégoire VII, délivré par lui, fut ramené en triomphe dans son palais du Latran. Henri IV avait pris le parti le plus sage ; il avait fait retraite. Le fils de Tancrède pouvait donc se vanter d'avoir défait l'empereur d'Orient, et jeté la terreur dans l'âme de celui d'Occident (1).

Cependant, les Romains qui avaient fait cause commune avec l'empereur, trois jours après la délivrance du pape, tombèrent à l'improviste sur les Normands. Est-ce seulement pour sauver ses troupes, ou pour rendre sa vengeance plus complète, que le duc de Calabre jeta alors les brandons de cet incendie dont on voit encore aujourd'hui des traces si éloquentes? Quoi qu'il en soit, la moitié de Rome fut réduite en cendres, et les murailles délabrées, les contrées désertes, indiquent encore la route que, dans ces jours néfastes, l'impitoyable aventurier a parcourue (2).

Pendant que ces événements se passaient en Italie, Boemond avait remporté en Thessalie et en Epire victoires sur victoires ; l'empereur Alexis comprenant qu'il n'y avait plus pour lui d'espoir de pouvoir jamais soutenir la lutte avec avantage, se décida à ne plus hasarder de bataille rangée, et reprit la route de Byzance. Des murmures qui s'élevèrent dans son armée sous les murs de Larissa (3), contraignirent Boemond de retourner pour un temps en Calabre ; et l'em-

(1) . . . . Sic uno tempore victi
Sunt terræ domini duo. —
Alter ad arma ruens, armis superatur, et alter
Nominis auditi sola formidine cepit. —
Gul. Ap., lib. iv.

(2) Urbs maximâ ex parte incendio, vento admixto accrescente, consumitur. Malat. lib. iii, c. 37.

(3) Anna Commena.

pereur d'Orient parvint à obtenir des Vénitiens leur assistance dans la mer Adriatique. Mais Guiscard qui avait rempli ses engagements avec le pape, arriva sur ces entrefaites : il organisa avec une prodigieuse célérité un autre armement, et se montra bientôt, à la tête de 120 vaisseaux dans le golfe de Venise. Un combat naval s'engagea ; et Robert remporta, sur les flottes combinées des Grecs et des Vénitiens, une victoire aussi complète que celle qu'il avait précédemment remportée contre l'empereur en Epire (1). Il n'avait plus alors d'adversaires à vaincre. Entre l'ambitieux normand et les degrés du trône impérial, aucune barrière ne restait à franchir ; quand tout à coup, à Céphalonie où il venait de débarquer, Guiscard fut saisi d'une fièvre brûlante qui, en six jours, le mit au tombeau (2).

1085. Ainsi finit le plus illustre des fils de Tancrède de Hauteville. Il avait toutes les qualités du capitaine et de l'homme d'état ; une âme intrépide, un génie immense, un corps de fer ; son ambition insatiable, l'absence chez lui de tout sentiment délicat et généreux, l'appelaient au renversement des trônes et à l'empire du monde. La barbarie de son caractère avait enlevé à son esprit chevaleresque tout son prestige ; on vit, à sa mort, son armée fondre comme un amas de neige, et cependant pas un des siens ne vint répandre une larme sur sa tombe.

A la mort de Guiscard (3), Boemond, son fils, abandonna l'Epire, sa terre promise, et chercha à se mettre en possession de l'Apulie et de la Calabre, que son père avait laissées à Roger Bursa, fils qu'il avait eu de sa seconde femme, Sigelgayta. Les

(1) Lupus Protospata. — Gul. Ap.
(2) Ibid. — Ibid.
(3) Son corps fut inhumé dans l'église de la Ste.-Trinité, à Venosa.

frères se préparaient à remettre au glaive le soin de vider leur différent, quand le comte de Sicile vint déclarer que respect était dû à la volonté du défunt. Le jeune duc céda Tarente et Otraute à Boemond; ce qui n'empêcha pas la division de régner entre eux jusqu'au moment où Boemond alla chercher en Palestine un aliment à sa dévorante ambition.

CHAPITRE IV.

Au printemps de l'année 1085, le comte de Sicile entra dans le port de Syracuse à la tête d'une flotte imposante. Les forces de l'émir sarrazin, Ben-Avert, étaient en état de soutenir la lutte qui se préparait. La fortune du combat qui s'engagea alors entre les deux flottes, resta long-temps incertaine; mais enfin Roger, voulant décider par un coup d'éclat le sort de la journée, s'élança à bord du vaisseau de Ben-Avert. Celui-ci, déjà affaibli par une blessure, chercha à échapper à un aussi redoutable assaillant, et prit son élan pour sauter dans un autre vaisseau; mais la distance était trop grande et il tomba dans la mer: la pesanteur de son armure paralysant ses efforts, il s'enfonça pour ne plus reparaître (1). Privés de leur chef, les Sarrazins tombèrent dans le découragement, et les Normands se rendirent sans beaucoup de peine maîtres de la plus grande partie de leurs vaisseaux. Ils ne devaient pas obtenir une victoire si facile sur terre: dans la ville s'organisaient les préparatifs d'une énergique défense. Pendant quatre mois, Syracuse fut en proie à toutes les horreurs d'un rigoureux blocus. Enfin la famine ayant forcé la

(1) Dùm à Comite, qui navim ejus minaci ense persequitur, ipse proximam navem de suis ad fugiendum saltu appetens, in mare cum pondere ferri demergitur. Malaterra, lib. III, c. 2.

veuve de Ben-Avert de fuir, une nuit, avec ses enfants et ses trésors dans une barque qui les conduisit en sûreté dans la forteresse de Noto, les Syracusains, délaissés et las de souffrir, ouvrirent leurs portes aux Normands.

L'année suivante, le comte entreprit la conquête de Castro Giovanni et de Girgenti (1). Ces deux villes étaient gouvernées par le chef sarrazin, Chamut. Confiant dans la force de Girgenti, il y laissa sa femme et ses enfants et alla s'enfermer dans Castro Giovanni. Le comte cependant ne tarda pas à s'emparer de la première ville, et l'épouse et les enfants du chef furent traités par lui avec toute la douceur et toute la délicatesse possibles. Il se dirigea ensuite vers Castro Giovanni. Toutes les villes qui se trouvaient sur son passage s'empressèrent de faire leur soumission. Arrivé sous les murs de Castro Giovanni, il demanda, avant de commencer le siége, une entrevue au Gouverneur et il l'obtint. Il était à croire que Chamut, touché des généreux procédés dont avait usé le comte envers sa famille, se montrerait assez disposé à écouter ses propositions; le résultat de la conférence dépassa toutes les espérances de Roger : Chamut lui témoigna le désir de recevoir le baptême. Les clefs de Castro Giovanni furent remises entre les mains du comte, et le sarrazin reçut en échange de ce qu'il perdait, une seigneurie en Calabre dans les environs de Melito, où il passa le reste de ses jours (2).

Il ne restait plus en Sicile, au pouvoir des Sarrazins, que les forteresses de Noto et de Butera. Au printemps de l'année 1088, le comte avait mis le siége devant la dernière, et il se préparait à le pousser avec vigueur, quand il apprit l'arrivée à Traina du pape Urbain II (3).

(1) Malaterra, lib. III, c. 5 et 6.
(2) Ibid.
(3) Malaterra, lib. III, c. 13.

Chassé de Rome par l'empereur Henri IV et l'anti-pape, sa créature, le souverain pontife avait trouvé un asile à Terracine, sur le territoire normand. De tous ses amis, le comte de Sicile était le plus puissant, et il l'avait choisi pour s'éclairer par ses conseils sur une question importante et délicate. L'empereur de Byzance (1) le sollicitait de venir assister en personne à un concile qui allait être tenu dans sa capitale pour aviser à un moyen de terminer les différents entre les églises grecque et latine : et c'était là ce qui motivait la présence d'Urbain au camp de Roger. Il se rendit à l'avis du comte qui lui conseilla d'éviter une réunion dont on voulait probablement faire le prélude d'une plus vaste querelle. Il fut ensuite question entre eux des affaires de l'Eglise de Sicile, et on suppose que c'est alors que le comte obtint ces concessions qui sont aujourd'hui si avantageuses à ce pays, et qu'Urbain confirma dans la suite par une bulle fameuse (2). Roger se refusa à contraindre les opinions religieuses de ses sujets, Grecs ou Sarrazins; la seule chose à laquelle il consentit fut de fonder des institutions catholiques-romaines et de créer des évêchés de la même religion dans toutes les principales villes de Sicile, mais encore il voulut se réserver les priviléges de nomination et d'investiture. Le pape trancha la difficulté, en conférant à Roger et à ses successeurs le titre de légats du Saint-Siége.

(1) Chartulis, aureis litteris scriptis. Malaterra, lib. III, c. 13.

(2) La bulle ne fut elle-même publiée que dix ans après; mais Urbain y dit : « qu'il vient accomplir des promesses qu'il avait faites naguère verbalement. » Puis, il va jusqu'à déclarer, « que jamais un légat ne sera envoyé en Sicile contre la volonté du comte et de ses héritiers; que les affaires qui sont de la compétence des légats seront faites par ledit comte ou ses héritiers, en qualité de vice-légats. » Bulle d'Urbain II, rapportée par Malaterra, lib. IV, c. 29.

Dans le courant de la même année, le comte ayant eu le malheur de perdre sa première femme, et n'ayant aucun descendant mâle légitime, épousa Adelaïde, nièce de Boniface, marquis de Montferrat (1).

L'année suivante, la veuve de Ben-Avert offrit de remettre entre ses mains la forteresse de Noto, sous la condition qu'il lui permettrait de se retirer en Afrique avec ses enfants et ses trésors (2). Le comte adhéra volontiers à sa proposition : Noto était le dernier retranchement d'un ennemi vaincu (Butera était soumise) : la reddition de cette place venait couronner ses nombreuses conquêtes : dès-lors la lutte était terminée. Vingt-huit ans s'étaient écoulés depuis le jour où le comte avait pour la première fois déployé le pavillon normand sur les côtes de la Sicile.

La conquête de l'île ainsi accomplie, Roger songea à distribuer des récompenses à ceux qui lui avaient prêté un courageux concours. Tancrède, fils de Guillaume-Bras-de-Fer, devint comte de Syracuse; Giordan, fils naturel de Roger, fut fait comte de Noto; Guillaume de Hauteville et plusieurs autres capitaines distingués reçurent différentes villes en fief, et le système féodal s'organisa sur le sol conquis.

Dans le courant de l'année suivante, le comte, après avoir aidé son neveu, le duc de Calabre, à étouffer une révolte qui avait éclaté en Apulie, fit une expédition contre les îles de Malte et de Gozo et s'en rendit maître (3). Cet exploit mit le sceau à son œuvre d'agrandissement territorial. Les aventuriers Normands qui, quelques années auparavant, avaient quitté la France sans autre fortune que leurs épées, étaient

(1) Malaterra, lib. III, c. 14.

(2) Uxor autem Ben-Avert cum filio in Africam transfugit. Ibid., lib. III, c. 15.

(3) Fazellus, Decad. lib. VII, c. 1.

arrivés à posséder plus de contrées que n'en possède le roi de Naples d'aujourd'hui.

Le comte s'occupa alors d'exécuter le plan qu'il avait tracé de concert avec Urbain pour la constitution d'une hiérarchie religieuse dans l'île (1). Il créa des évêchés à Palerme, à Messine, à Syracuse, à Catane, à Agrigente et à Mazzara. La plupart des premiers évêques furent choisis parmi les Normands (2).

Le conquérant de la Sicile se berçait de l'espoir de couler en paix ses derniers jours, mais l'incapacité de son neveu lui suscita des embarras qui troublèrent la fin de sa vie. En 1096, il fut forcé de passer le détroit pour aider le duc de Calabre à comprimer une révolte à Amalfi (3); la plus grande partie

(1) Malaterra, lib. IV, c. 7.

(2) Le premier évêque de Messine fut Robert d'Evroult, normand, auparavant évêque de Traina.

Le premier évêque de Catane fut Angerius, natif de Bretagne, qui avait été moine de Ste.-Euphémie.

Le premier évêque de Syracuse fut Roger, normand.

Le premier évêque de Mazzara fut Etienne de Fenon, natif de Rouen, et cousin du comte Roger.

Le premier évêque d'Agrigente fut Gerland, natif de Bourgogne.

Les évêques grecs qu'on trouva sur le siége de Palerme, y furent laissés pendant quelque temps.

Gerland a dû avoir, dans son évêché d'Agrigente, de bons et de mauvais jours; car si, durant son épiscopat et jusqu'au temps de Guillaume II, la plus grande partie de la population d'Agrigente se composa de Sarrazins, et si par conséquent son bénéfice était presqu'une sinécure, il fut, d'un autre côté, exposé durant toute sa vie à de continuelles alarmes: et cela est si vrai, qu'après avoir bâti une cathédrale, il crut nécessaire de construire une tour pour sa défense, et pour cette dernière construction il alla chercher des pierres dans les ruines de la cité grecque. Il ne reste plus aujourd'hui de traces de ces deux édifices.

(3) Lupus Protospata.

de ses troupes se composait de Sarrazins (1); ses Normands avaient cédé à l'enthousiasme de ces temps-là, et avaient sacrifié un repos chèrement acheté pour les nouveaux périls qui les attendaient sous les tentes de la Palestine. Par suite de cet entraînement religieux, le comte se vit, pour la première fois de sa vie, contraint d'abandonner son entreprise (2). En 1098, il reparut en Calabre pour réduire Capoue à l'obéissance, et à l'âge de 70 ans il étonna encore les plus jeunes guerriers par la vigueur de son corps et l'activité de son esprit (3). En retour des services que Roger lui avait rendus, le duc de Calabre lui céda la souveraineté de la moitié de la ville de Palerme.

(1) Quando i Normanni conquistarono la Sicilia era essa di Saraceni populata, abbondante, e ripiena. Quindi i Normanni a coloro non imposero che i militari servizi, e l'obligo di pagare qualche tributo.

Ruggieri il Conte ebbe nel Saracini tanta fidenza che ne formava di ordinario un corpo di sua milizia, il quale era tanto piu di apprezzare quanto non poteva esser sogetta alla limitazione del servizio feudale.

Il conte ne usò in varie occasioni, e massimamente nelle guerre di Amalfi, di Cosenza, e di Capoa, e il Rè Ruggieri, suo figlio, contro i Baroni e le Città ribelli, e contro Lotario imperadore, ed in altre spedizioni, si meno con seco i Saraceni di Sicilia. Gregorio nelle sue considerazioni, e nei Discorsi.

(2) Robert de Normandie et son beau-frère, le comte de Perche, en se rendant en Palestine à la tête de leurs troupes, prirent leur route par l'Italie, et passèrent l'hiver en Apulie et en Calabre : au printemps ils s'embarquèrent à Brindes.

Robertus, verò, Normannus, et Stefanus Blesensis, sororius ejus, in Apuliâ et Calabriâ hiemaverunt. Ord. Vit. lib. IX.

(3) Boemundus autem, videns plurimam multitudinem per Apuliam, sed sine principe, illorsùm accelerare, signum ejusdem expeditionis, crucem videlicet, vestibus suis apponit. Porrò juventus bellica totius exercitûs tàm Ducis, quàm Comitis, ad id faciendum certatim concurrunt. Dux autem et Comes, exercitum suum maxima ex parte sibi taliter defecisse videntes tristes expeditionum solvunt. Malaterra, lib. IV, c. 24.

La Calabre le vit encore en 1101 mettre le pied sur son rivage rebelle; mais cette fois le Grand Comte (comme l'appellent les vieux chroniqueurs) (1) tomba malade, et il mourut (2) à Melito, regretté de tous ses sujets, Normands, Lombards, Grecs et Sarrazins.

Parmi les diverses nations qui se partageaient le sol de la Sicile, aucune n'eut à accuser Roger de partialité. Elles se gouvernaient toutes par leurs propres lois : les Grecs suivaient le Code de Justinien; les Normands, les Coutumes de Normandie; les Sarrazins, le Coran. Sous ce règne de la tolérance et de la justice, tous les cœurs étaient contents, tous les jours étaient sereins. Les Sarrazins avaient oublié leurs revers : l'harmonie confondait les vainqueurs avec les vaincus.

A cette époque, on parlait quatre langues en Sicile : le grec, le latin, l'arabe et le normand. Les lois et les contrats étaient écrits en trois langues, et des inscriptions arabes se lisaient sur le revers des monnaies.

Peut-être est-ce ici le lieu de rechercher à quelles causes les Normands durent leurs rapides et éclatants triomphes sur les Sarrazins victorieux comme sur les Grecs dégénérés? Les chroniqueurs ont pu, il est vrai, renchérir sur la disproportion du nombre, mais tout en considérant leurs récits comme fort exagérés, les conquêtes des Normands paraissent encore presque miraculeuses, et leurs ennemis même attestent que leurs charges de cavalerie étaient irrésistibles (3). Cepen-

(1) Anno Domini 1101 obiit Maximus comes Rogerius, pater regis Rogerii. Appendix ad Malaterram.

(2) Apud Melitum, in ecclesià, quam ipse fundaverat, sepultum est. Malaterra, lib. v, c. 1.

(3) Γινοσκων την πρωτην κατα των εναντιων ιππασιαν των Κελτων ανυποιστον. Anna Comnena, lib. v, pag. 133.

dant si l'on fait attention aux épaisses armures dont les soldats normands étaient couverts, au caractère de leurs antagonistes, aux jalousies nombreuses qui les divisaient, jalousie entre les Lombards et les Grecs en Calabre, entre les Grecs et les Sarrazins en Sicile, cette série d'athlétiques victoires commence à n'être plus un mystère. Et puis, qu'on jette les yeux sur ces exercices guerriers auxquels se livraient les Normands dès leurs jeunes années; qu'on se rappelle l'esprit chevaleresque et aventureux qui les animait; et par-dessus tout, cette haute confiance en lui-même qui rendait le soldat normand invincible, et lui donnait à lui seul la force d'une légion entière, tout cela vient expliquer le développement rapide et prodigieux de leur domination.

CHAPITRE V.

A la mort de Roger, Simon, son fils aîné, fut reconnu comte de Sicile; mais comme il n'avait encore que dix ans, on confia la régence à la comtesse Adelaïde, femme vraiment habile, mais cupide et hautaine (1). Simon mourut au bout de quelques années, et la comtesse gouverna le royaume jusqu'à la majorité de Roger, son second fils. Ce jeune prince, par sa mâle contenance, son intelligence rapide et son avide désir de science, éveilla chez ses sujets un espoir qu'il devait surpasser par la suite.

A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'une ambassade arriva de Jérusalem pour solliciter, au nom du roi Baudouin, la main de sa mère (2). Ce qui avait tenté ce

(1) Alex. Celesinus, lib. 1. — Ord. Vit.
(2) Alex. Celes.

prince, c'étaient les richesses considérables qu'il savait que la comtesse possédait. La couronne qu'on faisait briller à ses yeux éblouit l'ambitieuse Adélaïde, et elle accepta avec empressement la proposition qui lui était transmise; mais s'étant aperçue, après deux ans de mariage, que Baudouin avait une autre épouse, elle revint en Sicile où elle mourut bientôt, au couvent de Patti qu'elle avait choisi pour asile, de rage et de désespoir.

Roger II se montra par sa conduite le digne successeur de son illustre père. Ce que l'un avait acquis à la pointe du glaive, l'autre sut le conserver par une administration pleine d'ordre et de sagesse: au conquérant succéda le législateur; et bien que Roger vît son œuvre conservatrice interrompue par de longs temps de trouble, et qu'il ne pût toujours se soustraire à l'influence de l'esprit guerrier de son siècle, il faut cependant reconnaître qu'il eut constamment à cœur d'assurer, par des institutions utiles, des lois sages, des encouragements donnés aux arts, la prospérité de son royaume et le bonheur de ses peuples.

Les premiers actes de son administration furent de purger les grandes routes des voleurs qui les infestaient, et d'étouffer les symptômes de démoralisation et de désordre que la régence avait laissés après elle. Mais il lui fallut bientôt abandonner le rôle de législateur pour ceindre l'épée: il venait d'épouser Elvire, fille d'Alphonse, roi de Castille, quand le duc de Calabre, son cousin, sollicita le secours de son bras (1); son début dans sa nouvelle carrière fut brillant, et la concession de l'autre moitié de la souveraineté de Palerme que Roger Bursa s'était réservée, vint récompenser son courage (2). Le retour de la paix lui permit bientôt de remettre

(1) Ugone Falcando.
(2) Ibid., anno 1122.

à la voile pour la Sicile : il reprit ses travaux pacifiques, et, grâce aux soins qu'il donna aux finances, les coffres de l'état ne tardèrent pas à être remplis.

Le duc Roger fut remplacé sur le trône de Calabre par son fils, qui mourut quelques années après sans laisser de postérité. Le comte de Sicile n'eut pas plutôt connaissance de cet événement, qu'il se mit en devoir de réclamer la succession : il se dirigea, sans perdre de temps, sur Salerne qui était devenue la capitale des états de Calabre (1).

Il eut à lutter contre les prétentions rivales de Boemond, et les volontés superbes des grands barons d'Apulie qui, sous le gouvernement débonnaire, mais faible, de leurs deux derniers ducs, avaient pris une habitude d'indépendance qu'ils ne se montraient pas disposés à abandonner.

La fortune lui fut favorable : Salerne, après quelque hésitation, reconnut ses lois; Amalfi suivit son exemple; et Raynulf, comte d'Alifé, le premier capitaine de son siècle, se déclara en faveur de Roger (2). Mais Honoré II, qui occupait alors le siége de St.-Pierre, craignant que, si les Normands venaient à dominer des deux côtés du détroit, leur pouvoir n'ébranlât le trône pontifical, déclara qu'au pape appartenait le droit de décider entre les prétentions de Roger et celles de Boemond, et que le comte l'avait insolemment méconnu en cherchant à soutenir les siennes avant de les avoir soumises à la sagesse du légitime arbitre. Il accourut à Bénévent, lança les foudres de l'excommunication contre le comte de Sicile, et somma les barons d'Apulie de prendre la défense des droits de l'Eglise (3). Ceux-ci qui ne cherchaient qu'un prétexte pour se refuser à l'obéissance, répondirent avec joie

(1) Quantocyius Salernum contendit. — Alex. Celes., lib. 1.
(2) Alex. Celes., lib. 1.
(3) Ibid. Ibid.

à son appel. Le prince de Bari, le comte d'Orie, le comte de Brindes, et jusqu'au beau-frère de Roger, Raynulf, comte d'Alifé, le même qui venait de prêter au comte de Sicile serment de fidélité, tous allèrent se ranger sous les drapeaux du pape, et y furent rejoints par le prince de Capoue (1).

Un instant avait suffi pour changer la face des choses; Roger voyait alors se former contre lui une ligue redoutable; il allait avoir à combattre les armes temporelles et spirituelles à la fois. Sans perdre son temps en de vains conseils, il mit à la voile pour la Sicile, y rassembla des troupes imposantes, composées en égal nombre de Sarrazins et de Normands, et la Calabre le vit, au printemps suivant, reparaître sur son rivage. Après avoir obtenu la soumission des villes d'Otrante et de Tarente et emporté Brindes d'assaut, il vint offrir la bataille aux forces combinées de ses adversaires (2). Les deux armées demeurèrent quarante jours en présence sans engager le combat. Enfin les provisions étant venues à manquer dans le camp ennemi, et les désertions se multipliant de jour en jour (3), Honoré, dans la crainte de se voir abandonner de ses auxiliaires, jugea prudent de renoncer à continuer la lutte. Les barons firent hommage de leurs épées au comte, et la paix se rétablit.

Ce fut à la suite de ces événements que l'oncle maternel de Roger engagea le souverain de l'Apulie, de la Calabre et de la Sicile à prendre le titre de Roi (4). Cette idée ne déplut pas au comte; mais comme il s'était fait une loi invariable de ne rien hasarder d'important sans prendre l'avis de ses conseillers légitimes, il convoqua un parlement à Salerne, et en élargis-

(1) Alex. Celes., lib. I.
(2) Ibid. Ibid.
(3) Ibid. Ibid.
(4) Ibid. lib. II.

sant les bases de cette assemblée, il jeta en même temps les fondements d'une constitution (1). Au lieu de se renfermer dans le cercle étroit de la réunion de Melfi, il invita tous les barons dont les terres ne relevaient que d'eux seuls, les dignitaires du clergé, et les citoyens les plus recommandables par leurs talents et leur sagesse, à faire partie de la nouvelle assemblée. Il leur soumit l'intéressante question soulevée par son oncle, et il s'ensuivit une longue et savante discussion. Enfin il fut décidé à l'unanimité que Roger prendrait le titre de roi (2) et qu'à Palerme serait célébrée la cérémonie du couronnement.

Le jour de Noël de l'an 1130 fut un jour de fête pour tout le royaume; ce jour-là, dit une ancienne chronique, on aurait pu croire que tout le luxe, toutes les richesses du monde s'étaient donné rendez-vous dans la ville capitale de la Sicile (3). C'étaient de brillantes tapisseries sur les murs; sur le pavé des étoffes de soie et de velours aux fraîches et éblouissantes couleurs. Le roi, armé de pied en cap, et monté sur un magnifique coursier, sortit de son palais, précédé des barons de Sicile, d'Apulie et de Calabre, dont les brides et les harnais resplendissaient d'argent et d'or. Le cortège fut reçu, sous le grand portail de la cathédrale, par neuf archevêques, dix-sept évêques, cinq abbés et une multitude de prêtres. L'archevêque de Palerme sacra le comte, et le prince de Capoue, en sa qualité de premier vassal du royaume, lui mit la couronne sur la tête.

(1) Salernum regreditur, extra quam non longè convocatis ad se aliquibus ecclesiasticis peritissimis, atque competentioribus personis, necnon quibusdam principibus, comitibus, baronibus, simulque aliis, qui sibi sunt visi, probatioribus viris, patefecit eis examinandum secretum. Alex. Celes., lib. II.

(2) Ibid. Ibid.

(3) Ibid. Ibid.

La cérémonie religieuse terminée, le nouveau roi se moutra à son peuple, le front ceint du diadème, et traversa à cheval les principales rues de Palerme au milieu des mêmes pompes qui l'avaient accompagné au temple saint. Le soir, le prince, les barons, les grands dignitaires de l'église allèrent s'asseoir à une table splendide où l'on mangea dans des plats d'or et d'argent. Tous les domestiques de service étaient habillés de soie.

Depuis lors, Roger s'environna de tous les attributs ordinaires de la royauté. Les costumes et le cérémonial du palais furent presqu'en entier copiés sur ceux de la cour de Bysance (1). C'était là qu'on allait chercher, à cette époque, le modèle de l'élégance et du bon goût; c'était vers ses splendeurs qu'étaient incessamment tournés les yeux des Grecs de Sicile. On vanta bientôt partout la bonne tenue et la richesse de la cour de Palerme. Elle avait adopté la langue des Normands de France (2).

Il se forma un Conseil privé, composé de sept grands officiers, que le roi présidait en personne (3). Ce conseil délibérait sur

(1) Abulfeda dit que l'on suivait à la cour de Palerme les usages des cours mahométanes. — Ad modum principum moslemorum — Mais Albufeda était sarrasin.

(2) En 1168, le comte Arrigo dit qu'il ne pouvait rien faire à la cour sans l'assistance du chanceller, quia Francorum linguam ignorabat, quæ maximè necessaria esset in curiâ. Inveges, vol. III, p. 400.

(3) Ces sept officiers étaient :

Le grand amiral;

Le grand connétable, généralissime des troupes de terre;

Le chanceller, qui était commis à la garde du grand sceau;

Le grand justicier;

Le protonotaire ou secrétaire en chef;

Le chambellan, qui avait la surintendance des domaines héréditaires et des revenus de la couronne;

Et le sénéchal, qui dirigeait les affaires domestiques.

GREGORIO, lib. II, c. 2.

toutes les matières ordinaires; on convoquait des parlements pour traiter des matières d'intérêt majeur.

Dans le cours de l'année 1131, le roi vint visiter la Calabre: étranger à cette science de dissimulation dont son oncle était un des plus illustres adeptes et que son père n'avait jamais cultivée, il rouvrit toutes les sources de troubles que son prédécesseur avait si heureusement fermées. Trop sensible aux insolentes provocations de Richard, frère du comte d'Alifé, il se vengea en le dépouillant de toutes ses terres (1). Vers le même temps, l'épouse du comte, qui était sœur du roi, vint trouver Roger à Salerne et le supplia d'exiger de son mari la réparation des torts qu'elle avait si long-temps soufferts en silence. Le roi prit fait et cause pour elle et somma Raynulf de comparaître devant lui à Salerne.

Raynulf, que cet ordre blessa, au lieu d'obéir, se déclara en révolte ouverte, et secondé par ses anciens adhérents, il remporta sur les troupes royales, à Nocera, un avantage tellement décisif que Roger se vit forcé de retourner en Sicile pour organiser des forces plus imposantes. Ce fut en cette occasion qu'au milieu d'une furieuse tempête il fit vœu de bâtir une église s'il échappait à la mort qui le menaçait. Fidèle à son vœu, il fonda la cathédrale de Cefalu.

Sur ces entrefaites, les barons rebelles se ménagèrent l'appui de l'empereur Lothaire et firent alliance avec les Pisans. Le roi avait besoin d'appeler à son aide toutes ses ressources pour faire face à l'orage. Durant plusieurs années, la Calabre vit son sol ravagé et ses villes détruites par les deux armées ennemies. L'empereur envoya des secours. Le pape lança ses anathêmes. Le roi tint tête à tout. Mais ce ne fut qu'en

(1) Alex. Celes. — Hug. Falcandus.

1139, après la mort de Raynulf (1) que le succès commença à favoriser ses armes. L'imprudence d'Innocent II le mit bientôt tout-à-fait hors d'embarras.

Le souverain pontife, au désespoir de la mort de son puissant allié, poussa la témérité jusqu'à vouloir marcher sur les traces du belliqueux Léon IX (2). Il se mit à la tête de ses troupes, et vint en Calabre pour courber son front, comme l'avait fait naguère celui dont il suivait l'exemple, sous le joug du Normand vainqueur. Par suite d'une marche forcée et des plus habiles manœuvres, le roi enveloppa les forces combinées d'Innocent II et du prince de Capoue, et pour la seconde fois les Normands emmenèrent sous leurs tentes le Pape prisonnier. On l'entoura des mêmes respects que Léon IX, et Roger obtint de lui une reconnaissance éclatante de ses droits et la confirmation de son titre.

Cet événement mit fin à la guerre d'Apulie, et les barons ne levèrent plus, dans la suite, l'étendard de la révolte. Le roi, après avoir imposé un tribut à la principauté de Capoue et au duché de Naples (3), licencia son armée; mais, avant de quitter la Calabre, il convoqua un parlement à Ariano, pour rétablir l'ordre dans les provinces que la guerre avait si longtemps désolées.

Les loisirs de la paix permirent à Roger de s'appliquer de nouveau aux matières de législation : il appela à sa cour un grand nombre d'érudits et de sages des pays étrangers, étudia les lois et coutumes de divers royaumes (4), surtout celles qui étaient l'ouvrage de son illustre compatriote, Guillaume-le-

(1) Anno 1139 mori di febbre il conte Rainulfo cognalo ed inimico del Re. Inveges, vol. III, pag. 225.

(2) Hugo Falcandus.

(3) Ibid.

(4) Gregorio. Considerazioni sulla storia di Sicilia, lib. II, c. 2.

Conquérant, et arriva ainsi à fonder un système de législation qui garantissait une meilleure administration de la justice. Sans contrarier les priviléges des seigneurs féodaux, il institua dans chaque province un tribunal indépendant, auquel appartenait le droit de statuer sur les appels formés contre les décisions des Cours de justice présidés par les stratèges et les vicomtes, délégués des barons, et dont les arrêts pouvaient encore être soumis à une grande Cour, ou Cour suprême, qui siégeait à Palerme. Le roi convoqua, à différentes reprises, des parlements dans les capitales de la Sicile et de la Calabre, pour qu'ils imprimâssent à ses établissements la sanction qui leur donnait force de lois et les rendait obligatoires pour tout le royaume.

La manie des conquêtes inspira au roi, quand il eut comprimé toutes les dissensions intestines, le désir de porter ses armes en Afrique. Une flotte mit à la voile sous le commandement du grand amiral, George Antiochenus. Les villes de Mahadia, de Sifax et de Susa furent successivement attaquées et prises (1).

L'année suivante, le roi entreprit une expédition plus importante. La cour de Byzance s'était montrée hostile aux Normands depuis la conquête de la Calabre et de la Sicile. Roger n'avait pas oublié que les empereurs Grecs avaient fait plus d'une démarche auprès des empereurs d'Allemagne et des Etats vénitiens pour les engager à marcher contre ses frontières. Une insulte récente que Manuel Comnène avait faite à la majesté des ambassadeurs Siciliens à Constantinople, donna l'élan à une haine qui n'attendait que le moment d'agir. Georges Antiochenus entra, à la tête d'une flotte imposante dans

(1) Rex Rogerius Siciliæ Tripolitanam provinciam in Africâ cepit. Cronica di Normannia.

la mer Adriatique et s'empara, presque sans coup férir, de l'île de Corfou. De là il s'avança dans le golfe de Lépaute, et mettant ses troupes à terre, il prit et saccagea Thèbes et Corinthe (1); il recueillit dans ces deux villes un riche botin; parmi les prisonniers qu'il emmena on comptait un assez grand nombre de fabricants de soieries, qui dotèrent, dans la suite, de leur art, l'industrie Sicilienne (2).

L'empereur Manuel, comme on devait bien s'y attendre, voulut user de représailles : il envoya le grand duc Etienne, à la tête d'une grande partie des forces de l'empire, mettre le siége devant Corfou. La flotte était si nombreuse, qu'il fut absolument impossible à l'amiral sicilien, d'approcher de l'île. Dans l'espoir d'opérer une utile diversion, et de forcer l'empereur à tourner son attention sur un autre point, Georges Antiochenus sortit de l'Adriatique, se dirigea vers l'Archipel (3), et se montra à l'improviste sous les murs de Constantinople. Peut-être ne voulut-il que simuler une attaque, ou bien la prudence lui interdit-elle d'entreprendre un assaut sérieux; quoi qu'il en soit, il ne fit que lancer quelques flèches dans la ville (4), et il reparut dans la Mediterranée où il se trouva bientôt en présence d'une flotte byzantine. La victoire qu'il remporta fut si complète, qu'il força les Grecs de laisser entre ses mains Louis VII, roi de France, qu'ils avaient fait

(1) Rogerius rex Siciliæ iratus Manueli quod legatos suos de pace componendâ missos contra jus gentium in carcerem conjecisset, classem Græciæ littoribus intulit, ac Corcyram, Thebas, Corinthum et Chalcidem ei eripuit. Sigonius, de Regno Ital., lib. XI, pag. 282.

(2) Hujus expeditionis illud memorabile fuit, quod eo tempore artifices serici conficiendi, in Siciliam, Italiamque, ex Græciâ primum traducti sunt. Sigonius.

(3) Nicetas, lib. II, c. 8.

(4) Nicetas.

prisonnier à son retour de sa malheureuse croisade (1). L'amiral sicilien conduisit son royal trophée à la cour de son maître. Les deux princes se donnèrent des témoignages réciproques d'estime (2), et Roger fournit au monarque français tous les secours dont il avait besoin pour continuer son voyage.

Sur ces entrefaites, Corfou s'était trouvée dans la nécessité de se rendre, et l'empereur, qui était venu assister en personne aux travaux du siége, se préparait à faire une descente en Sicile, quand il fut assailli par une si affreuse tempête que la moitié de sa flotte fut submergée et qu'il eut lui-même beaucoup de peine à gagner la côte d'Epire (3).

Manuel ne put de long-temps réparer le désastre qu'il venait de souffrir : le roi de Sicile qui n'avait plus désormais rien à craindre du côté de l'Orient, renvoya Georges Antiochenus en Afrique ; celui-ci remplit glorieusement sa mission, en se rendant maître de Tunis et de Bone.

Au milieu de ses succès, Roger avait eu à gémir sur de grands malheurs domestiques ; de tous ses fils, il ne lui restait plus que Guillaume (4), qu'il s'associa au trône en 1151. La même année, il épousa en troisième noces, Béatrix de Rieti, qui, après la mort de son mari, donna le jour à une fille, Constantia (5).

Le premier roi de Sicile mourut en 1154, dans la 59e année de son âge. C'est bien justement qu'on a dit de lui qu'il fut

(1) Chronicon Turonense.

(2) Ludovi Francorum regis epistola ad Sugerium abbatem.

(3) Caruso, lib. II, pag. 115.

(4) Gulielmum vix pater dignum principatu censuerat ; huic igitur, quandò jàm alius nullus supererat, regium diadema pater imposuit, fecitque regni participem. Hugo Falcandus.

(5) Beatricem, filiam comitis de Reteste in uxorem accepit, de quâ filiam habuit Constantiam. Romualdo Salernitano.

un des plus sages, des plus illustres, des plus riches et des plus heureux princes de son siècle. Législateur éclairé, monarque inquiet du bonheur de ses peuples, son nom retentira à toujours dans les fastes de l'humanité. La Sicile dut à ses travaux et à sa libre volonté un code et une constitution (1), et elle n'eut jamais sous un autre règne autant de bonheur et de gloire. Un royaume tranquille, des finances florissantes, voilà ce que Roger légua à son successeur.

CHAPITRE VI.

Nous allons maintenant mettre en scène le roi Guillaume, le prince qui a été flétri du surnom de *mauvais* : et cette flétrissure n'a pas frappé un innocent. Guillaume ne fut pas le tyran de son peuple, il ne se baigna pas dans le sang; sombre et vindicatif, il ne pardonna jamais, il est vrai, les offenses, quelque vieilles qu'elles fussent; mais ce n'est pas là son plus grand crime. L'histoire lui reproche surtout son indolence, qui ne lui permit pas de remplir la haute mission à laquelle il était appelé, et qui lui fit jeter son royaume et son peuple en proie à d'indignes favoris. Mais pourquoi cet énorme contraste entre le père et le fils? On se l'expliquera si l'on se rappelle que Guillaume avait eu deux frères, et que ces jeunes princes donnaient de si hautes espérances que, tant qu'ils vécurent, Guillaume fut presqu'entièremet négligé. Il ne put jamais se réveiller de son long sommeil. On le vit bien, dans quelques grandes occasions, secouer sa mollesse et donner des preuves d'énergie et de talent militaire, mais une

(1) Elle est intitulée *Costituzioni del regno*; on en retrouve des fragments, mais rien que des fragments dans le code de Frédéric II.

fois l'occasion passée, il retombait aussitôt dans la honte de sa vie paresseuse.

Quand le fils de Roger monta sur le trône, la Sicile était riche et heureuse. La justice était bien administrée, pas un murmure ne sortait de la bouche du peuple; tout le monde était content : on jouissait des douceurs de la paix, et les finances du royaume étaient dans l'état le plus prospère. Guillaume était déjà couronné, et marié à Marguerite, fille du roi de Navarre.

Le premier usage qu'il fit de son autorité fut injuste et immoral. Son père avait environné son trône des hommes les plus sages et les plus vertueux : Guillaume les éloigna tous, et mit à la tête des affaires le fils d'un marchand d'huile de Bari (1). Sous le règne de Roger, Maio (tel était le nom du nouveau favori), dans l'espoir de faire fortune, avait abandonné son pays natal et était venu s'établir à Palerme. L'étendue et la variété de ses talents fixèrent l'attention du père de Guillaume qui lui donna d'abord un emploi subalterne, et qui, plus tard, à la suite de promotions successives, lui conféra les importantes fonctions de chancelier. Maio se distinguait par une intelligence extrêmement rapide, une facilité remarquable d'élocution, par les manières les plus insinuantes; il cachait sous des dehors doux et paisibles les passions les plus odieuses. Il flatta adroitement Guillaume, le séduisit par ses chaleureuses protestations de dévouement, et ce prince, à la mort de son père, le nomma son premier ministre.

Mais le serpent que Guillaume nourrissait dans son sein convoitait sa couronne et menaçait sa vie. Depuis quelque temps, Maio méditait le détrônement de son imprudent bienfaiteur, et son unique occupation était de préparer le succès de

(1) Hugo Falcandus.

ses abominables desseins. Il commença par éloigner des affaires tous les citoyens intègres ; cela fait, il se chercha des auxiliaires, des complices. Le siége archiépiscopal de Palerme était, en ce temps-là, occupé par un homme intelligent et habile, mais vain, prodigue et intrigant : il se nommait Hugon ; Maio jeta les yeux sur lui (1). Il n'eut garde de donner à l'archevêque le secret de ses pensées intimes, mais il sut prudemment et peu à peu lui faire entendre que le bien de l'état voulait qu'on déposât un roi incapable de gouverner, et que cette déposition accomplie, il faudrait confier l'administration du royaume à des tuteurs nommés aux princes ses enfants.

Sur ces entrefaites, Guillaume eut une lueur d'activité. Adrien avait succédé à Anastase sur le trône pontifical, et le roi de Sicile se flattant de trouver le nouveau pape plus disposé à reconnaître ses droits, partit pour Salerne. Mais blessé des expressions dont le pape se servit dans ses dépêches (2), il annonça tout à coup son intention de retourner dans son royaume, en laissant à son vice-roi, Simon, comte de Policastro, des ordres pour envahir les états de l'Eglise, au printemps suivant.

Cette conduite déraisonnable et injuste remplit Adrien d'indignation : il excommunia le roi de Sicile, et pour se mettre en état de repousser les attaques de son vice-roi, il entama des négociations avec l'empereur d'Allemagne et les barons mécontents d'Apulie et de Campanie. De son côté, l'empereur de Byzance lui prêta avec joie son secours. Bientôt les forces alliées entrèrent sur le territoire d'Apulie ; elles avaient tellement la supériorité du nombre, qu'il fut impossible au vice-roi

(1) Placuit etiam ut Hugonem archiepiscopum socium ac participem haberet ejus consilii. — Falcandus.

(2) Papa eum non regem, sed Gulielmum, dominum Siciliæ, nominabat. Romualdo Salernitano.

de s'opposer à l'invasion. Maio sut tourner à son avantage l'insuccès des armes de Simon, dont tout le crime à ses yeux était de se montrer vertueux : il rejeta sur lui tout le blâme, et, à son instigation, Guillaume le rappela à Palerme et le plongea dans un cachot (1).

Quelque inquiétant que fût l'état des choses de l'autre côté du détroit, un péril plus pressant, plus voisin, devait fixer l'attention de Maio. Plusieurs barons siciliens, Godefroy, seigneur de Caltanisetta et de Noto à leur tête, poussés à bout par l'insolence du ministre parvenu, se jetèrent dans la forteresse de Butera et se déclarèrent en révolte ouverte. Maio sentant la nécessité de comprimer tout d'abord ce dangereux mouvement, et n'ignorant pas que la présence du roi était seule capable de produire le résultat désiré, instruisit Guillaume de ce qui se passait et l'engagea à agir par lui-même en cette conjoncture (2). Mais le prince n'était pas du tout disposé à suivre son conseil : il se borna dans le premier moment à dépêcher vers les barons, pour entrer en pourparler avec eux, Everard, comte de Squillace (3). Everard s'acquitta de sa mission, et revint dire au roi que les barons rebelles se soumettraient, pourvu qu'il consentît à renvoyer le premier ministre, qu'ils accusaient de conspirer contre la vie et la couronne de son souverain (4). Guillaume ne tint aucun compte de cette accusation qu'il traita de calomnieuse, et résolut de se mettre lui-même en campagne contre ceux qu'il appelait d'obstinés rebelles. Il alla donc assiéger la forteresse de Butera ; mais la place était si forte, elle fut défendue avec

(1) Ob id Robertus, ex mox Simon; comestabilis, officio privatus et regiis literis accitus, in vincla conjicitur. Maurolycus, lib. III.

(2) Falcandus.

(3) Comitem Ebrardum ad eos legatum mittit. Falcand.

(4) Falcandus.

tant de courage, que Guillaume ne demanda pas mieux à la fin que de signer une capitulation qui permettait aux assiégés de quitter le territoire de l'île (1).

La Sicile était redevenue paisible : Guillaume eut alors tout le loisir de porter ses armes en Calabre, que le pape, les barons et l'empereur avaient attaquée sur plusieurs points. Il prit terre à Salerne, marcha sur Brindes, écrasa les forces d'Emmanuel qui assiégeaient cette ville, et fit le général byzantin, Alexis, prisonnier (2). Il se porta ensuite sur la ville révoltée de Bari, la prit d'assaut et la rasa (3). La marche rapide et victorieuse du prince effraya ses ennemis. Adrien IV consentit avec empressement à tout ce qu'il lui plut d'exiger, et la paix refleurit sur le sol de la péninsule (4).

Guillaume venait de faire un grand effort : de retour dans sa capitale, il reprit bientôt ses habitudes de mollesse, et Maio en tira avantage pour poursuivre ses adversaires. Au mépris de la foi promise, Godefroy, comte de Noto, fut jeté dans les fers ; le chancelier Ascontino, le comte Alesino, Bremond dit Tarso et Robert de Bévois partagèrent son sort. Mais c'était au comte de Squillace qui avait porté aux oreilles du roi la dénonciation des barons rebelles, que Maio réservait ses plus terribles vengeances. Ayant appris qu'Everard avait rassemblé de nombreux amis pour une partie de chasse, le ministre persuada à Guillaume que, sous une apparence de plaisir, il cachait des projets perfides, et lui arracha un ordre pour arrêter son plus loyal sujet : Everard fut saisi, plongé dans un cachot, et Maio lui fit arracher les yeux et la langue (5).

(1) Falcandus. — Maurolycus.

(2) Fazellus, lib. VII, c. 4.

(3) Ibid. — Ibid.

(4) Chronicon Fossæ novæ.

(5) Cui primum effossis oculis, non multo post admiratus linguam quoque fecit abscindi. Falcandus.

Le roi vivait alors en sultan d'Orient : enfermé dans son palais, au milieu d'un ramas d'eunuques et de Sarrazins, il ne se laissait plus voir qu'à Maio et à l'archevêque, de la bouche desquels il entendait la relation de ce qui se passait dans son royaume (1).

Dans le courant de l'année 1158, une démonstration hostile de la part de l'empereur grec, troubla le repos de Guillaume; mais l'inquiétude ne dura qu'un instant. Emmanuel, dans l'espoir de réparer son dernier échec, arma une flotte qui devait faire une descente en Sicile; mais les forces siciliennes envoyées pour repousser l'invasion, remportèrent une victoire complète (2). Le général byzantin fut fait prisonnier, et l'empereur, cédant à la fortune, signa un traité de paix définitive.

La vie retirée que menait le roi, laissait Maio entièrement libre de poursuivre l'exécution de ses criminels projets. Il nommait aux fonctions les plus importantes du royaume, ceux dont le concours lui était assuré; il distribuait de l'argent aux troupes, prodiguait les bénéfices et les honneurs au clergé (3), intriguait avec la cour de Rome(4). Après l'affreuse catastrophe du comte de Squillace, personne n'osait plus s'opposer au premier ministre; et puis le roi était tombé si bas dans l'opinion publique, qu'on n'était guère disposé à courir des dangers pour sa cause. On laissait donc les événements suivre leur cours, et on en attendait l'issue en silence.

L'année suivante (1159), le royaume fit une perte dont Maio profita habilement pour avancer son ouvrage. Adul-

(1) Præterquàm Admirato et archiepiscopo accessum ad se nemini concederet. Fazellus.

(2) Caruso, Memorie di Sicilia, vol. III, pag. 130.

(3) Clericos quoque sæpè magnis promovebat honoribus. Falcando.

(4) Caruso, vol. III, pag. 134.

mamem, sultan de Morocco, manifesta la résolution de chercher à recouvrer les provinces africaines que le prédécesseur de Guillaume avait conquises. Tandis que Maio assurait au roi que tous les préparatifs étaient faits pour repousser l'invasion, il favorisait secrètement les projets de l'ennemi, et, quand Mahadia et plusieurs autres villes furent tombées entre les mains d'Adulmamem, le ministre fit répandre le bruit que l'avare Guillaume, pour se dispenser des frais d'occupation, en avait laissé faire la conquête : il redoublait ainsi la haine et le mépris qu'on portait déjà à ce prince (1). Mais au moment même où Maio se croyait sur le point d'atteindre ce qui avait fait, depuis tant d'années, l'objet de ses espérances et de ses intrigues, l'heure du châtiment était proche.

Parmi les barons normands, il y en avait un que Maio s'était attaché en lui promettant la main de sa fille : c'était Mathieu Bonel, un des plus beaux et des plus riches jeunes nobles de Sicile (2), l'idole de l'armée, le héros des jeux chevaleresques de l'époque. A un esprit élevé, il joignait une imagination ardente; mais la faiblesse de son caractère faisait qu'il était facile aux autres de l'assujettir à leurs volontés. Le jeune baron avait inspiré des soupçons au ministre, par les hommages qu'il rendait à une belle veuve, la comtesse de Molisé; mais prenant cette passion pour une folie de jeunesse, et persuadé que les engagements qu'il avait avec sa fille lui assuraient son concours, Maio se résolut à lui confier le soin important de gagner à sa cause les barons d'Apulie dont il avait raison d'appréhender la résistance (3).

Mais quand Bonel fut arrivé de l'autre côté du détroit,

(1) Falcandus.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

Roger de Martorano (1), un des membres les plus respectables de la noblesse calabraise, lui parla un langage qui fit sur lui une profonde impression. Il lui rappela les cruautés de Maio, il l'initia au secret de ses infâmes trahisons; et puis il lui peignit sous des couleurs si énergiques l'opprobre de son alliance, il plaça si adroitement, dans ses discours, le nom de la comtesse de Molisé, que l'amitié de Bonel pour Maio fit soudain place à une haine violente, et qu'il s'engagea par serment à délivrer lui-même la Sicile du monstre qui la déshonorait.

Pendant que ces événements se passaient en Calabre, la bonne intelligence avait cessé de régner entre Maio et l'archevêque de Palerme (2). Dans une conférence, que les deux traîtres eurent ensemble, sur la manière dont seraient partagées les dépouilles, quand le succès aurait couronné leurs intrigues, il y eut désaccord entre eux, et quand ils se séparèrent, bien qu'ils se donnâssent encore réciproquement des marques d'attachement, ils étaient, en réalité, mal disposés l'un envers l'autre. Quelques jours s'écoulèrent, et l'archevêque tomba malade.

Tel était l'état des affaires, quand Bonel revint à Palerme. Instruit de la mésintelligence qui existait entre Maio et l'archevêque, il se rendit secrètement chez ce dernier, et quand il l'eut informé de ses intentions présentes, l'ancien complice du ministre qui soupçonnait la véritable cause de sa maladie, l'engagea fortement à agir et lui promit son assistance (3). La méchanceté de Maio favorisa leurs projets. Mécontent du peu d'effet qu'avait produit le poison qu'il avait fait administrer à Hugon, il vint avec l'évêque de Messine visiter le malade, et insista pour qu'il prît un remède souverain qu'il

(1) Falcandus.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

avait apporté pour le soulagement de celui dont il s'honorait, disait-il, d'être l'ami (1). L'archevêque s'en excusa, en se confondant en actions de grâces; mais il sut habilement prolonger l'entretien jusqu'à la nuit, et il dépêcha à Bonel un messager fidèle pour le prévenir que Maio pourrait être attaqué avec avantage, dans son retour chez lui. Bonel alla se poster dans une rue étroite par où il savait que le ministre devait passer. A peine celui-ci eut-il quitté l'archevêque, que Matteo de Salerne et son chambellan accoururent à lui, et l'avertirent que Bonel était caché, près de là, avec une troupe d'hommes armés. Maio affecta du calme, bien que cette nouvelle l'effrayât, et il témoigna le désir qu'on invitât le baron à se présenter devant lui; mais c'est à peine s'il eut le temps de faire connaître ses intentions: Bonel pressant les flancs de son cheval, se précipite sur lui (2): « Me voilà! s'écria-t-il, je viens punir un traître! » En disant ces mots, il plongea son épée dans le cœur du ministre, et mit ainsi fin d'un seul coup à ses projets et à sa vie.

Maio mort, Bonel accompagné de ses partisans, quitta la ville et alla s'enfermer au château de Caccamo, dans l'une de ses terres.

Le peuple, à la nouvelle de la mort du ministre, fit éclater toute sa joie; mais la colère du roi était au comble, et la reine Marguerite que l'on soupçonnait de s'être montrée trop sensible aux manières insinuantes et aux paroles mielleuses du favori (3), excita Guillaume à punir son assassin. Les eunuques du palais qui, à cette époque, n'étaient pas moins puissants à Palerme qu'à Constantinople, et dont Maio avait toujours eu à cœur de se concilier les bonnes grâces, ne cessaient de ré-

(1) Falcandus.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

péter au roi que Bonel était devenu l'idole de la populace, et qu'il pouvait bien chercher à accomplir ce qu'il accusait Maio d'avoir médité (1).

On sut bientôt que la vie de Bonel courait des dangers. Le baron s'était, par ses bonnes qualités, tellement concilié l'intérêt général, qu'il était devenu l'objet de la sollicitude de tous. Les plus résolus d'entre ses amis observant que, si Maio était mort, son esprit vivait encore dans le palais, crurent que la seule mesure efficace à prendre, était de détrôner le roi, et de proclamer, à sa place, le jeune duc d'Apulie, son fils. Il s'organisa alors une vaste conjuration dans laquelle entrèrent quelques-uns des plus puissants barons de Sicile, qui avaient, pour la plupart, de justes sujets de se plaindre du gouvernement de Guillaume. Au premier rang des conjurés étaient Simon, fils naturel du dernier roi, et Tancrède, fils naturel du frère aîné du prince régnant (2). Ils commencèrent par ouvrir les prisons d'état; étant ensuite parvenus à gagner les gardes du palais, ils pénétrèrent dans les appartements royaux. Des soldats furent chargés de veiller sur la personne de Guillaume; et les conspirateurs, le fils du roi à cheval au milieu d'eux, défilèrent dans les rues de Palerme en criant au peuple qu'ils l'avaient délivré de la tyrannie, et que le jeune duc d'Apulie était maintenant son souverain. Pendant ce temps-là, le palais avait été le théâtre d'une scène hideuse : une ignoble populace en avait brisé les portes, s'était jetée sur les eunuques dont le dévouement à Maio était à ses yeux un crime irrémissible, en avait égorgé un grand nombre et mis le reste en fuite. Ce fut alors le tour des Sarrazins d'éprouver ses fureurs : elle avait à leur repro-

(1) Hugo Falcandus.
(2) Ibid.

cher la préférence outrageante que le roi leur avait toujours témoignée : beaucoup furent mis à mort; les autres furent obligés d'abandonner la ville (1).

Dans le premier moment, le peuple fit cause commune avec les conjurés; mais son premier enthousiasme calmé, il s'éleva dans son esprit des doutes sur la justice de la déposition du roi. Du doute on passa à la pitié, et bientôt, au grand étonnement des chefs de la révolution, on en vint à demander hautement, de toutes parts, la liberté de Guillaume (2). Ainsi abandonnés, les conjurés se virent contraints de satisfaire au vœu du peuple et de sortir eux-mêmes de la ville. Dans cette conjoncture, Guillaume donna une preuve de cette énergie qu'il déployait toujours dans les circonstances critiques. Il fit ouvrir la grande salle du palais au peuple, se mêla aux citoyens réunis, et leur adressant la parole avec bonté, il déplora les erreurs du passé, et promit pour l'avenir les bienfaits d'une meilleure administration (3). Longue vie à Guillaume! Longue vie à notre légitime souverain! Tel fut le cri qui, de tous les coins de la salle, vint saluer les nobles paroles du roi. Heureux le peuple si, ces promesses royales, le vent ne les eût pas emportées!

Les conjurés, qui avaient vu s'évanouir leurs espérances, levèrent l'étendard de la révolte. Guillaume se mit en devoir de les attaquer; mais comme il craignait que, lui absent, Bonel qui n'avait pris aucune part aux derniers troubles et

(1) Eunuchorum verò quotquot inveniri potuerunt nullus evasit. Multi quoque Saracenorum qui vel in apothecis suis mercibus vendendis præerant, vel in Duanis fiscales reditus colligebant, ab eisdem sunt militibus interfecti. — Falcandus.

(2) Falcandus.

(3) Tandem descendit in aulam quæ palatio conjuncta est, jussitque populum convocari. Falcandus.

avait obtenu son pardon, ne fît quelque tentative dangereuse, il l'invita traitreusement à venir au palais, le fit saisir, jeter dans un cachot, et le malheureux baron y souffrit le supplice ordinaire de ces temps barbares : on lui arracha les yeux (1). Le roi avait alors le peuple pour lui : il y eut bien une petite émeute, mais on abandonna bientôt Bonel à sa sanglante destinée.

Le jeune duc d'Apulie, au nom duquel les conjurés avaient fait appel au pays, n'existait plus (2). On fit répandre le bruit qu'une flèche, qui ne lui était pas destinée, l'avait atteint dans le tumulte, mais l'opinion publique fit justice de cette fable : il faut croire plutôt que, la première fois que le père et le fils se rencontrèrent à la suite des événements, où celui-ci avait été forcé de jouer un rôle, Guillaume, incapable de retenir son courroux, avait porté à son fils un coup qui avait causé sa mort.

Quand le roi se fut délivré de Bonel, il se mit en campagne à la tête d'une armée, composée en partie de Sarrazins, et tomba sur les places qui étaient au pouvoir des rebelles. Piazza fut détruite ; mais il se vit, comme autrefois, arrêté par les remparts inexpugnables de Butera, et contraint de permettre aux défenseurs de cette forteresse de sortir impunis du territoire sicilien (3). Après cette expédition, Guillaume se hâta de passer en Calabre, où le feu de la révolte mal éteint s'était rallumé. Aidé de ses Sarrazins, son triomphe fut complet, et

(1) Falcandus.

(2) Cum enim, ut alii aiebant, liberato patri puer applaudens occurreret, pater indignatus quod illum quasi sibi prælatum hostes sui regem appellaverant, repulit eum à se, et calce percussum quanti potuit impetu perturbavit. Unde vix ille digressus, ad reginam quæ passus fuerat pertulit nec multum posteà super vixit. Falcandus.

(3) Falcandus.

il força les comtes de Loritello, de Fondi, d'Acerra et de Conza de se réfugier à la cour de Frédéric Barberousse (1). A son retour en Sicile, le tumulte régnait à Palerme : les cruautés du Gaieto Martin (2) auquel Guillaume avait laissé le commandement de la ville, avaient fait soulever le peuple. Pour venger un frère qui avait péri à l'attaque du palais, et dont il n'avait pu découvrir l'assassin, le féroce gouverneur avait enveloppé dans une affreuse persécution tous les chrétiens de Palerme. Il avait trouvé un digne auxiliaire dans la personne de Robert de Catalabiano, commandant de Castello di Mare, qui faisait souffrir aux prisonniers placés, par Martin, sous sa garde, les plus insupportables tourments (3).

Quand il eut appaisé la révolte, Guillaume, que les sévères leçons du passé n'avaient pu corriger, remit toute son autorité à Matteo de Salerne, créature de Maio (4), à l'évêque de Syracuse et au Gaieto Pierre (5), chrétien de nom, comme les autres eunuques du palais, et le plus odieux de tous, parce que, sous l'inspiration de Maio, il avait livré Mahadia au sultan de Morocco. Entre ces triumvirs, le meilleur était l'évêque, mais ses bonnes intentions étaient toujours étouffées par les mauvais projets et les jalousies de ses deux collègues : c'est en vain qu'il voulait lutter contre leurs tendances sanguinaires, Pierre avait pour lui la faveur de la

(1) Caruso.
(2) Falcandus.
(3) Caruso.
(4) Falcandus.
(5) Gaietus Petrus, eunuchus, isque, sicut et omnes eunuchi palatii, nomine tantùm, habituque, christianus erat. Falcandus.

Ce nom de Gaieto était chez les Sarrazins un titre de distinction. Dans l'origine, il désignait en langue arabe un capitaine ou commandant, mais plus tard on l'appliqua aux autres fonctionnaires ou aux personnages distingués. Le gaieto Pierre était premier chambellan du

reine (1). Pierre n'était pas profondément méchant : il était doux et libéral ; il eût fait un bon usage de la puissance remise entre ses mains, si le souvenir qu'il avait gardé du massacre de ses frères Sarrazins, lors des troubles de Palerme et de Piazza, ne lui avait fait vouer une haine éternelle aux chrétiens de Sicile. Selon Falcaudus, sous le triumvirat de Matteo, de l'évêque de Syracuse et de Pierre, le pays était plus mal gouverné, les lois de l'humanité et de la justice plus méprisées que si les forbans barbaresques fussent venus soumettre la Sicile à leur sanglante domination.

Quand Guillaume se fut affranchi de tous les soins du gouvernement, il retourna à ses anciennes habitudes : il s'enferma, comme autrefois, dans son palais, défendit qu'on vint le troubler par d'importuns rapports, et s'abandonna tout entier aux douceurs de l'inertie (2). Il avait toujours eu un goût prononcé pour l'architecture, et ce fut le seul point sur lequel il chercha à rivaliser avec son père. A diverses époques, ses palais avaient, par ses soins, augmenté en richesse et en splendeur, et il s'occupait alors de faire construire une villa qui devait surpasser en magnificence Favara et Minnermus. Mais au milieu de ces soins importants, il fut attaqué d'une dyssenterie qui trompa l'art de tous les médecins de

palais. Au temps de Guillaume I, cette place était toujours remplie par un sarrasin ; il en était de même de la plupart des autres charges de la maison du roi.

(1) Caruso.

(2) Rex autem familiares suos præmonuerat ut nihil eo quod mœstitiam, aut sollicitudinem posset ingerere, nunciarent, ac se totum deinceps voluptati devovens, cœpit animo latiùs vagari, cogitans ut quia pater ejus Favaram, Minnernum, aliaque delectabilia loca fecerat, ipse quoque novum palatium construere quod commodius ac diligentius compositum, videretur universis patris operibus proeminere. — Falcandus.

Palerme, et le conduisit au tombeau dans la 46e. année de son âge et la 15e. de son règne (1). Sa mort fut dans la capitale le signal d'un deuil de parade. Pendant trois jours, les dames de la noblesse (2), les Musulmanes surtout, habillées d'un sac, les cheveux en désordre, coururent, le jour et la nuit, à travers la ville, criant, pleurant et répondant au son lugubre des cloches par d'éclatantes lamentations.

CHAPITRE VII.

Guillaume, le fils aîné du dernier roi, n'ayant pas encore atteint sa quatorzième année, la reine-mère, Marguerite, fut proclamée, suivant les dernières volontés de son époux, régente du royaume. Le conseil de régence était composé de Matteo de Salerne, de l'évêque de Syracuse et du Gaieto Pierre.

Le peuple était dans l'ivresse de la joie : l'avénement du nouveau prince, dont on connaissait la douceur (3), ranimait ses espérances. On avait rompu les fers des prisonniers d'état, rappelé les barons exilés, diminué les impôts ; l'allégresse eût été entière, si la nouvelle ne s'était répandue que la reine-mère avait donné toute sa confiance au Gaieto Pierre (4). Le peuple en témoigna hautement son mécontentement, et son attitude finit par devenir si menaçante que le comte de Gravina, proche parent de la reine, et commandant de l'armée de Campanie (5), accourut à Palerme pour engager Marguerite à congédier son

(1) Falcandus.
(2) Ibid.
(3) Ibid.
(4) Gayto Petro summâ rerum omnium potestate concessâ. Ibid.
(5) Ibid.

favori, et travailler au succès de ses vues personnelles. Pierre n'avait pas le moindre courage, et quand il apprit le sujet de la démarche du comte, et que tout le porta à croire qu'il aurait l'appui des plus puissants barons Normands, il se résolut à ne pas attendre l'orage. Un matin, on annonça à la reine que, pendant la nuit, le Gaieto Pierre avait mis à la voile pour l'Afrique avec la plus grande partie de ses trésors (1).

Après la fuite de Pierre, le comte de Gravina chercha à arriver au pouvoir; mais il avait de nombreux rivaux qui étaient disposés à tout mettre en œuvre pour renverser ses prétentions : alors la reine, pour que la paix ne fût pas troublée, crut devoir rappeler au comte que sa présence était nécessaire en Campanie (2).

Les événements qui venaient de se passer furent une leçon qui profita à Marguerite. Elle avait senti que ceux qui l'environnaient n'avaient pas droit à sa confiance, et comme elle avait entendu vanter le noble caractère d'Etienne, le plus jeune des fils du comte de Perche, son parent (3), elle fit auprès de lui toutes les instances imaginables pour le déterminer à venir en Sicile, et à lui prêter son secours pour la bonne administration du royaume. Ses intentions étaient louables; mais il y avait peu de prudence à agir comme elle le faisait. Etienne céda aux sollicitations de la reine, et arriva à Palerme avec une suite d'honorables personnes, parmi lesquelles figurait Pierre de Blois, qui devait plus tard devenir un des précepteurs du jeune roi. Dès son arrivée, Marguerite

(1) Navem conscendens ad Masmudorum regem in Africam transfretavit. Falcandus.

(2) Regina comiti Gravinensi præcepit ut maturaret in Apuliam proficisci. Ibid.

(3) Scripserat regina avunculo suo Rotomagensi archiepiscopo, ut aliquem de consanguineis suis vel Robertum de Novo Burgo, si fieri posset, vel Stephanum Comitis Perticensis filium sibi transmitteret. Ibid.

l'éleva au siége archiépiscopal de Palerme alors vacant, l'investit des fonctions de grand chancelier et le plaça à la tête des affaires.

Etienne était en tout digne de la haute réputation qu'on lui avait faite. A une capacité supérieure, il joignait une fermeté inébranlable, un désintéressement rare et un amour sincère de la justice. Appelé au pouvoir, il étudia à fond les diverses branches de l'administration du royaume et s'occupa activement de la réparation des griefs et de la réforme des abus. La vénalité et la corruption furent démasquées; la loi n'eut plus que de dignes interprètes; le peuple fut tranquille et heureux. Bientôt la voix publique proclama qu'un ange était descendu du Ciel pour fermer les plaies des révolutions et faire revivre les délices de l'âge d'or (1).

Cependant, quelque précieux que fussent pour le pays les résultats du changement, le nouveau ministère ne pouvait avoir les sympathies des hommes à la domination desquels il avait mis un terme (2). Matteo de Salerne, et les évêques d'Agrigente et de Catane détestaient le réformateur. L'évêque de Syracuse lui-même eut l'audace de dire à Etienne, que, si on avait coutume en France de suivre un système comme le sien, ce système était tout-à-fait hors de saison en Sicile (3). Bientôt après, les rangs des ennemis du chancelier se renforcèrent des eunuques du palais, qu'indisposa à son égard le châtiment dont il frappa leur infâme partisan, le cruel Robert de Catalabiano (4).

(1) Omnes asserebant velut consolatorem angelum à Deo missum. Falcandus.

(2) Viri potentes qui jam non poterant liberé solitam in subjectos exercere tyrannidem. Falcandus.

(3) Ibid.

(4) Ad castellum maris ductus est et carceri datus ubi olim multos ipse conjecerat. Ibid.

Durant deux années (1), Etienne résista aux attaques de ses adversaires ; il découvrait les conspirations ourdies contre ses jours ; il désarmait ses ennemis et leur pardonnait, et le peuple continuait à bénir son nom. Mais entre la vertu et le crime il n'y a pas d'alliance possible. La méchanceté persévérante de Matteo organisa un nouveau complot (2). L'argent du Gaieto Richard gagna les gardes du corps Sarrazins ; des hommes qu'aucun frein ne retenait furent séduits par l'appât du pillage ; des bruits menteurs furent adroitement semés parmi le peuple : on chercha à lui faire croire que le chancelier avait le dessein de mettre à la voile pour la France, et d'emporter avec lui le trésor royal.

Il n'en fallait pas davantage pour soulever Palerme. Une multitude armée vint attaquer le palais archiépiscopal. La garde fut dispersée, et le chancelier contraint de chercher un asile dans le beffroi de l'église métropolitaine (3). Alors Matteo de Salerne et son complice Richard firent sonner le tocsin d'alarme (4). La population toute entière, chrétiens et musulmans, croyant que tout cela se faisait par ordre du roi, se précipita vers la cathédrale ; des cris forcenés, des menaces de mort retentirent, et le chancelier se vit assiégé dans la tour où il avait cherché un refuge. Mais la tour était si forte qu'elle résista à tous les efforts des assaillants. A la fin, Matteo craignant que la patience du peuple ne s'épuisât, courut au palais, alarma la régente et son jeune fils en exagérant le

(1) Falcandus.

(2) Ibid.

(3) Per ecclesiam, quæ domui suæ erat contigua, in campanarii fortissimam ut in plano munitionem se recepit. Falcandus.

(4) Matthæus notarius et Gaytus Richardus, servis buccinariis accersitis, præceperunt ut antè domum cancellarii tubis ac tympanis personarent. Ibid.

désordre; et leur conseilla, pour apaiser la colère publique, d'inviter le chancelier et tous les français à son service à quitter la Sicile (1). Etienne consentit tout d'abord à ce qu'on lui proposait; le lendemain il monta à bord d'un vaisseau et abandonna le royaume. Ainsi un peuple trompé chassait loin de son rivage, son bienfaiteur et son ami.

Les adversaires du chancelier recueillirent ses dépouilles. Matteo de Salerne, le gaieto Richard, les évêques d'Agrigente, de Catane, de Salerne et de Syracuse, les comtes de Geraci, de Molisé et de Montescaglioso formèrent le nouveau conseil de régence, et ils s'adjoignirent Walter Ofamilio, doyen d'Agrigente, qui, dans ses fonctions de sous-précepteur du jeune roi, avait pris tant d'ascendant sur l'esprit de son élève qu'il donnait de l'ombrage à la reine mère (2). Mais la haine de la régente était alors une recommandation auprès d'une troupe de factieux qui venaient de triompher de son favori, et qui s'étaient frayé malgré sa résistance une route au pouvoir. Les circonstances actuelles tournèrent encore sous un autre rapport à l'avantage d'Ofamilio. A son départ, Etienne avait résigné son titre d'archevêque; et les membres du conseil, dans leur désir de lui donner le plutôt possible un successeur, s'empressèrent de placer la mitre de Palerme sur le front de leur nouveau collègue. (3).

L'année suivante, le roi atteignit sa majorité, et la première chose qu'il fit fut d'appeler Walter Ofamilio aux fonctions de premier ministre (4).

Walter était anglais d'origine; il avait été recommandé à

(1) Falcandus.

(2) Ibid.

(3) Gualterium, Agrigentinum decanum et regis magistrum, sibi in pastorem unanimiter elegerunt. Romualdus Salernitanus.

(4) Itaque summa regni potestas penes Gualterium erat. Falcandus.

la cour de Sicile par Henri II, qui, désirant marier sa fille Jeanne au jeune roi, avait regardé comme une bonne fortune de pouvoir placer auprès de lui un homme dont il avait distingué les talents et sur la fidélité duquel il avait tout lieu de compter.

Mais comment se fit-il que Walter ait pu réussir là où Etienne avait succombé? Walter était, comme son prédécesseur, étranger à la Sicile, et il n'avait pas toutes les grandes qualités qui avaient fait d'abord d'Etienne l'idole du peuple. Comment expliquer son succès? Il voulait suivre la même marche que le ministre dont il avait recueilli l'héritage; mais il avait devant les yeux la leçon de sa chute, et pour se garder d'un sort semblable, il consentit à partager sa puissance avec Matteo de Salerne, l'évêque de Syracuse et le Gaieto Richard. Ajoutez à cela qu'il trouva toujours dans la personne du roi un solide appui. Et quelle position plus avantageuse que la sienne? Pendant vingt années, le mentor philantrope aida son royal élève à mettre en pratique les préceptes de morale et d'humanité dont il avait nourri sa jeunesse (1).

Le mariage dont Walter était chargé de préparer la conclusion, et que les ambassadeurs anglais vinrent bientôt proposer, n'eut pas lieu aussitôt, peut-être à cause des griefs de la cour de Rome dont le roi d'Angleterre s'était attiré l'ini-

(1) Gualterio fù di natione Inglese, capellano d'Arrigo II Re d'Inghilterra, il qual Re, havendo pensiero di dar Giovanna sua figlia per moglie a Gulielmo il giovane Re di Sicilia, l'avea inviato in questo regno à finche fosse Maestro del giovanetto Re. Inveges, vol. III, p. 413.

Inveges dit qu'il se donna beaucoup de peine pour découvrir quelles étaient les *armoiries anglaises* de Walter. Et en vérité, nous en croyons facilement Inveges; car Walter, connu pour être sorti des rangs populaires, était probablement, si l'on fait attention à son surnom, le fils d'un meunier. « Ofamilio, come divessimo noi, dit Caruso, *del molino* — Walter of the Mill.

mitié par les persécutions qu'il avait fait subir à Thomas Becket, archevêque de Cantorbery (1). En même temps qu'il négociait pour le mariage de sa fille, Henri cherchait à tourner à son profit l'influence qu'il connaissait au roi de Sicile sur le pontife romain, et pour y parvenir, il gagna l'évêque de Syracuse, qui était anglais (2) comme Walter, en lui promettant le siége épiscopal de Lincoln. On ne pouvait donc rien conclure à cette époque. Mais toutes les autres propositions de mariage qui furent faites à Guillaume dans la suite restèrent sans effet, et les désirs d'Henri finirent par être accomplis.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire des vertus de Guillaume II et des principes qui guidèrent son gouvernement, c'est de dire que la tâche de l'historien, qui prend pour point de départ son avènement au trône pour arriver jusqu'à la fin de son règne, est légère. Plus de ces guerres civiles, de ces révoltes, de ces conjurations ténébreuses qui ont varié le cours du règne précédent. La paix et le bonheur du peuple, tels furent les grands objets des soins de Guillaume II. Mais, comme la surface d'un lac sans orage, son règne ne fut pas le moins brillant, parce qu'il fut toujours paisible.

Le roi de Sicile conclut un traité avec les Pisans en 1169 (3), et avec les Génois en 1175 (4).

(1) On peut trouver une garantie de ce fait dans les propres paroles de Becket : « Richard, évêque de Syracuse, séduit par l'expectative du siége de Lincoln, vient en aide à mes persécuteurs par tous les moyens qui sont en son pouvoir; ils ont été jusqu'à promettre au roi de Sicile, la main de la fille du roi d'Angleterre. »

(2) Pierre de Blois, qui vint en Sicile à la suite d'Etienne, comte de Perche, dit, dans une lettre adressée, après son départ de l'île, à Richard, évêque de Syracuse : « Foveat Anglia me senem quæ vos fovit infantem. Velitis apponi patribus vestris et Anglia cineres vestros, quos produxit, excipiat. » Petri Blesensis epistola 46.

(3) Caruso.

(4) Ibid.

La seule chose que Guillaume préféra toujours à la paix, ce fut la fidélité à remplir ses engagements. Dans la longue lutte entre Alexandre III et Barberousse, il n'abandonna jamais la cause du pape, et pour garder la foi promise, il n'hésita pas à tirer le glaive du fourreau. A la bataille des Celle dans les Abruzzes (1) les troupes siciliennes remportèrent un avantage tellement décisif, que l'empereur qui avait toujours cherché à détacher Guillaume d'Alexandre, voulut porter un dernier coup à sa constance en lui offrant la main de sa fille (2). Guillaume refusa cette alliance, mais le pape, qui ne pouvait envisager sans effroi la possibilité d'une telle union, s'empressa de conseiller au roi de Sicile la conclusion de son mariage avec la fille d'Henri II (3).

L'année suivante, Guillaume se retrouva dans son élément : il fut appelé à coopérer à l'important traité qui mit fin aux guerres dont les effets avaient été si désastreux pour l'Italie. Lors de la réunion préparatoire des alliés à Ferrare, quand Alexandre parla du concours de Guillaume, tous les membres présents témoignèrent une joie bien vive d'avoir pour collaborateur un prince si connu par son amour de la paix, par son respect pour la justice (4).

En 1181, Guillaume conclut un traité définitif avec l'em-

(1) Anon. Cass. Chron.

(2) Intereà prædictus cancellarius, ex mandato imperatoris nuncios ad Guilelmum regem Siciliæ transmisit, suadens et postulans ut ipse, imperatoris filiâ in uxorem receptâ, cum eo pacem perpetuam faceret. Romualdi Salernitani chronicon.

(3) Intereà rex Guilelmus, consilio papæ Alexandri, nuncios ad regem Henricum in Angliam misit ut ei Joannam minorem filiam suam in uxorem daret. Romualdi Salernitani chronicon.

(4) « Quod autem illustrem regem Siciliæ ad consortium nostræ pacis adsciscitis, gratum nobis residet, plurimum et acceptum, quia eum amatorem pacis, et cultorem justitiæ, recognoscimus. » Ibid.

pereur de Morocco (1). Il s'occupait dans le même temps de sa plus grande création architectonique, la construction de la cathédrale de Monreale. Ce beau monument nous offre encore aujourd'hui une preuve de la supériorité de l'art sicilien, et l'un des plus magnifiques exemples de l'architecture byzantine.

En 1183, la reine mère, Marguerite, mourut (2). Depuis la majorité de son fils, elle n'avait pas une seule fois cherché à entraver l'action de son gouvernement. Nous l'avons vue d'abord opposée à l'élévation de Walter; mais elle dut sans doute dans la suite applaudir à ses succès, puisqu'il se dévoua à l'accomplissement des améliorations qu'elle avait elle-même désirées, mais dont l'exécution lui avait été impossible.

En 1185, Guillaume, animé toujours de la même sollicitude pour le repos de son peuple, consentit à cette union fatale dont les suites furent si différentes de celles qu'il avait voulu préparer. Il avait alors perdu tout espoir de postérité légitime, et dans l'idée qu'un bras puissant pourrait seul étouffer l'esprit turbulent des barons, il crut donner à son peuple une garantie du maintien de la paix, en unissant la sœur de son père, Constantia, au fils de Frédéric Barberousse, et en exigeant en même temps de ses vassaux, le serment de reconnaître cette princesse comme légitime souveraine de la Sicile, dans le cas où lui-même ne laisserait pas de descendant mâle (3). Malheureusement, toutes ses précautions furent inutiles.

(1) Caruso.

(2) Inveges.

(3) Erat ipsi regi amita quædam in palatio Panormitano, quam idem rex, de consilio jàm dicti archiepiscopi, Henrico Alamaunorum regi, filio Friderici Romanorum imperatoris, in conjugem tradidit. Quo etiam procurante factum est, ut ad regis ipsius mandatum, om-

Le mariage fut célébré, avec grande pompe, à Milan, au commencement de l'année suivante (1). Le fils de Barberousse était dans la fleur de l'âge : ses traits nobles prévinrent le peuple en sa faveur, et parmi ceux qui assistaient à la cérémonie, il n'y eut qu'une voix pour tirer de cette union des pronostics favorables.

Dans le courant de la même année, on vit arriver en Sicile Alexis Comnène, le neveu de l'empereur Emmanuel. Il venait signaler à la justice du roi Guillaume, le tyran Andronicus, l'usurpateur du trône de Byzance, le meurtrier de son héritier légitime (2). Indigné de ce crime odieux, ému des touchantes prières d'Alexis, Guillaume fit partir avec lui une puissante flotte dont il donna le commandement à Tancrède, comte de Lecce (3). Les Siciliens s'emparèrent de Durazzo, de Thessalonique et d'Amphipolis. Sur ces entrefaites, les Grecs de Constantinople avaient massacré l'usurpateur, et donné la couronne à Angelus. Les hostilités auraient eu un prompt dénouement si un des généraux siciliens, en négligeant de se porter sur Constantinople, n'eût exposé les forces de

nes regni comites sacramentum præstiterint, quod si regem ipsum absque liberis mori contingeret, tanquàm fideles ipsi amitæ suæ tenerentur, et dicto regi Alemanniæ viro ejus. Richardi de S. Germano Chronicon.

(1) Costanza, scrive Sigonio con gran commitiva essendo stata condotta, Federico, imperatore, suo socero, la riceve in Milano, et al 27 di Gennaio, negli orti di S. Ambrogio, con splendidissima apparato le nozze celebrò con Arrigo, re di Germania. Era Arrigo, scrive Gottifredo Viterbiense, giovane di bellissimo aspetto, haveva lodevole militia, audacia, liberalita, benevolenza, pietà, justitia, e di tutte quelle regie virtuti era dotato che in giovenil età desiderar si passono. Inveges, vol. III, pag. 454.

(2) Fazellus. — Maurolycus.

(3) Caruso.

terre à une attaque imprévue où elles reçurent un grave échec. Tancrède qui était entré avec la flotte dans la mer de Marmara, y attendit vainement ses compagnons : il retourna alors à Thessalonique, recueillit les restes de l'armée et fit voile pour la Sicile. L'année suivante, le grand amiral Mergharitone, un des plus illustres marins de l'époque, vengea l'honneur des armes siciliennes, par la victoire qu'il remporta sur la flotte grecque, dans les parages de l'île de Chypre (1).

1187. Une nouvelle foudroyante, celle de la prise de Jérusalem par Saladin, ébranla l'Europe. Une nouvelle croisade fut résolue. Guillaume fit la paix avec l'empereur grec, prit la croix, comme l'empereur d'Allemagne, les rois de France et d'Angleterre et plusieurs autres princes, et envoya Mergharitone à la tête de nombreux vaisseaux, porter secours à Tripoli. L'amiral s'acquitta de sa mission, et dispersa ou coula à fond la flotte ottomane (2).

Guillaume venait de recevoir le bulletin de ce glorieux fait d'armes, quand il fut attaqué d'une maladie qui le conduisit au tombeau, dans la trente-sixième année de son âge. Sa voix mourante appela au trône qu'il quittait, Constantia, sa tante, et recommanda aux barons d'être fidèles au serment qu'ils avaient prêté (3).

Si sa sollicitude pour le bonheur du peuple est la plus grande gloire d'un roi, la réalisation de ces intentions qui l'honorent, le rétablissement, dans des temps difficiles, de l'ordre et de la paix au sein d'un royaume déchiré par la turbulence des factions, témoignent sans doute du génie élevé du monarque qui en est l'auteur. Il n'y a qu'une main habile qui puisse dompter le cheval fougueux. Ce n'était pas chose

(1) Caruso.
(2) Maurolycus.
(3) Caruso, lib. IV, parg. 206.

facile que de réduire à l'obéissance ces fiers barons de Sicile et d'Apulie; que de maintenir l'harmonie entre les musulmans et les chrétiens; et cependant sous le règne de Guillaume II, il n'y eut pas une discorde civile à étouffer, pas une révolte à combattre.

Au lieu d'abandonner sa puissance, comme son malheureux père, à d'indignes favoris, Guillaume II eut soin de n'accorder sa confiance qu'à des hommes habiles à la remplir. Il s'acquitta lui-même avec zèle de tous les devoirs de la royauté, et son administration active et éclairée lui valut le respect des barons et l'amour de son peuple : il n'y eut que les méchants qui le craignirent. Il ne modifia pas la constitution du royaume, n'ajouta rien à ses anciennes dispositions, mais il fit exécuter les lois existantes. Il ne fit pas de conquêtes, mais il se montra jaloux de maintenir la dignité de la couronne et l'honneur du nom sicilien. Ses troupes se distinguèrent sur les champs de batailles; et son pavillon brilla sur la Méditerranée d'un éclat sans égal. L'empereur grec, le sultan des Turcs, les princes d'Italie s'empressèrent toujours de reconnaître la supériorité de ses lumières et de sa sagesse. Il est bien peu de rois dont on puisse dire ce que disait de Guillaume une ancienne chronique : « Sous son règne les forêts de Sicile étaient plus sûres que les villes des autres royaumes. »

Les hommes ne bénissent pas toujours leurs bienfaiteurs; mais le souvenir de Guillaume II fait encore battre le cœur d'une postérité reconnaissante.

CHAPITRE VIII.

Guillaume II mort, on convoqua un parlement à Palerme. Dans les débats auxquels donna lieu l'importante question de

la succession, la jalousie qui existait depuis long-temps entre l'archevêque Walter, et Matteo de Salerne, éclata dans toute sa force (1). Walter rappela le serment que les barons avaient prêté en faveur de Constance, et l'obligation d'y être fidèle. Matteo se prononça dans un sens tout opposé : il plaida la cause de la nationalité sicilienne, conjura ses compatriotes de ne pas réduire la patrie à la condition d'une province, de ne pas la livrer à un étranger. Il fallait, selon lui, revenir à la ligne masculine et élever au trône Tancrède, comte de Lecce, petit-fils du roi Roger. L'assemblée applaudit à ces paroles de Matteo, et une imposante majorité se déclara en faveur de Tancrède.

Le nouveau roi de Sicile fut solennellement couronné à Palerme, au mois de décembre de l'année 1189.

Tancrède avait traversé dans sa vie bien des vicissitudes. Victime de la jalousie de Guillaume Ier., il avait subi, sous le règne de ce prince, plusieurs années de captivité dans le palais de Palerme. Les conspirateurs de 1161 lui ouvrirent les portes de sa prison, et quand l'entreprise qu'ils avaient conçue eut échoué, il alla chercher un asile à Constantinople et y resta jusqu'à la mort de Guillaume. A l'avénement de Guillaume II au trône, Tancrède revint en Calabre et épousa Sibylla, fille du comte d'Acerra. Le roi, son cousin, qui savait si bien distinguer le mérite, l'investit d'un commandement militaire : c'était une carrière où il avait toujours paru avec éclat. Tancrède était digne du sang dont il était issu : sa valeur, sa fermeté, ses talents l'avaient recommandé

(1) Factum est autem, ut cum suis complicibus, ne pars archiepiscopi prævaleret, cancellarius obtinuerit in hâc parte, et tunc vocatus Panormum, Tancredus comes Licii, romanâ, in hâc, curiâ dante assensum, per ipsum cancellarium coronatus est in regem. Richardi de S. Germano Chronicon.

à l'estime générale. Il avait étudié plus qu'on ne le faisait d'ordinaire de son temps : les mathématiques et l'astronomie s'étaient partagé ses loisirs, et il avait pour la musique une prédilection particulière (1).

Une ame moins énergique aurait bien mal convenu à la situation dans laquelle Tancrède se trouvait placé. La paix avait disparu avec les droits incontestés de Guillaume. Son successeur, en même temps qu'il devait donner ses soins à l'administration du royaume, avait à maintenir son autorité et à défendre sa couronne. Les croisés vinrent encore, par leur visite inopportune, augmenter l'embarras de son règne.

À peine Tancrède fut-il monté sur le trône, que les révoltes commencèrent. Le comte d'Andria, l'un des plus puissants vassaux de la couronne et le proche parent du dernier roi, se refusa à reconnaître les droits du nouveau souverain, et voulut lui disputer la puissance (2). Il obtint des secours de l'empereur d'Allemagne, et porta le ravage dans la terre de Labour ; mais le beau-frère de Tancrède, le comte d'Acerra et les partisans qu'il avait en Apulie, battirent les insurgés : Andria s'était enfermé dans la forteresse de Ste.-Agathe ; son asile fut forcé, il fut pris et mis à mort.

Sur ces entrefaites, Philippe-Auguste, roi de France et Richard Cœur-de-Lion, qui étaient convenus de se réunir en Sicile avant de mettre à la voile pour la Terre-Sainte, arrivèrent à Messine (3). Tancrède alla à leur rencontre et leur fit un accueil plein de courtoisie. Pour remplir les engagements de Guillaume II, il joignit à la flotte de l'expédition un secours de cent voiles ; mais le roi d'Angleterre exigea en outre

(1) Istrutissimo anche nelle mathemathiche, nell' astrologia, e nella musica. Caruso, lib. VI, pag. 208.

(2) Richardi de S. Germano Chronicon.

(3) Maurolycus.

la cession du comté de St.-Angelo en Apulie, et de plusieurs villes et châteaux, pour le douaire de sa sœur, la veuve du dernier roi. Tancrède, étonné d'une demande aussi imprévue, lui opposa des délais. L'impatient Richard, dont les troupes étaient campées hors des murs de la ville attaqua et prit deux forteresses voisines du phare. Il s'ensuivit une escarmouche entre les Messinois et les Anglais : Richard se mit lui-même à la tête de ses bataillons, força l'une des portes de la ville et y entra l'épée à la main. Un grand nombre de siciliens tombèrent sous ses coups, et il planta son léopard sur les murailles de Messine (1).

Cet acte de violence était une atteinte grave au respect dû au roi de France, une violation du droit des gens : Philippe-Auguste en conçut une telle indignation qu'il offrit au roi de Sicile le secours de ses armes pour en tirer vengeance. Mais le prudent Tancrède sentit combien il serait impolitique d'ajouter à ses autres embarras l'inimitié d'un prince aussi puissant que Richard, et il aima mieux user d'une sage modération. Il fit donc au roi d'Angleterre, à propos de ses demandes, une proposition si séduisante que la mésintelligence ne tarda pas à faire place à une harmonie parfaite.

Philippe et Richard restèrent six mois en Sicile, et le prince anglais eut tout le temps de connaître et d'admirer la délicatesse et la noble franchise de Tancrède. Au retour du printemps, les deux rois mirent à la voile pour la Palestine, et leur hôte se trouva soulagé d'un grand poids.

Durant l'absence du roi, les Sarrazins de Sicile eurent pour la première fois à souffrir les persécutions des chré-

(1) Ricardus iratus scalis, et igne portis injecto, urbem (Messanam) expugnat. Maurolycus.

Matthæi Paris historia Angliæ.

tiens (1). Ces persécutions devinrent si atroces, qu'il y en eut un grand nombre qui coururent se réfugier dans les montagnes. Dès que Tancrède put le faire, il mit tous ses soins à apaiser ces malheureuses dissensions. Sur la foi de sa parole royale, les Sarrazins revinrent dans la capitale, et le calme se rétablit.

Dans le courant de la même année, la révolte du comte Rinaldo appela Tancrède dans les Abruzzes. Quand il eut réduit à l'obéissance le baron rebelle, il tint un parlement à Palerme, et se rendit ensuite à Brindes pour assister au mariage de l'aîné de ses fils, Roger, duc d'Apulie avec Irène, fille de l'empereur d'Orient (2).

(1) Quinque Saracenorum regulos, qui ob metum christianorum ad montana confugerent de montanis ipsis Panormum redire coegit invitos. Richardi S. Germano Chronicon.

A compter de cette époque, la condition des Sarrazins ne fit qu'empirer. On peut juger de ce qu'elle devint au temps de Frédéric II d'Arragon, et de l'influence de la fausse religion, même sur les hommes d'une nature supérieure, par les lois que ce prince, si généreux à d'autres égards, fit contre les Musulmans.

I. De signo deprendendo à Saracenis ut discernantur à Christianis. — Ils devaient porter sur la poitrine une bande d'étoffe rouge, qui constituait d'ordinaire une sorte de stygmate infamant. Il y avait longtemps qu'on avait absolument interdit les mariages mixtes.

II. De servis saracenis ad fidem catholicam redire volentibus et pœna impedientium.

III. De non affligendis servis, nec membris incidendis, *post* baptisma.

IV. De baptizando partu servorum.

L'effet de cette persécution légale fut la diminution progressive de la population sarrazine. Au temps de Ferdinand-le-Catholique, on n'en voyait çà et là que quelques misérables débris. L'édit de 1491, en ordonnant à toutes les personnes qui ne professaient pas la foi catholique, de sortir du territoire espagnol, les fit disparaître de la Sicile en même temps que les Juifs qui étaient venus y chercher un asile.

(2) Richardi de San Germano Chronicon.

Alors se préparait la lutte la plus terrible que Tancrède eut à soutenir. Henri, l'époux de Constantia, venait de succéder à son père sur le trône impérial d'Allemagne. S'armant des droits de l'impératrice qu'il regardait comme la légitime héritière de la couronne de Guillaume II, il se résolut à attaquer, sans perdre de temps, l'usurpateur et à le chasser du trône de Sicile. Dans le mois d'avril de l'année 1191, il arriva en Italie à la tête d'une armée considérable, et après avoir reçu la couronne impériale des mains de Célestin III, il se décida, en dépit des supplications du souverain pontife, à envahir les possessions du roi de Sicile en Italie (1).

Tancrède qui sentait l'infériorité de ses forces, n'essaya pas de combattre l'empereur en bataille rangée. Les villes et les citadelles n'opposèrent aux armes de l'ennemi aucune résistance. L'abbé du Mont-Cassin, le doyen Atenulf, le prêtre-soldat, se rangèrent sous les drapeaux d'Henri. San Germano, Teano, Aversa, Capoue et Salerne lui ouvrirent leurs portes (2). Les comtes de Molise, de Fondi et de Caserta se joignirent à lui. Mais le brave et fidèle comte d'Acerra tint à lui seul tête à l'orage: il se jeta avec un puissant corps de troupes dans Naples, résolu à s'y défendre jusqu'à la mort (3). L'empereur investit la ville, et les Génois ses alliés bloquèrent le port. Mais tous les assauts qu'Henri donna furent sans succès, et bientôt, avec la dispersion des croiseurs génois par la flotte sicilienne, s'évanouit l'espoir de se rendre maître de Naples. Les chaleurs de l'été et les miasmes des marécages répandirent la peste dans l'armée assiégeante. Le fléau décimait les troupes impériales, et Henri découragé finit par se résoudre à lever le siége: il laissa l'impératrice à Salerne, mit des garnisons

(1) Richardi de San Germano Chronicon.
(2) Ibid.
(3) Ibid.

dans Capoue et les autres places fortifiées, et rentra avec les débris de son armée en Allemagne (1).

C'était maintenant au tour du comte d'Acerra d'agir (2). Il rassembla tout ce qu'il put de troupes, et ne tarda pas à reconquérir ce que la couronne de Sicile avait perdu. Le doyen Atenulf, derrière les murs inexpugnables de son couvent, refusa de se soumettre : excommunié par le pape, il porta la guerre dans les Etats de l'Eglise. Sur ces entrefaites, les Salernitains, toujours disposés à suivre le parti du plus fort, pour faire leur paix avec Tancrède, chassèrent la garnison allemande et remirent Constantia entre les mains du roi de Sicile. Tancrède traita l'impératrice avec respect, et la fit, sans plus attendre, reconduire à son époux, avec des présents et une escorte qui ne la quitta qu'à Rome (3). Il jugeait de son ennemi par lui-même, et pensait qu'un procédé aussi généreux ferait plus que toutes les conditions qu'il pourrait exiger.

L'abbé et Atenulf recommencèrent les hostilités dans les Abruzzes (4). Aidés du comte Berthold et des troupes allemandes qu'il commandait, ils mirent à feu et à sang les provinces d'alentour. Les comtes de Fondi et de Caserta se joignirent à eux. Tancrède, jugeant sa présence utile en Calabre, se porta sur le théâtre de la guerre. Les deux armées se rencontrèrent et demeurèrent quelque temps en vue l'une

(1) Anon. Cass. Chronicon.

(2) Ibid.

(3) Richardi Chronicon.

(4) Dictus Adenulphus Casinensis decanus, factâ compositione cum Diapuldo Roccæ arcis Castelimo, qui se pro imperatore gerebat, congregato militari et pedestri exercitu, in Campaniam de Casino descendens, vi cepit Castrum S. Petri monasterii, et bonis propriis spoliavit, etc. Richardi Chronicon.

Anon. Cass. Chronicon.

de l'autre (1); mais le roi de Sicile, dont les forces étaient en cette circonstance bien supérieures à celles de ses ennemis, s'abstint cependant d'engager le combat : c'eût été, de l'avis de ses barons, déroger à sa dignité que de livrer bataille à une armée qui n'était pas commandée par un souverain. Nous n'osons dire que ce fut un pareil scrupule qui arrêta Tancrède; mais quoi qu'il en soit, il crut devoir se contenter de la dispersion volontaire de ses ennemis (2). Les étrangers abandonnèrent la péninsule et les rebelles se soumirent. Quelques-uns d'entre eux furent punis; mais on pardonna au plus grand nombre. L'Apulie recouvra ainsi sa tranquillité, et Tancrède libre désormais de toute inquiétude, s'en alla sourire, dans sa capitale, à l'espoir d'une paix sans mélange.

Mais son bonheur fut bientôt et pour jamais détruit. Le duc d'Apulie, l'orgueil et l'espérance de son père, ce jeune prince qui aurait peut-être, s'il avait vécu, conjuré la ruine de son pays, mourut d'une mort prématurée et imprévue. Tancrède ne put se relever d'un coup si cruel, et dans le cours de la même année il alla rejoindre son fils au tombeau (3). Comme son autre enfant, Guillaume III, était encore en bas âge, la reine Sibylla devait se mettre à la tête du gouvernement, en qualité de reine régente.

CHAPITRE IX.

Le moment était venu où devaient se réaliser les funestes pressentiments de Guillaume II. L'histoire allait avoir à re-

(1) Anon. Cass. Chronicon.

(2) Richardi Chron. — Anon. Cass. Chron.

(3) Rex, doloris punctus aculeo, brevem post tractum temporis, infirmitate correptus, obiit. Anon. Cass. Chron.

tracer une de ces tragédies, heureusement si rares dans ses annales.

L'empereur Henri VI, à la nouvelle de la mort de Tancrède et de son fils, crut le moment favorable pour recommencer la guerre ; quelle résistance avait-il à craindre d'une femme et d'un enfant ? Il se mit à la tête d'une armée considérable (1) et prit sa route à travers l'Italie (2). En passant en Apulie, il gratifia de la riche abbaye de Venosa le féroce Atenulf (3) ; puis il entra en Calabre sans avoir rencontré d'ennemis. Les peuples mécontents ou découragés favorisaient ou ne cherchaient pas à contrarier sa marche. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes ; tous les barons accoururent sous ses étendards. Les Salernitains seuls, qui avaient livré précédemment l'impératrice à Tancrède et qui savaient qu'ils ne pouvaient espérer merci, prirent le parti de la résistance.

L'empereur laissant au marquis de Montferrat le soin de prendre et de châtier Salerne, passa le détroit. Il fut reçu à bras ouverts par les habitants de Messine, Catane le reconnut pour son souverain, et Syracuse tomba en son pouvoir.

L'infortunée Sybilla qui voyait les droits de son fils méconnus et foulés aux pieds, abandonna Palerme et alla s'enfermer, avec le jeune Guillaume et ses trois filles, dans la citadelle de Caltabellota (4).

L'empereur entra en triomphe à Palerme. On le proclama roi de Sicile, et la cérémonie de son couronnement fut célébrée à la cathédrale. Il était alors dans sa trentième année. Un

(1) Richardi Chronicon.

(2) Ibid.

(3) Tunc dictus Adenulphus Casinensis decanus, procurationem abbatiæ Venusii ab imperatore recepit. Ibid.

(4) Recipit se in castrum munitum, quod dicitur Caiatibiiotta. Anon. Cass.

extérieur plein de noblesse, des manières affables lui concilièrent tout d'abord l'admiration et la confiance de ses nouveaux sujets; mais il y avait dans ses traits et dans sa contenance de l'affectation et du mensonge.

Une fois couronné, il chercha à s'emparer de la personne du fils de Tancrède. Pour y parvenir, il eut recours à la ruse: on offrit, en son nom, à Sybilla le comté de Lecce pour elle et la principauté de Tarente pour son fils, si elle voulait signer une renonciation formelle à toutes ses prétentions (1). La reine régente, qui avait vu lui échapper, une à une, toutes ses espérances, accepta ces propositions. Mais elle ne fut pas plutôt de retour à Palerme que l'empereur, au mépris des conventions jurées (2), jeta dans les fers la famille de Tancrède. Puis, dans un rescrit royal, où il commençait par rappeler que l'origine des droits de Constantia remontait à la mort de Guillaume, il déclara tous ceux qui avaient reconnu le dernier roi pour leur souverain, rebelles et traîtres; mais qu'il se contenterait de retenir en prison Sibylla et ses enfants, l'archevêque de Salerne, l'évêque de Trani, et un ou deux autres des partisans les plus dévoués de Tancrède (3).

Peu de temps après, l'empereur conféra le titre de vice-roi de Sicile à l'évêque d'Hildesheim, et retourna en Allemagne emmenant avec lui ses malheureux captifs et cent cinquante mulets chargés des vaisselles d'or et d'argent, des pierres précieuses et des trésors, trouvés au palais de Palerme (4).

(1) Cum multis fallaciis, deceptionibus et sacramentis, abstraxit regem de Calatabellota. Chronicon de Fossâ novâ.

(2) Sigonius.

(3) Ibid.

(4) Tancredi defuncti regis aulam ingressus Henricus imperator lectos et sedilia, mensas ex argento, vasa ex auro invenit purissimo; reperit etiam thesauros absconditos, et omnem lapidum pretiosorum

Les odieuses exactions du vice-roi ouvrirent les yeux des Siciliens, qui commencèrent dès lors à comprendre quelle devait être le fruit de cette révolution qu'ils avaient appelée de leurs vœux (1) ; et quand, quelques mois après le départ de l'empereur, ils apprirent qu'il avait fait crever les yeux au jeune fils de Tancrède, et que cette pauvre et innocente victime avait été en butte aux traitements les plus barbares, leur indignation fut au comble (2). Les barons s'assemblèrent pour aviser au moyen de soustraire leur pays au joug de l'empire. A la nouvelle de ces démarches, Henri VI ne respira plus que la vengeance : il reparut en Sicile et donna carrière à sa férocité naturelle. On n'épargna ni le rang ni l'âge, et les plus illustres membres de la noblesse sicilienne périrent au milieu des plus affreuses tortures que le génie humain puisse inventer (3).

Mais le tyran n'eut pas long-temps à se réjouir de ses sanglants triomphes. Soit effroi, soit désespoir, les habitants de Castro Giovanni (4), le moine Guillaume à leur tête, persévérèrent dans la révolte. L'empereur se mit lui-même en campagne contre eux ; mais ses ennemis derrière leurs fortifications naturelles se défendirent avec tant de courage, qu'il fut forcé de lever le siège. Les accès de colère auxquels il se livra dans cette circonstance et les travaux qu'il avait dirigés sous un soleil brûlant avaient tellement échauffé son sang, qu'il fut attaqué d'une fièvre violente et mourut à Messine le 28 septembre 1197 (5).

et gemmarum gloriam, ita ut oneratis 150 sommariis auro et argento, lapidibus pretiosis et vestibus sericis, gloriosè ad terram suam redierit. — Arnaldus apud Inveges, vol. III, pag. 489.

(1) Caruso.

(2) Maurolycus.

(3) Inveges, vol. III, pag. 499.

(4) Richardi de S. Germano Chronicon.

(5) Fazelius. — Inveges.

Alors l'impératrice, régente du royaume durant la minorité de son fils Frédéric, donna une preuve du chagrin qu'elle avait ressenti des traitements barbares dont ses parents et ses compatriotes avaient été victimes, en donnant ordre à tous les Allemands, qui se trouvaient dans l'île, de la quitter (1). Elle arriva à Palerme avec son fils, alors âgé de deux ans, et par sa touchante bonté et ses caresses, elle releva le courage des Siciliens et s'acquit tout leur amour (2). Elle mourut l'année suivante (3); mais Frédéric fut élevé à Palerme et conçut pour la Sicile un attachement qu'il lui garda toujours dans la suite.

Il n'entre pas dans notre plan de retracer les événements du règne de Frédéric II, le prince le plus remarquable du siècle où il vécut; le guerrier, le troubadour, le philosophe. Aucun de ses prédécesseurs ne moissonna plus de lauriers sur les champs de bataille; et dans les jours de calme, on le vit constamment occupé à améliorer les lois et les institutions de son royaume, à adoucir les mœurs et à polir les manières de ses vassaux, en les encourageant à la culture des lettres et des arts.

Il savait allier l'enjouement à la majesté. Il y avait dans ses yeux quelque chose de franc et d'ouvert qui inspirait la confiance, et dans ses traits, une expression de grandeur qui commandait le respect.

Il était heureux quand il pouvait oublier un instant les soucis de la royauté: il savait jouir aussi bien que régner. La beauté le trouva toujours sensible à ses charmes; il se plaisait

(1) Marcualdum senescalcum cum Theutonicis omnibus regno exclusit. Richardi de San Germano Chronicon.

(2) Inveges, vol. III, pag. 507.

(3) Certissimum est imperatricem decessisse ex hâc vitâ 27 novembris, 1198. Baronius.

à la vie des champs; mais ce fut dans les études littéraires qu'il chercha le plus souvent de salutaires distractions.

Il parlait facilement six langues (1) : le Normand, l'Allemand, le Sarrazin, le Grec, le Latin et l'Italien.

Ses heures les plus heureuses, il les passa dans le palais de Palerme, qu'il orna des richesses de l'Orient et de l'Occident (2). Dans ses jardins on voyait rassemblés les plantes et les animaux de tous les climats; à l'entour s'étendaient des parcs immenses où il se livrait à la chasse, son amusement favori. C'était dans le palais de Palerme qu'il réunissait une société de poètes et de littérateurs, qu'il surveillait la traduction des livres de science et que, par son exemple, il encourageait les bardes et les troubadours. Sous la direction de Frédéric, cette académie régularisa la langue, et la muse italienne articula ses premiers sons (3).

La Sicile dut à ce prince des amendements à sa constitution (4), le germe des assemblées municipales (5), et l'in-

(1) Seppe la lingua Latina, volgare, Tedesca, Francese, Greca, Sarasinesca. Villani, lib. VI, c. 1.

(2) Sopra modo si dilettò di Falconi, è fu curioso d'avere tutte le specie degli animali e uccelli. — e nel suo Palazzo di Palermo, si miravan tutte le delizie dell' Asia e'l tesoro del Oriente. Fece tradurre l'opre d'Aristotele da greco, e l'almogesto di Tolomeo da saraceno in latino. — Inveges, lib. III, pag. 633.

(3) Selon les paroles du Dante : « Il volgare siciliano abbia assunto in fama sopra gli altri conciosia che tutti i poemi che fanno gl'Italiani, si chiamino in siciliano. ». Pétrarque, Boccace et Bembo pensent également que le premier essai de poésie italienne fut fait en Sicile.

(4) Constitutiones novæ, quæ Augustalas dicuntur, apud Melfiam, Augusto mandante, conduntur. Constitutiones imperiales publicantur, anno 1231. Richardus de San Germano.

(5) Gregorio considerazioni sopra la storia di Sicilia, lib. III, c. 5.

troduction dans le concile national, des représentants du tiers-état (1).

Quant à l'Italie, elle lui dut l'institution des écoles publiques de Naples et de Padoue, la fondation de plusieurs villes et châteaux, et celle d'un certain nombre d'établissements dont il dota l'ordre des Chevaliers Teutoniques. En Calabre, il bâtit la ville de San Stefano, et celle d'Aquila dans les Abruzzes. Passionné pour la chasse, il voulut avoir des châteaux où il pourrait, à certaines époques, satisfaire son goût favori : ce fut dans cette vue qu'il éleva le château d'Apricena sur les hauteurs de Monte Gargano en Apulie, et le Castel del Monte sur la rangée inférieure des collines voisines de Barletta. Mais sa fondation la plus remarquable fut celle de la colonie de Nocera en Apulie (2). Il s'était plusieurs fois servi avec avantage, dans les guerres qu'il avait eu à soutenir, des Sarrazins de Sicile ; il avait été témoin de leur courage et croyait pouvoir compter sur leur fidélité : il en envoya donc à Nocera 20,000 qui s'y établirent, au grand déplaisir des papes, et protégèrent les possessions siciliennes contre une invasion étrangère.

(1) Jusqu'au temps de l'empereur Frédéric II, le parlement sicilien ne se composa que de deux ordres — les nobles, ou le *Braccio militare*; et le clergé, ou le *Braccio ecclesiastico*. Mais en 1240, dit Gregorio, dee stabilirsi l'epoca in cui fu la prima volta accordato al Communi Demaniali in Sicilia, l'Intervento legale nei Parlamenti. » Frédéric n'appela au parlement que les représentants des villes et bourgs *dal Demanio*, ou appartenant à la couronne. C'est pour cela que le tiers-état prit le nom de *Il braccio Demaniale*. Leur mission était de défendre la couronne contre les empiétements des barons. Des priviléges beaucoup plus étendus furent accordés aux communes par Frédéric roi d'Arragon [1330]; sous le règne de ce prince, le parlement de Sicile devint une assemblée nationale indépendante.

(2) Fazellus.

Dans les dernières années de sa vie, Frédéric épuisa ses forces dans la longue lutte qu'engagea Grégoire IX, et que continua Innocent IV : ces deux pontifes, jaloux de son immense pouvoir, le combattirent avec les foudres spirituelles de Rome et les armes séculières des Guelfes. Sans aucun doute, les Guelfes, si Frédéric n'eût eu qu'eux à repousser, auraient fourni au roi de Sicile l'occasion d'un nouveau triomphe; mais Rome, à cette époque, avec son artillerie d'excommunications et d'anathêmes, était assez puissante pour ébranler même le trône impérial et se jouer du talent et des forces d'un prince tel que Frédéric II. On vit la faveur publique abandonner le héros et le sage. Toute influence lui échappa; il s'entendit traiter d'apostat et d'infidèle, et, comme s'il eût été atteint d'une maladie contagieuse, tout le monde se retira de lui. Sa fierté s'irrita de cet injuste abandon, et le chagrin qu'il en conçut, altéra sa santé. Mais ses efforts ne se ralentirent pas un seul instant : il venait de rassembler des troupes fraîches, composées en grande partie de Sarrazins, et se préparait à revenir à la charge, quand il tomba malade au château de Firenzuola, en Apulie. Son tempérament déjà affaibli ne put triompher de la violence du mal, et il mourut en 1243, avec la réputation d'un prince énergique, magnanime et sage, réputation que les accusations calomnieuses du clergé avaient en vain tenté d'obscurcir.

Après la mort de Frédéric, la dynastie normande de Sicile se continua dans la personne de son fils naturel, Manfred, prince de Tarente. Tous les fils légitimes de Frédéric avaient précédé leur père au tombeau, et son petit-fils, Conrad, était encore en bas âge. Manfred fut d'abord nommé régent du royaume, et plus tard, en 1258, il fut couronné roi de Sicile et de Calabre. Le nouveau prince avait joui de la faveur de Frédéric et avait été élevé sous ses yeux. Toutes les brillantes

qualités du dernier roi se retrouvaient dans son fils naturel, et il avait hérité de son goût pour la littérature et les beaux-arts. Ce fut par son ordre que Bartholomeo, de Messine, traduisit l'Ethique d'Aristote, et un ouvrage d'Héraclée sur le traitement des chevaux (1). Manfred était le type du troubadour méridional : la nuit il parcourait souvent les rues de sa capitale suivi de deux ménestrels siciliens, et chantait des romances (2). Sa cour était joyeuse et brillante ; et ses grandes et belles parties de chasse dans les forêts d'Apulie, vécurent long-temps dans le souvenir des habitants de cette contrée (3). En 1259, pendant qu'il surveillait de Barletta la construction de Manfredonia, sa nouvelle ville, Beaudouin II, le dernier empereur latin de Constantinople, vint l'y voir, et c'est à l'occasion de cette visite qu'il donna le premier tournoi qu'on ait vu dans cette partie de l'Europe (4). Ces exercices chevaleresques firent une telle sensation, qu'ils donnèrent lieu à l'institution des tournois annuels de Palerme.

On le sait, le moyen âge fut le règne des astrologues. Manfred partagea les idées superstitieuses de son siècle : il eut foi à l'astrologie ; et quand il fonda la ville à laquelle il donna son nom, il fit venir de la Lombardie et de la Sicile un grand nombre de ces trafiquants d'horoscopes, pour fixer l'heure où il devait poser la première pierre (5).

(1) Discorsi di Gregorio, vol. 1, pag. 318.

(2) Ibid., vol. 1, pag. 319.

(3) 1256. Nel Gennaio passò Manfredi in Puglia ove, con più di 1400 persone fece la Caccia dell' Incoronata — Il luogo della quale era alle radici del monte S. Angelo, ove l'imperatore suo padre haveva fabbricato un bel castello e dettolo Apricena. Inveges, vol. III, p. 665. La Caccia dell' Incoronata, tirait son nom de l'église de la Madonna Incoronata, située dans les environs.

(4) Gregorio, Discorsi, vol. 1, pag. 318.

(5) Fece venire da Sicilia e Lombardia astrologi, per poner, sotto felici auspicii, la prima pietra. Inveges, vol. III, pag. 665.

Manfred tint les rênes du gouvernement d'une main ferme, et l'Apulie, la Calabre et la Sicile ne firent pas sous son règne la moindre tentative rebelle. Mais il suivit l'exemple de son père, sans songer qu'il n'avait pas sa puissance; et oubliant les sages principes qui avaient guidé les Normands au premier temps de leurs conquêtes, il excita la défiance du pape, et fut victime de sa conduite imprudente.

L'établissement de la colonie musulmane de Nocera, et l'opposition de Frédéric II, avaient valu à la royauté normande de Sicile la haine des successeurs de St.-Pierre; et quand elle vit Manfred hériter des sentiments de son père, et entrer dans les mêmes voies, la cour de Rome jura sa ruine. Le pape, qui s'arrogeait le droit de disposer de tous les trônes du monde, offrit l'investiture du royaume de Sicile au roi d'Angleterre (1); mais comme ses offres ne produisirent pas l'effet qu'il en attendait, il se tourna du côté de Charles d'Anjou, frère de St.-Louis (1264) (2); rejetée d'abord, sa proposition fut enfin acceptée. Pour hâter l'exécution de ses desseins, Urbain IV engagea les Croisés qui venaient d'accomplir contre les Albigeois leur sanguinaire mission, à servir la cause du ciel contre Manfred. Son appel fut entendu. Sans autre explication, les bourreaux de la Provence, une croix rouge sur la poitrine, passèrent les Alpes, et les Guelfes vinrent offrir le secours de leurs armes au champion de l'Eglise (3).

On allait avoir sous les yeux un des plus étranges spectacles

(1) Matthæi Paris Historia.

(2) Ibid.

(3) Multitudo Gallicorum cruce signata contra Manfredum, habens capitaneos Guidonem Altisiodorensem episcopum, Robertum filium comitis Flandriæ, etc., in subsidium Caroli Romam venit. Matthæus Paris.

que pût offrir cette barbare époque : un prêtre disposait de la couronne d'un monarque indépendant ; un souverain qui, à la tête d'un royaume qu'il avait fait riche et prospère, s'était montré digne du trône, où il était assis, allait se voir proscrit, exilé, accablé de la haine publique ; un peuple allait passer, comme un vil troupeau, entre les mains d'un étranger ; et le chef de l'Europe chrétienne, sans paraître songer aux malheurs dont il ouvrait la source, au sang qu'il allait faire répandre, aux agonies qu'il préparait, travaillait sans scrupule à la réussite de ses fatales résolutions.

On ne pouvait encore savoir quel en serait le résultat. Manfred avait une puissante armée, et sa haute réputation militaire donnait à croire au plus grand nombre que sa résistance serait couronnée de succès. Mais la fortune gardait pour ses adversaires toutes ses faveurs. La flotte de Manfred croisait dans la Méditerranée ; et cependant Charles d'Anjou put, sans être inquiété, passer de Marseille à Ostie [1265] ; son armée de terre qui s'avançait par le Piémont, trompa la vigilance des Gibelins, et rejoignit son général à Rome sans avoir perdu un seul homme. Une fois cette jonction opérée, il fut question de consacrer au nom du ciel l'aggression qui se préparait, et Charles, sans l'ombre d'un droit, reçut, des mains du Saint-Père, la couronne de Calabre et de Sicile (1).

1266. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, Manfred détacha un corps d'armée pour défendre le passage du Garigliano. Il envoya en même temps des ambassadeurs au camp de Charles pour lui faire des propositions de paix. Mais la seule réponse que leur fit le duc fut celle-ci : « Dites au sultan

(1) Baronius, vol. XII, anno 1195.

de Nocera (1), qu'il m'enverra en Paradis ou que je l'enverrai en Enfer (2). »

Le passage du Garigliano, défendu comme il l'était, n'aurait pu être franchi, si la trahison du comte de Caserta n'eût rendu toutes les précautions de Manfred illusoires. L'armée ennemie traversa paisiblement le défilé, et avant qu'on pût s'y attendre, elle se présenta aux portes de San Germano et s'empara de cette importante forteresse (3).

Quand Manfred fut instruit de ces événements, il se replia avec le reste de ses troupes sur Bénévent. A peine y était-il arrivé que Charles parut sous ses murailles.

Retranché dans les remparts de Bénévent, Manfred, s'il avait attendu les Gibelins, ses alliés, qui accouraient par les Abruzzes, et tiré des renforts de Calabre et de Sicile, aurait peut-être échappé à sa ruine ; mais croyant ses ennemis épuisés par une marche longue et rapide, il eut le malheur de se décider à ne pas différer le combat, trompé par les mensonges de ses astrologues qui lui assuraient que l'heure était propice. Il traversa donc la rivière de Calore, sur le bord opposé de laquelle Charles avait établi son camp (4).

Les armées s'ébranlèrent. Les Allemands au service de Manfred soutinrent avec succès l'attaque impétueuse de la première division française, et la chargèrent à leur tour avec vigueur (5). Charles accourut avec sa seconde division au secours de l'autre : Manfred s'empressa d'appuyer ses Allemands. La bataille devint générale. Les Sarrazins de Nocera

(1) Il faisait allusion à la faveur que Manfred accordait aux Sarrazins de Nocera.

(2) Collenuccio. — Giov. Villani.

(3) Inveges, lib. III, pag. 700.

(4) Ibid., vol. III, pag. 600.

(5) Fazellus. — Giannone.

qui formaient le corps de réserve de l'armée sicilienne se comportèrent si courageusement que l'issue de la lutte resta long-temps douteuse (1). Mais dans ce moment critique, les comtes de Cerra et de Rovetta quittèrent le champ de bataille avec les troupes qu'ils commandaient (2).

Manfred comprit que tout était perdu. Cette défection inattendue lui enleva une grande partie de ses forces, et glaça le courage de ce qui lui restait d'amis. Comme il accompagnait de ses tristes regards les traîtres qui fuyaient, l'aigle d'argent qui surmontait son casque s'en détacha soudainement et tomba à terre (3). « Ce n'est pas là un accident, s'écria-t-il, car je l'avais attaché moi-même ce matin de mes propres mains. » L'espérance l'avait abandonné : il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et s'élança au plus fort de la mêlée : son bras terrible, comme dans les jours de victoire, fit mordre la poussière à de nombreux combattants, et il tomba de lassitude sur un monceau de cadavres.

Ici finit la dynastie normande de Sicile. La domination de Charles d'Anjou fut de courte durée ; en 1282, le sang des Français coula dans les fameuses Vêpres Siciliennes, et le peuple, après son sanglant triomphe, appela au trône Pierre d'Arragon, l'époux de Constantia, fille de Manfred. Alors commença la dynastie des princes Arragonais, et la Sicile n'eut jamais depuis que des rois ou des vice-rois d'origine espagnole.

(1) Collenuccio.
(2) Collenuccio. — Villani. — Fazellus.
(3) Ibid. — Giov. Villani.

EXCURSION MONUMENTALE

EN SICILE.

CHAPITRE Ier.

Le 23 août 1836, nous nous embarquâmes à Naples à bord du Neptune, paquebot à vapeur d'une beauté remarquable et de la force de 120 chevaux. En passant entre les rocs gigantesques de Capri et le promontoire de Campanella (1), nous nous arrêtâmes devant le golfe de Salerne, mais la distance qui nous séparait de la côte ne nous permit pas d'apercevoir les temples de Pœstum.

Le soleil lançait ses derniers feux à l'horizon: c'était un spectacle sublime. Le flambeau du jour s'éteignit dans les ondes, et les ténèbres se répandirent sur les flots. Puis l'obscurité se dissipa : la lune presque dans son plein, apparut au ciel, versant sur le calme Océan sa lumière argentée. Nous nous penchâmes sur le bord du navire pour voir le phosphore glisser sur les ondes dont la brise du soir ridait la surface. Le dos des vagues nous paraissait doré ; et le paquebot, en fendant les flots, laissait derrière lui de larges cercles de feu que l'œil suivait encore long-temps.

Quand le lendemain matin nous montâmes sur le pont, nous vîmes que nous approchions de Tropœa, petite ville sur la côte de Calabre, où nous devions déposer quelques passa-

(1) Où s'élevait autrefois le célèbre temple de Minerve.

gers et en prendre d'autres. Tropœa est située sur une chaîne de rochers escarpés qui avancent hardiment dans la mer. Le faîte de ses hautes maisons blanches est au niveau de la crête des rochers. La nature a ménagé entre les rocs une étroite baie qui sert de refuge aux petits vaisseaux. Derrière la ville on aperçoit de hautes collines, et sur leurs flancs raboteux se dessine la route en zig-zag qui conduit dans l'intérieur de la contrée; on arrive, en suivant cette route, à Mileto, ville célèbre dans les chroniques normandes, comme la résidence et la sépulture des comtes normands de Calabre.

Le débarquement des passagers et le transport de leurs bagages ne se fit pas sans encombre et sans tumulte : nous perdîmes beaucoup de temps. Enfin, l'opération terminée, nous continuâmes notre route. A notre droite, nous découvrions la fumée des toits de Stromboli; à notre gauche, se déroulait la côte de Calabre, âpre et saillante, et bientôt nos yeux distinguèrent le but de notre voyage, la Sicile.

Nous eûmes bientôt dépassé le phare, et nous entrâmes dans le détroit qui ne le cède en beauté qu'à celui de Constantinople. D'un côté, la côte de Calabre se hérisse d'une chaîne de montagnes hardies à laquelle correspond, sur le rivage sicilien, une rangée de collines moins élevées, mais plus riantes. Au pied de ces collines est située la brillante ville de Messine; la nature s'est chargée de lui creuser un port : c'est une certaine étendue d'eau entourée d'un large banc de sable en forme de faucille, ouvert du côté de la mer.

Deux ou trois forts assis sur des éminences derrière la ville, une haute tour antique de forme octogonale, de nombreuses églises, les nouveaux édifices élevés sur le quai et la forteresse de San Salvador qui garde l'entrée du port, sont les premiers objets qui frappent la vue, quand on approche de Messine. Je ne dois pas oublier de citer encore la coupole et le portique

d'une église qui s'avance sur le rivage, à un mille et demi de la ville, et qui, sans se recommander par un grand mérite architectonique, forme cependant un point de vue pittoresque et intéressant.

A mesure que la distance qui nous séparait de Messine diminuait, nous découvrions avec un profond regret les traces encore vivantes du dernier tremblement de terre dont les effets avaient été terribles. La rangée de palais qui bordent le quai où l'art déployait autrefois ses merveilles, n'offrait plus qu'un triste pêle-mêle de débris. Il en est peu qui aient été complètement restaurés : le reste présente les ruines d'une colonnade dont l'aspect est aussi pauvre qu'il a dû être riche autrefois.

Avec l'idée qui m'avait conduit à venir visiter la Sicile, je ne pouvais manquer de trouver du plaisir à y aborder de ce même côté où les Normands y étaient apparus pour la première fois. Messine fut la première place qu'attaqua le comte Roger, la première cité qui tomba entre ses mains victorieuses. Il n'y avait alors, sur la rive, aucun boulevard pour protéger la ville. Ici Roger fit vœu, si le succès couronnait son entreprise, de bâtir l'église qui a légué son nom à la forteresse qui lui a succédé. Là, aux dernières limites du port, s'élevait la vieille tour sur laquelle fut planté l'étendard du Christ, quand la ville fut prise, et dont Roger fit le beffroi de sa première cathédrale. La ville avait alors la même situation qu'aujourd'hui, mais quelle différence entre la Messine italienne, la Messine moderne, et la sombre cité mahométane avec son enceinte de murailles et de tours, ses mosquées et ses minarets, ses turbans aux deux couleurs, grecs et sarrazins. Le comte l'attaqua avec une poignée d'hommes; mais la valeur normande était invincible, et les chrétiens saluèrent bientôt le vainqueur de leurs cris de liberté.

CHAPITRE II.

Il ne reste à Messine que bien peu de souvenirs de la conquête normande. Les deux églises bâties par Roger ont disparu en entier. Celle de San Salvador fut démolie par Charles-Quint, et sur son emplacement s'éleva la forteresse qui commande l'entrée du port. Les ruines actuelles de St.-Nicolas ne sont que les restes de diverses reconstructions (1).

L'œuvre architectonique la plus ancienne que possède Messine est une partie de la cathédrale actuelle. Elle fut commencée par le comte Roger dans les dernières années de sa vie, vers 1098 (2), et achevée par le roi son fils.

Comme c'est le premier édifice normand que j'ai vu en Sicile, je me suis trouvé spontanément conduit à le comparer dans mon esprit, avec les œuvres contemporaines des Normands en France. Il ne m'a pas été difficile de comprendre qu'on avait suivi dans sa construction des principes tout différents, mais je me suis aperçu aussi qu'il avait avec elles beaucoup d'analogies. Les dimensions en sont considérables; son plan est celui de la Basilique latine. On y voit une vaste crypte. Les arcades du monument primitif, à l'exception de

(1) L'arcivescovo Pietro Bellorado ristoró San Niccolò nel 1509. Sampieri, Iconologia.

(2) Ego Gulielmus, Messanensium et Trainensium tertius Episcopus, ecclesiam Sanctæ Mariæ quam gloriosus comes Rogerius atque gloriosa Domina, comitissa Siciliæ et Calabriæ, de vilissimo stabulo restauraverunt, terreno servitio liberam facio. 1123. Rocco Pirro.

La cathédrale reçut le nom de nouvelle S^{te}.-Marie, l'année où le stratigo Andréa, à l'occasion de quelque solennité publique, assembla le peuple dans cet édifice. Ugone Falcando.

celles de la crypte, offrent beaucoup de variété, mais elles ont toutes une légère tendance vers la forme en fer à cheval des arcades de la nef. Les fenêtres ont des têtes rondes et n'admettent point de division. Celles des apsides sont flanquées, de chaque côté, de la petite colonne normande, et le zig-zag normand se dessine sur leurs architraves décorées et sur l'imposte. Le parapet est soutenu par les saillies ornées du style normand, connues sous le nom de consoles. D'un autre côté, on ne retrouve dans l'édifice aucun vestige de ce grandiose et de cette force que j'ai plusieurs fois admirés dans les monuments antiques des Normands de France. L'église paraît n'avoir jamais eu de tour centrale. Les arcades de la nef, au lieu de reposer sur des piliers massifs et des demi-colonnes, comme en Normandie, s'appuyent sur des fûts simples de granit qui paraissent empruntés à des monuments plus anciens : les chapiteaux qui les surmontent sont bien l'œuvre des Normands ; on a cherché à imiter dans leur confection les chapiteaux romains, mais ils sont encore restés bien loin de leurs modèles. Quoi qu'il en soit, il est impossible de douter de la collaboration de certaines personnes à qui la construction des églises de France était parfaitement connue. Les chapiteaux normands, les consoles, et par dessus tout, la moulure en chevron ou zig-zag, doivent être venus en droite ligne de Normandie.

Bien qu'il y ait, à l'intérieur de cette église, une aile transversale entre le chœur et la nef, l'œil ne découvre à l'extérieur aucune apparence de transepts.

Les trois apsides sont ornées de belles mosaïques données, en 1322, par Frédéric d'Arragon et l'archevêque Guidotto di Tabiatis. Les portraits de ces deux personnages figurent dans l'église.

La voûte est en bois. Elle fut brûlée en 1254, aux funérailles de Conrad, fils de l'empereur Frédéric II. Le cata-

falque ou trophée funèbre, qui était placé au milieu de la nef, était si élevé que les cierges disposés au sommet mirent le feu aux solives : la voûte, le catafalque, le corps du prince, tout fut consumé. La voûte fut restaurée peu de temps après, par les soins du roi Manfred.

Les arcades qui soutiennent la voûte de la crypte ont des ogives obtuses, et sont supportées par de courtes colonnes surmontées de chapiteaux normands.

L'extrémité occidentale de l'édifice a été reconstruite. Elle est composée de rangées de blocs de marbre alternativement blancs et rouges; on y remarque le style ogival et l'ornementation minutieuse des églises italiennes du XIVe. siècle.

Dans l'origine, cette église n'était point la cathédrale. Elle resta quelque temps à la disposition du clergé grec, et l'évêque catholique romain dont les ouailles étaient moins nombreuses, était obligé de se contenter de celle de St.-Nicolas. Mais en 1168, le trône épiscopal fut transporté du temple obscur où il était relégué, sous les voûtes plus imposantes de la nouvelle Ste.-Marie; et le chapitre grec se retira, non sans murmurer, dans l'église voisine de la Cattolica.

La seconde église de Messine, sous le rapport de l'antiquité, est la Nunziatella dei Catalani. Elle offre aussi plusieurs traits de ressemblance avec le style normand français ou roman. L'extérieur de son apside est orné de deux rangées d'arcades normandes de forme circulaire qui reposent sur de petites colonnes surmontées de chapiteaux à feuilles. A l'extrémité occidentale, j'ai remarqué trois portes fort curieuses. L'arcade de chacune de ces portes constitue plus qu'un demi-cercle et approche du fer à cheval. L'arcade extérieure de la porte centrale s'appuie sur deux petites colonnes placées dans un enfoncement, comme le sont les colonnes normandes des portes et des fenêtres, mais qui diminuent de volume vers

leur sommet, et sont surmontées de chapiteaux corinthiens. L'arcade intérieure est supportée par deux pilastres qui ont des chapiteaux de la même espèce. Ces pilastres sont ornés, vers le haut, d'un dessin grec, et à la base, de caractères arabes incrustés dans le porphyre. L'arcade est unie, elle offre deux retraits ornés d'une bande de feuilles d'acanthe.

Les portes latérales diffèrent de la porte centrale : leurs arcades reposent sur des impostes décorées, supportées par des pilastres corinthiens : l'abaque de l'un est orné d'oves et de languettes; et celui de l'autre représente une chasse au sanglier. Chaque porte a une archivolte soutenue par des consoles : le tout se pare d'ornements à la grecque.

Dans l'intérieur de l'église, il y a un faisceau de quatre colonnes surmontées de mauvais chapiteaux corinthiens. Ces colonnes soutenaient évidemment un dôme central; mais la partie supérieure en entier, et l'on peut même dire tout l'intérieur de l'édifice, a été reconstruit sur un plan et suivant un style tout-à-fait différents.

L'église est presque carrée et n'a qu'une apside, se conformant en cela, comme pour le dôme central qu'elle avait jadis, aux règles de l'architecture grecque. Son plan et son style offrent toutefois les conditions de ce mélange que l'on doit s'attendre à voir résulter de la fusion des populations grecque et normande.

On n'a pas de notions bien précises sur l'époque ni sur l'auteur de la Nunziatella. On en parle toujours comme d'un monument fort antique, et on lui voue une vénération particulière. Les uns l'appellent un temple payen, les autres une mosquée sarrazine. La description que je viens de donner a dû faire assez comprendre que l'église de la Nunziatella n'a jamais été ni l'un ni l'autre, mais il est permis de conjecturer que son origine remonte à des temps reculés. On trouve son

existence mentionnée dès l'année 1169 (1), et à cette époque, on la regardait déjà comme assez ancienne (2).

Cette église était connue dans l'origine, sous le nom de la Annunciata del castello a Mare. Aujourd'hui des rues séparent la Nunziatella du quai; mais autrefois la porte qui conduisait au rivage et la forteresse qui gardait le port étaient ses voisins. Sous les princes d'Arragon, il vint tant d'espagnols s'établir à Messine, qu'ils témoignèrent le désir d'avoir une église pour y faire leurs dévotions. On leur donna la Nunziatella; et depuis cette époque, le nom primitif de cette église fut converti en celui qu'elle porte aujourd'hui.

Les inscriptions arabes qu'on lit de chaque côté de l'entrée principale, et qui ont fait dire que le monument était une ancienne mosquée ne sont rien autre chose que des débris de quelque édifice sarrazin. Elles ont été composées en l'honneur de Messala, fils d'Haram, chef musulman, et pour perpétuer sa gloire; mais le sens est incomplet, parce qu'il en manque une partie (3).

Non loin de la Nunziatella s'élève la Cattolica : au-dessus du portail de cette dernière église, existe encore cette inscription si pompeuse : « Omnium ecclesiarum græcarum mater et caput. » Le corps de ce monument a été reconstruit à une époque récente, mais la façade occidentale a une physionomie antique. On y voit une porte en ogive, au-dessus de laquelle est ouverte une fenêtre à pointe obtuse ornée du chevron nor-

(1) Il conte fece trasportare Oddo in una barca del palazzo alla fortezza del castello a mare che, per guardia del porto, era fabbricata sotto alla *chiesa antichissima* prima dedicata à Nettuno, e poi alla Nunciata dei Catalani. Reina, storia di Sicil., lib. VI.

(2) Messine fut prise en 1061, peu de temps après l'époque où l'on peut supposer que l'église a été bâtie.

(3) Sampieri, Iconologia.

mand et de diverses autres moulures particulières au même style. Le seul trait que j'ai pu recueillir concernant la date de la portion antique du monument, c'est que, dans le courant de l'année 1168, le clergé grec quitta la cathédrale actuelle pour venir officier à la Cattolica (1). On peut croire que la translation eut lieu peu de temps après la mise en état du nouvel édifice.

En sortant de la Cattolica nous traversâmes le quadrangle situé à l'extrémité occidentale de la cathédrale, et nous montâmes dans la partie haute de Messine. Le premier monument qui attira nos regards fut l'église moderne du couvent des nonnes grégoriennes. L'intérieur est riche jusqu'à la profusion, de mosaïques et de marbres de diverses espèces. Parvenus au dernier degré du large perron qui conduit au portail occidental de l'église, nous embrassâmes un vaste tableau, la cité, le port, le détroit et la côte de Calabre.

Nous quittâmes à regret ces lieux, et après avoir traversé un assez grand nombre de rues où l'on rencontre presqu'à chaque pas des couvents, nous arrivâmes à l'église de St.-Augustin qui a été en grande partie reconstruite à une époque moderne; cependant, au côté nord de l'édifice, on peut observer les traces de deux constructions plus anciennes. Les regards tombent sur les fenêtres unies à têtes rondes, et sur les contreforts plats d'une ancienne église normande, mêlés à des caractères de l'architecture ogivale, fruits de travaux subséquents. L'ogive d'un portail cache la partie inférieure de la fenêtre circulaire qui le surmonte. Cette église fut rebâtie presqu'en

(1) Officiava un tempo il Clero Greco nella chiesa di santa Maria la nuova, oggi cattedrale, ma poscia, crescendo in maggiore numero il Clero Latino, si trasporto in essa nel 1168 il capitolò dei canonici di San Nicolò, inde si ritirano i Greci nel tempio dirimpetto, e poco distante. Sampieri, Iconologia.

entier dans la première moitié du XIVe. siècle, grâce au riche legs fait en 1387 aux moines de St.-Augustin, par la comtesse Pasca (1). Les parties qui appartiennent au style ogival doivent être les restes des travaux qui furent entrepris alors.

A peu de distance de l'église de St.-Augustin est la Madonna della Scala. La partie inférieure de sa façade occidentale est une œuvre *rustique* bien exécutée, et présente une belle porte qui date des derniers temps du style ogival. Elle a un linteau carré, lequel est décoré ainsi que les jambages, de feuilles et de figures pleines de délicatesse et de bon goût. Une des moulures représente le feuillage emblématique de la vigne. Cette église fut toujours l'objet d'une grande vénération : Guillaume-le-Bon, l'impératrice Constance et Frédéric II d'Arragon, répandirent sur elle leurs bienfaits. Ce dernier prince, qui fut couronné en 1295 et mourut en 1335, fit les frais de l'entière reconstruction de l'église, et son œuvre était considérée comme un modèle d'architecture (2). L'édifice actuel appartient donc au XIVe. siècle, mais il ne ressemble en rien aux monuments anglais et français de cette époque. Il n'a pas une seule moulure profonde ; son ornementation et ses accessoires trahissent les idées et le mode d'exécution des architectes grecs.

Au-delà de la Madonna della Scala, mais à peu de distance de ce monument, existe un autre édifice qui reproduit tous les caractères de l'architecture ogivale du nord : l'église de San Francesco, si elle était en Angleterre, serait considérée, grâce à ses lancettes unies, comme remontant au règne de Jean. Mais telle n'est pas sa date : trois pieuses comtesses de Messine firent les frais de son érection dans la dernière partie

(1) Sampieri.

(2) Frederico d'Aragona, re di Sicilia, edificò qual templò con bellissima architettura. Sampieri.

du XIIIe. siècle. La première pierre fut bénie à Naples, par le pape Alexandre III, en 1254.

La revue des édifices, dont nous venons de donner une description abrégée, nous prit toute la matinée. Dans l'après-midi, nous louâmes une de ces voitures découvertes qui stationnent toujours dans les environs de la cathédrale, et qui portent les élégants de Messine dans leurs pèlerinages habituels à la Grotta. La route qu'elles parcourent longe le rivage de la mer, au pied des collines qui s'étendent jusque dans le voisinage du phare. Le penchant de ces collines se pare d'oliviers, de figuiers, de vignes, de haies nombreuses de maronniers et d'aloès. A gauche, la route est bordée de délicieux vergers dont les oranges et les limons ont quelque chose de fort séduisant, de jardins fleuris, de villas gracieuses. A droite, les regards s'étendent sur une vaste mer bleue, et entrevoient, dans le lointain, la côte de Calabre et ses majestueuses montagnes. La brise du soir ne manque jamais d'apporter à ce site favorisé une poétique fraîcheur. Aussi les Messinois trouvent un bonheur indicible dans leurs promenades au Corso. Au coucher du soleil, les brillants équipages, les élégants cavaliers, les piétons plus humbles se rassemblent en foule sur la route de la Grotta. Sur le rivage, des pêcheurs qui préparent leurs filets, des femmes qui filent leurs quenouilles au seuil de leurs chaumières, viennent compléter le caractère méridional du tableau. La Grotta, but de la promenade, est une partie du péristyle d'une église circulaire; les voitures en font le tour, et reviennent à la route qu'elles ont déjà parcourue (1). Auprès de la mer, le portique est découvert, et il y a là une colonnade circulaire suspendue au-dessus des vagues qui figure dans les portefeuilles de tous les artistes qui sont venus à la Grotta.

(1) La Madonna della Grotta fut bâtie, en 1622, par Emmanuel Philibert, grand amiral et vice-roi de Sicile. Sampieri, Iconologia.

Comme nous revenions sur nos pas, le même tableau nous apparut sous des couleurs tout différentes et plus intéressantes encore. Il faisait, ce soir là, clair de lune, le ciel était pur : tous les objets prenaient une teinte douce, à l'exception des bateaux pêcheurs, et des voiles latines des grands vaisseaux, qui planaient fièrement sur les molles vagues de la Méditerranée. Sur le rivage on faisait de la musique et on dansait : à voir ces jeunes filles en mantille noire, au pas léger, à la danse expressive et agaçante, on se serait cru transporté sur les bords du Tage.

Nous entrâmes dans un café sur le quai, et là nous savourâmes, en nombreuse compagnie, la meilleure glace du monde à quatre sous le verre.

CHAPITRE III.

25 Août. — A onze heures du matin, nous remontâmes à bord du bateau à vapeur, et nous voguâmes lentement sans trop nous écarter du rivage. La côte est partout montagneuse. Le sommet des éminences est rocailleux et entrecoupé de torrents; la partie inférieure est semée d'oliviers, de vignes, d'amandiers et de mûriers. Des hameaux épars, de petites villes animent la rive : des villages suspendus sur des hauteurs en apparence inaccessibles, donnent la vie à des lieux qui sembleraient devoir rester déserts; et puis, derrière ce rideau de collines, l'Etna, une des gloires de ce rivage, commence à montrer, dans le lointain, son front desséché. A mesure que nous avancions, la masse du volcan se déployait peu à peu à nos regards. Son étendue est telle que sa hauteur se perd, pour ainsi dire, dans l'immense développement de sa base. Ce n'est pas une montagne, c'est une vaste contrée qui s'élève et

plane dans l'isolement, et qui descend jusque sur le bord de la mer. Nue et stérile au sommet, ses flancs déroulent aux yeux tous les trésors d'une végétation abondante, de nombreuses forêts, de riches vignobles. Une large bande noirâtre environne sa base : c'est la lave que l'Etna a vomie dans ses éruptions successives.

En poursuivant notre voyage, nous découvrîmes bientôt la ville si pittoresque d'Aci Réale assise sur une éminence, et nous passâmes auprès des rocs de basalte qui sortent des flots au-dessous d'elle. Nous doublâmes ensuite une sorte de promontoire, et nous nous trouvâmes face à face avec la blanche ville de Catane. Elle est debout sur les sombres masses de lave qui ont servi de tombeau à plus d'une ville avant elle. Les belles coupoles de quelques-unes de ses églises, l'air de richesse des collines auxquelles elle est adossée, et son vieil ennemi, le volcan, qui semble la menacer encore, tout cela compose un des tableaux les plus intéressants que j'aie jamais vus.

Ce fut plutôt pour le profit des hôteliers siciliens que pour notre propre satisfaction, que nous débarquâmes à Catane pour y passer la nuit. Cependant cette station nous procura le plaisir d'assister à l'une de ces fêtes nocturnes qui ne sont pas un des moindres charmes des climats méridionaux. A Catane, deux fois par semaine, pendant l'été, le quai est le théâtre d'une fête appelée la Passagiata. On suspend des lampions au feuillage des arbres, et un bon orchestre élevé sur une estrade qui fait face aux promenades, exécute des symphonies pleines de goût. Vers neuf heures, tous les habitants, nobles et peuple, viennent jouir de la fraîcheur de la nuit et des délices de la musique : les uns se promènent, les autres prennent place sur des chaises rassemblées là en grand nombre. Toute la ville s'y amuse, et la Passagiata se prolonge souvent jusqu'à minuit. Pour bien connaître les habitants du midi, c'est durant l'été qu'il faut aller les visiter.

26 Août. — Le lendemain, à une heure de l'après-midi, nous mîmes à la voile pour Syracuse. La rive que nous cotoyions était plate, et à l'exception de la ville d'Augusta, nous n'y rencontrâmes rien qui méritât d'arrêter nos regards. L'Etna se montrait toujours dans le lointain. Après une course de quatre heures, au moins, nous doublâmes un autre promontoire, et notre paquebot toucha le port de Syracuse. L'entrée en est étroite et les vaisseaux sont obligés d'approcher si près du côté où s'élève la ville, qu'ils passent sous les murailles de la forteresse qui la protège. Mais, en avançant, on découvre bientôt un port naturel où les navires d'Europe ont un champ libre pour la manœuvre. C'est ici que nous prîmes congé du Neptune, enchantés de la rapidité avec laquelle il nous avait amenés au terme d'un aussi long voyage. En débarquant, nous fûmes agréablement surpris de rencontrer une auberge excellente dans un endroit peu fréquenté.

Il nous restait encore assez de temps pour pouvoir visiter avant la nuit la cathédrale de Syracuse, qui était autrefois un temple consacré à Minerve (1). Le monument, dans les vicissitudes qu'il a traversées, a perdu toute sa magnificence. On voit encore sur un de ses côtés onze colonnes doriques, avec une portion de l'architrave et ses triglyphes. Le temple resta intact jusqu'après la conquête normande; mais l'an 1100, pendant la célébration de la messe, la voûte en pierre s'écroula, et les fidèles réunis dans le lieu saint furent tous misérablement écrasés; les murailles demeurèrent debout, et l'on accommoda plus tard l'édifice au rit du culte chrétien (2).

(1) C'est le temple dont parle Cicéron, dans son 6e. discours contre Verrès: « In ea sunt ædes sacræ complures, sed duæ quæ longè cæteris antecellunt; Dianæ una, et altera, quæ fuit antè istius adventum, ornatissima, Minervæ. »

(2) 1100. In questo anno cadde in Siracusa l'antico templo di Mi-

En sortant de la cathédrale, nous nous rendîmes à la fontaine d'Aréthuse qui en est voisine; elle peut avoir été fameuse autrefois, mais aujourd'hui elle n'est plus qu'un simple lavoir.

CHAPITRE IV.

27 Août. — De toutes les scènes dont le monde m'a offert jusqu'ici le spectacle, aucune ne m'a jamais témoigné d'une manière aussi frappante de la nature passagère des choses terrestres, que la moderne Syracuse. L'histoire nous a représenté l'immensité et le grandiôse de la ville antique: il en reste assez de traces pour que l'on soit forcé de reconnaître la vérité de ses descriptions. Ce port qui fit de Syracuse le centre du commerce du monde, existe encore; mais on n'y voit plus que quelques barques de pêcheurs. La Syracuse d'aujourd'hui n'est qu'une mauvaise parodie de la grande cité d'autrefois.

Les regards se portent avidement sur les hauteurs qui dominent l'extrémité supérieure du port. Où est Neapolis? Où est Tyche? Où est Achradina? C'est bien là qu'elles étaient: qu'y découvre-t-on aujourd'hui? Rien, absolument rien.

De l'autre côté de la baie, on distingue les colonnes doriques du temple de Jupiter Olympien, de ce même temple qui vit Denis l'Ancien enlever à la statue de son dieu son riche manteau d'or. Dans quel passé lointain ces souvenirs reportent nos pensées!

nerva, consecrato in cattedrale, al tempo che si celebravano le messe, salvi il celebrante, et gli assistenti, tutti gli altri sotterrò e uccise. Inveges, vol. III, pag. 154.

La Syracuse moderne n'occupe plus que la petite presqu'île où existait autrefois ce quartier de la ville antique qui portait le nom d'Ortygie; comme si Londres était réduit à la tour et à la colline où la tour s'élève, comme si Paris était réduit à l'île dont la Seine vient baigner les bords. L'isthme qui unit la péninsule à la côte, sépare le grand port du petit.

Au lever du soleil, nous louâmes une barque, et nous allâmes toucher à cette partie du rivage qui est la plus voisine des ruines de Neapolis. Le premier objet qui s'offrit à nos regards dans cette triste région, fut une colonne de marbre de Cipollino, monument de richesse et de grandeur, dernier vestige du portique, jadis si superbe, du temple de Cérès. Nous nous dirigeâmes ensuite vers le théâtre (1) et l'amphithéâtre dont on a récemment balayé les ruines. Le site aujourd'hui désert, où Neapolis se dressait autrefois, se présenta à nous; nous y montâmes en suivant cette même route qui, dans les temps anciens, était incessamment fréquentée par des milliers de marchands, dont il ne reste plus pour souvenir que leurs tombeaux creusés dans le roc de l'un et de l'autre côté du chemin.

Dans le voisinage du théâtre, où nous reportâmes nos pas, nous aperçûmes quelques terres fertiles qui doivent leur fécondité à l'aquéduc qui alimentait la Syracuse antique. L'eau y coule avec autant d'abondance que si elle était encore appelée à suffire aux besoins d'un million d'hommes.

Plus loin, nous rencontrâmes une de ces anciennes carrières, à qui des masses de rochers aux formes fantastiques, des bruyères rampantes, des arbres au verd feuillage, prêtent un aspect si pittoresque. C'est là qu'est située la ca-

(1) Ce théâtre est bien figuré dans le supplément de Donaldson à l'Athènes de Stewart.

verne connue sous le nom de l'*oreille de Denis*. Une ouverture pratiquée dans la voûte, ouvrage de la nature ou des hommes, conduit les sons proférés dans la caverne jusqu'à un lieu particulier. Mon compagnon fit apporter des cordes à l'aide desquelles on le hissa jusqu'en cet endroit. Quand il y fut arrivé, il se trouva en état d'entendre parfaitement ce que l'on disait au fond de la caverne sur le ton ordinaire de la conversation; mais les paroles que l'on prononçait à demi-voix lui échappaient.

Après avoir quitté ces lieux, nous traversâmes Achradina, le quartier le plus populeux de l'ancienne Syracuse; à l'exception de l'église de St.-Jean (1) qui est bâtie au-dessus de l'entrée de vastes catacombes, on y rencontre à peine un édifice. A cette église sont attenants un couvent de Capucins, et les débris d'un vieux cloître de style circulaire.

En avançant, nous découvrîmes un autre couvent de Capucins derrière lequel existe la plus curieuse de toutes les carrières antiques. On en a fait le jardin du couvent: les orangers et les limoniers y croissent en abondance. Nous avons contemplé avec beaucoup d'intérêt les singulières figures de ses rochers. Dans les uns on a creusé des cavernes, les autres sont restés dans un isolement tout pittoresque: ce sont autant de pyramides sveltes et hardies qui, se découpant sur un ciel d'un bleu foncé, et planant sur les arbres et la bruyère qui les environnent; offrent à chaque pas des tableaux d'un charme inexprimable. Mais comme votre admiration se refroidit, comme cette scène qui vous paraissait si belle prend une teinte plus sombre, quand vous songez que ces carrières furent les prisons où languirent les soldats athéniens après la malheureuse expédition de Sicile!

(1) Richardus. Ep. Syrac. Dedicavit ecclesiam S. Johannis Baptistæ, anno 1182. L'église a été reconstruite, mais le cloître peut bien être un reste des édifices bâtis à cette époque.

Le couvent est situé sur une éminence qui domine ce qui était autrefois la Porta Marmorea, et où l'on a fait le petit port. Notre bateau avait fait le tour pour venir à notre rencontre ; il nous conduisit derrière la ville en traversant la Porta Marmorea. et la limpidité des eaux nous permit d'entrevoir, auprès du rivage, des débris d'anciennes constructions.

Aprés avoir déjeûné et nous être reposés durant les heures où la chaleur est la moins supportable, nous sortîmes dans une autre direction ; cette fois, nous nous acheminâmes droit à travers le grand port, et nous remontâmes la petite rivière d'Anape, à la recherche du seul lieu en Europe où croît le papyrus sauvage. L'Anape descend dans une plaine que rien ne protège contre les eaux qui jaillissent des nombreuses sources d'alentour ; le *malaria* l'infecte, et à ce désagrément viennent se joindre ceux résultant de la culture et de la préparation du chanvre. L'étroit ruisseau est plutôt un fossé marécageux qu'une rivière ; une végétation malsaine couvre ses rives. Çà et là, les roseaux et les herbes sauvages ont fait place à des champs de melons. Quand nous eûmes fait à grande peine avancer notre barque jusqu'à une distance considérable, nous aperçûmes enfin le papyrus que nous cherchions. C'est un jonc colossal, de la hauteur d'un homme ; il croît en bouquets et chacune de ses tiges nues se termine en touffes brunes qui constituent ses fleurs. Son écorce supplée à la membrane sur laquelle les anciens avaient coutume d'écrire. On la coupe en tranches extrêmement minces que l'on colle aisément ensemble ; on les soumet ensuite à une forte pression, et une fois qu'elles sont parfaitement sèches, elles sont en état de retenir les caractères qu'on y imprime.

La mauvaise foi de notre guide et la paresse de nos bateliers nous privèrent de la vue de la belle fontaine de Cyène et des ruines du temple de Jupiter, qui ne sont pas bien éloignées du

point où nous nous arrêtâmes. A l'égard du temple, les regrets que nous éprouvâmes furent moins vifs, parce qu'il se réduit aux deux colonnes doriques que nous avions déjà entrevues de loin.

Dans la persuasion où nous étions que nous avions visité tout ce qu'il y avait à voir de ce côté, nous quittâmes notre barque : les mules que l'on avait envoyées à notre rencontre nous attendaient. Nous avançâmes à travers la plaine pour gagner les hauteurs que l'on voit au-delà. Durant une course de deux heures, nous ne vîmes rien d'intéressant que les vestiges d'anciennes murailles, comme nous l'indiquèrent d'énormes blocs de pierre carrés, les uns épars, les autres assis encore à leur première place. Enfin nous atteignîmes les ruines de la forteresse qui est connue pour avoir été l'extrême limite de Syracuse antique, et qui est là debout comme un témoin irrécusable de l'étendue réelle de la cité. Ce qui en reste est considérable; et dans la muraille de la ville qui s'élève jusqu'au niveau de celles de la forteresse, on découvre encore les traces de la porte par où passa Marcellus. Cette partie de Syracuse était bâtie sur une éminence, et de là on peut apercevoir l'Etna dans le lointain.

Nous eûmes une route longue et ennuyeuse à parcourir derrière la ville nouvelle. Nous traversâmes l'emplacement de l'ancienne Syracuse dans toute sa longueur; cette course n'est pas moins considérable que celle qu'il faut faire pour aller de Shoreditch à Westminster par le Strand, et le terrain sur lequel nous marchions n'était pas autrefois moins chargé de maisons et d'habitants. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une terre rocailleuse qui n'est fréquentée que par de rares troupeaux de brebis et de chèvres. Rien ne rappelle le passé; seulement les sillons tracés çà et là dans le roc par les roues des charriots, les lignes dentelées qui indiquent les fondations

des maisons (1), et parfois le murmure de l'eau quand vous vous trouvez sur la route que parcourt l'aquéduc, vous avertissent que vous marchez dans des lieux où bien des générations ont dû se succéder. On rencontre quelques champs cultivés, une ou deux fermes modernes, mais rien d'antique; et vous cherchez en vain ce que peuvent être devenus les temples et les palais, les vastes amas de marbre et de pierre, les matériaux, la vraie poussière de la Londres de l'antiquité.

CHAPITRE V.

28 Août. — Nous avions épuisé tous les trésors d'antiquités classiques que renferme Syracuse: la journée du 28 devait être consacrée à des recherches plus étroitement liées au but de notre voyage. Nous commençâmes par visiter le muséum, dont le principal ornement est le beau torse d'une Vénus qui a été découverte il y a quelques années, dans les fouilles entreprises à l'endroit où existait l'amphitéâtre. Il est à regretter que ce chef-d'œuvre ait été mutilé.

Nous allâmes ensuite visiter, à l'extrémité de la ville, le seul monument remarquable qu'ait légué à Syracuse l'art du moyen âge. C'est la forteresse qui occupe la pointe de la péninsule, et que l'on attribue toujours au général byzantin, Maniaces, dont elle porte le nom. Il est hors de doute que Maniaces, durant sa courte occupation de Syracuse, ait bâti dans ces lieux un château fortifié; on ne niera pas que le noyau du monument actuel, ses épaisses murailles, ses pesantes tours circulaires, ne puissent avoir fait partie de la

(1) Ces traces indiquent que les maisons privées étaient bâties sur une échelle aussi petite que celles de Pompéï.

première construction. Ces portions de la forteresse ne portent l'empreinte d'aucun style particulier d'architecture. Rien n'indique à quelle époque elles peuvent avoir été élevées ; et elles sont si solidement construites qu'il est impossible de dire combien de siècles elles ont pu traverser. Les historiens siciliens ont fait plus d'une fois mention de ce château fort. Ils le représentent comme ayant prolongé son existence dans les XIIIe. et XIVe. siècles, et toutes les fois qu'ils en parlent, il l'appellent toujours le château de Maniaces. Les deux plus intéressantes parties de l'édifice sont une grande salle et une porte : leurs caractères qui n'échappent point, comme ceux des autres parties, à l'œil exercé de l'antiquaire, appartiennent à des siècles beaucoup moins éloignés que ceux où vivait le général de Byzance.

La salle est en ruine : les barils de poudre que l'on s'était avisé d'y renfermer, il n'y a pas bien long-temps, éclatèrent tout-à-coup, et cette explosion fit d'effrayants ravages. Cependant l'édifice a conservé quelques-unes de ses fenêtres à tête ronde, et l'on retrouve encore plusieurs des arcades ogivales qui supportaient la voûte. Ce mélange des formes circulaires et des formes ogivales ferait, en Angleterre, remonter la construction du monument aux dernières années du règne d'Henri II, mais on peut remarquer que les arcades reposent sur des colonnes surmontées de chapiteaux octogones, et l'usage de ces chapiteaux ne fut introduit dans le nord qu'à une époque bien postérieure. A l'un des côtés de la salle, se voient les restes d'une de ces grandes cheminées en pierre, à manteau saillant, que l'on rencontre si souvent dans les contrées septentrionales de l'Europe.

La porte est ogivale, et d'un fini admirable.

Elle est ornée de quelques moulures hardies, et d'une variété de décorations qui n'appartiennent pas à l'architecture du

nord, mais qui révèlent l'immixtion du style grec dans l'architecture en ogive de Sicile.

Les chroniques ne nous disent pas par qui, ni en quel temps, furent entrepris les travaux de restauration du château, travaux qui ont dû être dispendieux. Il servait de résidence habituelle aux rois de Sicile, toutes les fois qu'ils venaient visiter Syracuse, et quelques-unes de leurs ordonnances sont datées de cet endroit (1); mais rien ne rappelle qu'ils aient jamais touché à l'édifice, et il n'est fait nulle part mention de dommages soufferts par ce dernier. Nous nous trouvons donc totalement réduits aux conjectures; et là où il existe une alliance si singulière de styles, il est très-difficile de se créer une opinion. Cette opinion formée, qui oserait d'ailleurs la risquer? Toutefois à prendre le trait monumental, qui nous rappelle les temps moins éloignés, il doit, si sa contemporanéité apparente avec le reste de l'édifice est reconnue réelle, servir au moins de renseignement pour l'établissement de la date. On sait que si la reproduction des formes anciennes est fréquente, il est rare, d'un autre côté, que l'on anticipe sur les formes nouvelles. En partant de ce principe, les chapiteaux octogones à feuilles, interdisent de supposer que la construction remonte à une époque antérieure au XIVe. siècle.

Après avoir examiné avec soin ce curieux monument, nous courûmes par toute la ville à la découverte d'antiquités du moyen âge. Nous contemplâmes avec intérêt plusieurs portes ogivales unies, surmontées de larmiers, et quelques anciennes fenêtres divisées par de minces colonnettes. Nous observâmes aussi deux ou trois portails à ogive, ornés d'un certain

(1) Indè Fredericus III contulit se Syracusis in arcem Maniaci 1301. Maurolycus, de rebus Siculis.

nombre de moulures profondes; leur style ressemble à celui qui est en usage dans le nord, et dont on ne rencontre sur le sol sicilien que de très-rares exemples. Les annales ecclésiastiques de Syracuse sont malheureusement si pauvres qu'elles nous laissent dans une complète obscurité en ce qui concerne la date des églises auxquelles ces portails appartiennent.

Le 29 août, nous retournâmes par terre à Catane qui est distante de 40 milles de Syracuse: ce voyage nous prit la journée entière. Nous le fîmes dans un *lettiga*, sorte d'équipage qui n'existe qu'en Sicile, parce qu'il n'est pas de nations civilisées qui manquent, comme les Siciliens, de routes pour les voitures. Le *lettiga* est un petit vis-à-vis porté par deux mules, de la même manière que nos chaises à porteurs. Chaque *lettiga* est accompagné de deux guides qui sont tour-à-tour occupés à aiguillonner les mules. Ils se reposent alternativement sur le dos de la mule de devant. Les bêtes de somme ont le pied si ferme, qu'elles traversent les sentiers les plus dangereux, montent et descendent les hauteurs les plus escarpées, franchissent les lits desséchés des torrents, sans le moindre faux pas, à l'étonnement et à la satisfaction des voyageurs. Le voyage dans le *lettiga* n'a rien de désagréable; c'est un mode de transport très-confortable en été, parce que, grâce à lui, on se trouve à l'abri des rayons ardents du soleil.

La contrée que nous traversâmes, est inculte et sauvage: le *malaria* y a établi presque partout son fatal empire, et nos guides nous recommandèrent expressément de ne pas céder un seul instant au sommeil. Tant que l'on se tient éveillé, le *malaria* n'a pas de prise sur vous; mais si l'on vient à s'endormir, il est rare qu'on lui échappe. Le châtiment terrible que nous avions en perspective nous fit redoubler d'effort pour tenir nos yeux ouverts; mais ce n'était pas là une tâche

facile, car nous nous étions levés à quatre heures du matin, et il faut savoir de plus que le mouvement du *lettiga* est essentiellement soporifique. Cependant les cris aigus et discordants que le guide à pied ne cessait de pousser aux oreilles de ses mules, nous aidèrent à obéir à ses injonctions.

La triste contrée que nous parcourions est entrecoupée de ravins et de ruisseaux nombreux, dans le lit desquels croît l'olivier sauvage. Les broussailles qui bordent la route se composent de myrte et d'alaterne. Des espèces variées de liliacées se rencontrent à chaque pas, et quand on se rapproche de la côte, on aperçoit les belles fleurs blanches de l'amaryllis, que les Siciliens appellent *giglio di mare*, parce qu'il affectionne la terre sablonneuse du rivage. La Sicile est renommée pour ses richesses botaniques : quand vient le printemps, sur son sol s'étend un brillant tapis de fleurs.

Nos guides appelèrent bientôt notre attention sur la ville d'Augusta que l'on entrevoit sur la côte, dans le lointain. Elle a des fortifications et un bon port, mais son commerce, qui faisait d'elle une cité florissante, est anéanti, et la tristesse règne aujourd'hui dans ses murs. Il y a encore dans son voisinage une plantation de cannes à sucre.

Vers midi, nous descendîmes une longue et raide colline, par un sentier rocailleux et infernal. Arrivés dans la plaine, nous fîmes halte à une petite échoppe isolée où nos mules prirent leur repas. Il serait difficile d'imaginer une hutte plus misérable : les joues hâves et les yeux hagards de ses infortunés habitants, témoignent éloquemment de l'influence fatale de l'air dans lequel ils vivent. Du pain et des œufs étaient tout ce qu'ils avaient à nous offrir.

Nous nous remîmes en route; nos yeux s'arrêtèrent avec une sorte de crainte religieuse sur le grand Etna et la ville de Catane humblement assise à ses pieds. Nous avançâmes dans

le cœur du pays. Jusqu'à Catane nous parcourûmes une plaine unie. Il y a loin de cette contrée à celle que nous avions traversée le matin; le sol y est fertile, la vue se repose avec consolation sur ses vastes et riches champs de blé.

CHAPITRE VI.

30 Août. — Catane est une ville toute moderne : l'Etna n'a jamais voulu la laisser long-temps vieillir. La dernière destruction fut si complète qu'elle permit de rebâtir la ville sur un plan régulier. Les rues sont donc toutes à angles droits; les monuments publics, les couvents et les places sont dans leur disposition en parfaite harmonie avec l'effet général; et comme on a partout suivi les règles d'un style d'architecture orné, il y a beaucoup à admirer dans le tableau que la cité présente. Mais le plan a été disposé sur une échelle trop ambitieuse, et il en résulte qu'un grand nombre de parties sont incomplètes. Dans quelques-unes des rues les moins importantes il y a des vides qui en détruisent la régularité, et l'on rencontre, dans les quartiers les plus riches, des édifices restés inachevés.

Les dommages fréquents et considérables que les éruptions du volcan ont fait souffrir à Catane, ont cependant laissé subsister quelques lambeaux de monuments antiques. Un théâtre grec, un édifice circulaire consacré maintenant au culte, et qui paraît avoir été, sous la domination romaine, un local pour les bains, sont les représentants, à Catane, de l'architecture d'Athènes et de Rome. On y retrouve aussi quelques traces des travaux des Normands. L'extrémité orientale et les transepts de la cathédrale, à ne pas s'arrêter aux prétentions de ceux qui ont voulu leur assigner une date plus ancienne,

appartiennent à l'architecture normande. L'extrémité orientale se compose de trois apsides, et l'on a fait usage pour sa construction, comme pour celle des transepts, d'énormes blocs de pierre. A l'intérieur de cette partie de l'église, on ne voit rien de remarquable ; mais à l'extérieur, les transepts et les apsides sont ornés, dans leur partie supérieure, d'une série d'arcades ogivales, légèrement creusées dans les murs. Quelques écrivains considèrent le comte Roger comme l'auteur de cette portion de l'édifice; ce qu'il faut tenir pour certain, c'est que la première cathédrale fut l'œuvre de ce prince et qu'elle fut élevée en 1092 dans les mêmes lieux où se voit la cathédrale actuelle. Mais, dans le courant de l'année 1169, ce monument fut détruit presque de fond en comble par un tremblement de terre, et l'on enterra sous ses ruines, l'évêque, plusieurs prêtres, et les corps des nombreuses personnes qui avaient péri dans le désastre (1). Il est alors probable que la partie ancienne de la cathédrale appartient à la reconstruction faite à la suite du tremblement de terre. Les transepts, quoique courts, revêtent un caractère d'évidence prononcée, bien différents en cela de ceux de la cathédrale de Messine qui sont pour ainsi dire nuls, du moins à l'extérieur. On peut remarquer encore une différence entre la construction des parties supérieures et celle des parties inférieures de l'apside; la disposition et la dimension des pierres ne sont pas les mêmes dans les deux cas; et l'on pourrait en conclure, peut-être avec raison, que la muraille n'a pas été bâtie d'un seul jet. A ceux qui assignent à l'extrémité orientale de la cathédrale de Ca-

(1) 1169. Ita terribilis facta terræ concussio, ut populi multitudine quæ ad solemnitatem D. Agathæ venerat, adhuc in æde ipsius Agathæ existente, tectum corruisse fertur, et maxima pars illius populi et abbas cum 14 monachis, diem clausit extremum. Ancienne chronique citée dans la Catania illustrata d'Amicus.

tane une date antérieure au tremblement de terre, nous ferons observer que, si l'évêque et les prêtres périrent en même temps que les autres fidèles assemblés dans le lieu saint, c'est que dans ces temps-là, l'apside de l'est était leur poste accoutumé, et qu'ils devaient occuper cette partie du monument à l'heure de la catastrophe. Tout bien considéré, il est donc probable que l'extrémité Est de la cathédrale actuelle fut construite après le tremblement de terre de 1169.

Après la cathédrale, nous allâmes visiter une autre église située dans un quartier reculé de Catane. Elle fut bâtie sur le donjon où a langui Ste.-Agathe, patronne de la cité, et cette circonstance lui a valu le nom de Santo Carcere. L'intérieur du monument n'offre rien de curieux, parce qu'il a été reconstruit en entier à une époque moderne; mais le portail est ancien et fort intéressant.

Il est tout entier de marbre blanc. Son arcade est de forme circulaire et se compose d'une série de moulures ornées, supportées par des colonnes en retrait et un pilastre. Elles se décorent du chevron normand et d'un travail de marqueterie et, sur la face interne, on distingue un certain nombre de patères romaines. Toutes ces moulures reposent sur des animaux et d'autres petites figures appuyées sur l'imposte. Les colonnes sont aussi ornées, de la base au sommet, de chevrons et de marqueterie; leurs chapiteaux imitent le chapiteau corinthien. Sur les pilastres on remarque un feuillage de la plus grande richesse, surmonté de figures d'animaux.

Il est facile de s'apercevoir que, pour l'exécution de ces divers ornements, on a beaucoup fait usage de la *fraise* et c'est une raison pour les croire l'œuvre d'artistes grecs. Immédiatement au-dessus de l'arcade, de l'un et de l'autre côté, existent des panneaux enfoncés figurant, chacun à part, un cercle circonscrit dans un carré; ils sont ornés d'étoiles, de dragons et d'autres dessins en bas-relief.

L'histoire do portail de la Santo Carcere est singulière. Il faisait autrefois partie de la cathédrale ; mais on le lui enleva, en 1734, quand sa façade occidentale fut modernisée, pour en doter le Palazzo publico. En 1750, quand on modifia la construction du Palazzo publico, le portail fut transporté à l'église, tel qu'on le voit aujourd'hui (1). Ce portail est encore un exemple frappant du mélange des styles grec et normand. On ne peut assurer qu'il ait été construit au temps du comte Roger, mais la forme circulaire de son arcade porte à croire qu'il existait avant le tremblement de terre de 1169.

De la Santo Carcere nous nous dirigeâmes vers une autre partie éloignée de Catane, où s'élève le Castel d'Ursino qui autrefois était environné de tous côtés par la mer, et qui se trouve aujourd'hui uni à la terre ferme. Cette forteresse fut bâtie sur un rocher isolé, par l'empereur Frédéric II, à la suite d'une révolte, pour tenir les rebelles de Catane en respect; mais dans l'éruption volcanique de 1699, les torrents de lave que fit pleuvoir l'Etna comblèrent l'intervalle qui séparait le rocher du rivage, et privèrent le château de son fossé naturel. L'édifice ne présente point de caractères architectoniques qui puissent révéler le style du siècle qui le vit s'élever.

Tout près de là est une carrière : la lave qui s'y est amoncelée, durcie par le temps, sert ordinairement de matériaux de construction. Le lit a dix-huit pieds d'épaisseur.

Quand nous eûmes parcouru toute la ville, nous entrâmes dans la bibliothèque publique, et nous recueillîmes auprès

(1) Il Vescove Galletti non volle più l'antica porta e ve ne pose una nuova, facendo il prospetto nel 1734 e fu essa porta nella entrata della Loggia (Palazzo publico) ma anchi ne venna tolta allorchè si migliorò quell edificio nel 1750, e fu data alla chiesa del Santo Carcere. Ferrara storia di Catania, pag. 520.

des fonctionnaires commis au soin de cet établissement des renseignements dont nous prîmes note; mais nous ne pûmes y rester autant que nous l'eussions désiré. Le voyageur se plaint avec raison de l'usage qui existe en Italie et en Sicile de fermer les églises et les bibliothèques à midi.

Comme le soleil n'avait rempli que la moitié de sa course, nous nous résolûmes à poursuivre notre voyage. Notre intention était de retourner à Catane, en suivant la route qui passe à Aderno, à Bronte et à Randazzo. L'établissement d'une nouvelle route qui joint Palerme à Messine et à Catane, nous permit de faire dans une voiture à roues cette partie de notre excursion.

A peine étions-nous sortis de Catane, que nous commençâmes à monter; notre ascension dura plusieurs milles. Elle nous eût sans doute bien plus ennuyé si nous n'avions eu toujours en vue l'Etna qui se dressait, dans toute sa majestueuse beauté, à notre droite. A moitié de la pente du mont, nous distinguâmes les deux pics noirâtres connus sous le nom de Monti Rossi; c'est de leur sein, et non pas du cratère, que s'échappèrent les flots de lave qui englontirent Catane dans la dernière éruption. Au sommet de la montagne, un reste de neige témoigne de sa hauteur et augmente encore sa majesté.

Nous étions arrivés presqu'au terme de notre ascension, quand nous aperçûmes à notre gauche les tours féodales de Motta, qui de leur position élevée commandent les contrées d'alentour.

Enfin nous atteignîmes le haut du mont; alors nous commençâmes à descendre, et, après avoir traversé des champs de lave assez pulvérisée pour nourrir le poirier à épines, nous arrivâmes à la petite ville de Paterno où nous devions passer la nuit.

Paterno est bâtie autour d'une éminence, au sommet de

laquelle le comte Roger éleva une forteresse, dans le temps qu'il tournait ses armes contre les Sarrazins de Catane (1). Un vaste donjon couronne encore la hauteur. Nous gravîmes cette éminence dont l'escarpement est si favorable à l'établissement d'un château fort, et du haut de laquelle les regards s'arrêtent, d'un côté, sur la montagne que nous venions de franchir; de l'autre, sur une vallée profonde à travers laquelle le Sinapus poursuit sa route vers la plaine, en se rendant à l'océan. Vous vous trouvez sur un large plateau, qui est aujourd'hui occupé en partie par des églises et des couvents. Le donjon, penché sur le bord du précipice, est tout ce qui reste de la citadelle normande. C'est un grand édifice de forme oblongue, parfaitement conservé. Les murailles d'une épaisseur considérable sont construites en moellon avec des pierres de taille aux angles. Au second étage, existe une porte étroite qui donnait autrefois entrée dans le donjon, et à laquelle on montait probablement au moyen d'un escalier mobile. A l'étage supérieur, on voit une rangée de petites fenêtres doubles à tête ronde divisées par des colonnes simples. Le quatrième étage, qui est considérablement élevé au-dessus du sol, présente une arcade à quatre cintres, dans laquelle sont formées deux arcades en ogive partagées par une colonne. On retrouve sur le côté opposé de l'édifice, des fenêtres semblablement disposées.

Nous pénétrâmes dans le donjon, et nous montâmes un escalier étroit. La rangée inférieure de petites fenêtres éclaire une longue salle, surmontée d'une voûte ogivale en pierre. Le long des murs, sont placés des bancs de pierre. De petits retraits sont pratiqués entre les fenêtres, et au haut de la salle

(1) In edito Colle Paternionis arce constructâ, copias in Catanam comes reduxit. 1073. Amicus. Catania illustrata.

existe une large cheminée saillante. On distingue dans les dalles qui recouvrent le sol, une sorte de trappe à travers laquelle on descendait sans doute les prisonniers dans les cachots du rez-de-chaussée. Au premier étage, existent encore d'autres appartements voûtés ; il en est un qui pourrait bien avoir servi de chapelle.

Au quatrième étage, nous nous trouvâmes dans une vaste et haute salle voûtée qui s'étend transversalement d'une extrémité à l'autre de l'édifice, et qui est éclairée aux deux bouts par des fenêtres comprises dans les arcades à ogive. Sur cette salle, ouvrent plusieurs petites chambres voûtées, à l'une desquelles est attenant un oratoire. Elles ont toutes des portes ogivales.

Le toit du donjon est plat et garni d'un parapet.

C'est là que les femmes du château venaient goûter la fraîcheur de la brise du soir.

Le donjon de Paterno a, dans sa forme et dans sa distribution à l'intérieur, beaucoup d'analogie avec les donjons du nord. Il ne peut avoir appartenu à la forteresse qui paraît avoir été bâtie à la hâte pour recevoir des troupes : tout porte à croire qu'il fut construit plus tard, pour servir à l'habitation du seigneur féodal. Le comte lui-même paraît y avoir parfois résidé après la conquête, pendant qu'Adelasia, son épouse, fondait des couvents à Paterno et à Aderno. Quoi qu'il en soit, toujours est-il que les plus anciennes parties du donjon existaient avant 1145, époque à laquelle la propriété du château fut concédée par Roger II, avec Paterno et plusieurs autres fiefs, à Guillaume, son fils, qui fut plus tard roi de Sicile (1). Quand ce prince monta sur le trône, la forteresse

(1) Nos Guilelmus, Ducis Rogerii filius, Dominus castelli Gisualdi, castelli Paterni, aliorumque castrorum et civitatum, clarè facimus, quoniam in curia nostra Paterni coram episcopo Johanne Fregueu-

et la ville de Paterno devinrent parties du domaine royal, et elles restèrent attachées à la couronne jusqu'en 1457. Cette année-là, le roi Alphonse les vendit à Guillaume Moncada, comte d'Aderno, dont le fils mourut à Paterno en 1522. Le donjon fut donc occupé jusqu'au XVIe. siècle par des personnages d'un rang élevé, et dans les restaurations que les nobles propriétaires entreprirent à différentes époques, ils suivirent sans aucun doute les principes architectoniques de leurs siècles; c'est l'explication la plus rationnelle qu'on puisse donner de la bigarrure de son style. Aussi bien conservé qu'il l'est encore aujourd'hui, ce monument est d'un puissant intérêt pour l'histoire : c'est un exemple du genre d'habitation à l'usage de la haute noblesse du moyen âge.

31 Août. — Nous nous levâmes à cinq heures du matin, pressés de sortir de la détestable hôtellerie où, selon l'expression de Polonius, *nous n'avions pas mangé, mais nous avions été mangés.*

En arrivant à Aderno nous visitâmes un autre donjon élevé. Il est carré et bâti en moellon. Les fenêtres et les portes anciennes, qui sont maintenant murées, ont toutes des têtes rondes. Les différents étages paraissent avoir été divisés par des planchers, mais le toit était voûté en pierre. On y voit aussi des cheminées saillantes. Sur la grande salle, au second étage, ouvre une petite chapelle de style ogival; cependant l'arcade de sa petite apside est circulaire. La porte principale est une porte ogivale de la dernière époque.

Vis-à-vis le donjon est le beau couvent de Ste.-Lucie, édi-

tino, et Hella, nostro filio, et Salomone, nostro stratigoto, et Hervero Agullone, et Marcualdo, nostro milite, et Johanne Burello, judice, et presbytero Gratiano, nostro capellano, et Gulielmo Capuano, vicecomite Paterni, etc., etc., anno 1145. Diploma apud Ughellium, vol. VII, pag. 290.

fice tout moderne qui a pris la place du couvent de la comtesse Adelazia, dont il ne reste aucun vestige. A Aderno on ne voit guère que des monastères et des églises.

En sortant de cette ville nous entrâmes dans la route qui conduit de Palerme à Messine. Nous marchâmes pendant quelque temps sur une terre dont la lave a presque fait un désert. Les montées et les descentes se succédaient avec une effrayante multiplicité. Enfin nous arrivâmes à Bronte, petite ville dont les maisons sont clair-semées sur le penchant d'une colline, derrière l'Etna. On dit qu'elle renferme 14,000 habitants, et cependant elle paraît à peine pouvoir contenir une population de 7,000 âmes. Bronte a été épargnée par des torrents de lave qu'une puissance quasi-providentielle a arrêtée aux pieds de ses murailles. Au-dessous de la ville est un vallon qu'arrose une petite rivière; sur le bord de cette rivière opposé à l'éminence où se trouve située Bronte, s'élèvent des hauteurs escarpées où l'olivier croît çà et là. La contrée environnante est partout montagneuse, mais labourable. Des bois d'une étendue considérable couvrent les hauteurs éloignées.

Bronte est habitée par les descendants d'une colonie d'Albanais. Ce sont des hommes aux formes athlétiques; ils portent toujours les cuissards, reste du costume albanais.

Nous nous proposions, en nous dirigeant sur Bronte, d'aller visiter l'ancien couvent de Maniace. Cette ville est à sept milles de Bronte, et elle fait aujourd'hui partie du petit état qui a été concédé à lord Nelson, par le roi de Naples. Les bâtiments du couvent ont été convertis en une maison d'habitation à l'usage du surintendant ou gouverneur anglais de l'état de Nelson; mais durant les mois les plus chauds de l'année, le *malaria* qui règne à Maniace, l'oblige de changer cette résidence pour celle de Bronte. Le fils du Gouverneur,

Don Gulielmo, insista pour qu'il lui fût permis de nous escorter lui-même jusqu'à Maniace, mais il était trop tard pour que nous pussions songer à entreprendre cette expédition avant le lendemain matin.

L'après midi fut consacrée par nous à la visite d'un lit de lave que le volcan avait vomi trois ans auparavant, et qui s'était arrêté à un mille environ de Bronte. Pour arriver à cet endroit, nous eûmes à traverser un lit plus ancien, hérissé d'aspérités nombreuses, et qui nous fit paraître le chemin bien plus long qu'il ne l'est en effet. Enfin nous arrivâmes en présence de l'objet de notre course, et à la vue de cette masse noire et raboteuse, si grande, si large, si haute, nous restâmes stupéfaits. La lave s'était arrêtée court au bord d'un vignoble qui verdoye à ses pieds, après une marche lente et silencieuse de plusieurs milles, après avoir renversé, brisé, anéanti tout ce qui s'était trouvé sur son passage. Nous pûmes apercevoir dans le lointain, sur les flancs du volcan, l'endroit où le torrent s'était frayé une issue; nous pûmes suivre sa course descendante aux traces que ses noires et brûlantes vapeurs avaient laissées sur le feuillage de la forêt. Nous grimpâmes sur le lit, et à l'instigation de notre guide, nous en remuâmes la surface avec nos bâtons: les cendres qu'elle recouvre sont encore trop chaudes pour qu'on puisse les tenir plus d'une seconde dans la main.

1er. Septembre. — Nous nous mîmes en route avec le jour. Le vallon où nous descendîmes traverse un lit de lave, sur lequel les mules et les chevaux ont beaucoup de peine à avancer. Après une marche de sept milles environ dans la vallée, nous arrivâmes à Maniace. Cette ville est située sur une crique élevée au bord de la rivière, et ses derrières sont protégés par des collines. Le couvent a subi une gentille métamorphose; on l'a transformé en une maison d'habitation fort commode et en

bâtiments de ferme, et l'on y a ajouté de vastes magasins destinés à recevoir les provisions de diverses espèces avec lesquelles les tenanciers siciliens s'acquittent envers leurs seigneurs.

L'extrémité Est de l'église n'existe plus, mais la nef et l'extrémité occidentale sont restées dans leur état primitif. L'édifice tout entier porte les caractères de l'architecture ogivale, à l'exception des fenêtres supérieures qui sont circulaires et de petite dimension. Les arcades de la nef ont des pointes obtuses et sont environnées d'une moulure simple. Elles reposent sur des colonnes qui sont alternativement rondes et hexagones, et dans lesquelles le chapiteau est remplacé par une moulure à l'imposte.

Les fenêtres inférieures sont de forme ogivale et *indivisées*. Le portail occidental est en ogive, d'une bonne exécution, et décoré avec goût. On voit, de chaque côté, plusieurs petits piliers qui soutiennent des moulures en nombre correspondant. Les chapiteaux des colonnes sont ornés de feuilles et de figures grossières dans le style normand (1). Les bases, décorées de moulures, ont beaucoup d'analogie avec celles de l'architecture de transition d'Angleterre. Trois des moulures sont une reproduction du *cable* normand.

Cette église fut bâtie par la mère de Guillaume-le-Bon, en 1174 (2). Elle était, à cette époque, voisine d'une ville qui avait été fondée par le général byzantin Maniaces et qui por-

(1) Les sujets des chapiteaux représentent l'expulsion d'Adam et d'Eve du Paradis terrestre, et l'origine de l'agriculture, de la chasse et de la guerre.

(2) Margarita quoque, regis mater, cœnobium ordinis P. Benedicti non longè ab oppido Maniace, erexit. Fazellus, de rebus Siculis.

Eodem anno 1174, Margarita, Gulielmi mater, in Maniacensi oppido, extruere cœpit monasterium ordinis S. Benedicti. Rocco Pirro, in Notit. eccles. Monteregalensis.

tait son nom (1). Celle-ci a disparu sans laisser de traces de son existence, et l'on dit que Bronte a été bâtie de ses ruines. A une époque moderne, alors que personne ne doutait plus de l'influence malsaine de l'air du pays dans certaines saisons de l'année, les religieuses de l'ordre de St.-Benoît qui occupaient le couvent, prirent la résolution d'aller chercher un asile à Bronte. L'été, le lit de la rivière voisine est presque à sec, et les matières fangeuses qui y croupissent, engendrent une peste qui se prolonge jusqu'aux premières pluies d'automne.

Pendant que nous étions à Maniace, des nuages s'amoncelèrent autour du sommet de l'Etna, et avant notre retour à Bronte, ils crevèrent sur nos têtes, mais l'orage ne tarda pas à s'apaiser.

A dix-huit milles sud-ouest de Bronte, sur le haut d'une colline escarpée, s'élève la ville de Traina, où le comte Roger bâtit une église (2), et dont il fit la métropole de son premier diocèse. Comme il me fut impossible d'aller la visiter moi-même, j'en donne ici la description d'après les notes que me fournit signor Musumeci, jeune architecte de Palerme, qui voulut bien, à ma demande, se rendre sur les lieux, et auquel je suis redevable du plan et du dessin des monuments actuels de Traina.

L'extrémité orientale et le beffroi de la cathédrale fondée par le comte, ont survécu en partie. Le reste de l'édifice est

(1) Manaicium oppidum, ad Ætnæ radices, à Georgio Maniace conditum.

(2) Rogerius cæmentarios conducens undecumque aggregat. Templi jacet fundamenta in urbe Trainicâ. Ad quod perstans ævo brevi superat. Gaufridus, lib. III, c. 19.

In dedicatione ecclesiæ quæ facta est anno ab incarnatione Domini millesimo octogesimo primo. Diploma apud Fazellum.

une reconstruction moderne. Ces deux lambeaux de l'œuvre antique sont bâtis en grandes pierres carrées, disposées en rangées régulières. Dans le style on s'est étudié à imiter les formes romaines. Dans la partie inférieure du beffroi se voit un porche où l'on remarque des arcades circulaires qui reposent sur des impostes, ornées d'une moulure romaine. L'extrémité orientale s'éloigne du plan ordinaire de la basilique. Elle est carrée et semble n'avoir jamais eu d'apside semi-circulaire.

Le monument est dans une position fort avantageuse, et la ville occupe encore ce poste dominant dont le comte normand avait tant d'intérêt de se rendre maître.

Vers l'année 1080, Roger jeta, à six milles environ de Traina, les fondements d'un autre édifice religieux. Au milieu d'une enceinte de vastes forêts, s'élevèrent le couvent et l'église de St.-Elias d'Ambula, dont furent dotés les moines de l'ordre grec de St.-Basile. Un affreux tremblement de terre qui, en 1643, étendit ses ravages sur la ville et la cathédrale de Traina et sur toute la contrée environnante, renversa de fond en comble la fondation normande. Les forêts seules ont survécu : leurs chênes séculaires sont d'un grand secours pour les constructions navales.

CHAPITRE VII.

A notre départ de Bronte, nous eûmes une montée assez longue à gravir, plusieurs lits successifs de lave à traverser. C'est à diverses reprises que la lave s'est amoncelée dans ces lieux, et elle y a fait de grands ravages. Autour de nous tout était sauvage et sans intérêt; heureusement l'Etna s'élevait toujours à notre droite : son sommet était alors couronné de neige, la pluie qui nous avait surpris dans la vallée, s'y

était congelée. Nous arrivâmes enfin au haut de la colline, et en la descendant nous nous trouvâmes environnés de bouquets de chênes et de châtaigniers.

Au moyen âge, Randazzo était une ville importante. Elle fut, dans l'origine, occupée par une colonie de Lombards venus de Calabre, après que ce pays fut tombé sous la domination normande, et qui se distinguèrent dans la suite par la haine opiniâtre qu'ils vouèrent aux Sarrazins (1).

Randazzo a conservé presque tous les traits de sa physionomie antique : elle a encore ses vieilles murailles, ses vieilles maisons, ses rues étroites et tortueuses, ses belles églises. Partout se présentent aux yeux des portes à ogive et des fenêtres divisées par de minces colonnettes. La plupart des maisons qui portent ces caractères architectoniques sont de petite dimension. Tant qu'une enceinte de murailles fut nécessaire, une habitation spacieuse fut toujours un luxe que la richesse même ne put se permettre.

La Madre Chiesa est moderne, à l'exception de sa campanille, qui est une bonne tour, bâtie de rangées de pierres alternativement blanches et noires. Les arcades de ses fenêtres sont très-obtuses. Celles-ci sont environnées de riches moulures et partagées au moyen de colonnes simples, surmontées de chapiteaux à feuilles sans ornements.

A l'extrémité opposée de la ville, est l'église bien plus curieuse de Ste.-Marie. Elle est construite de larges blocs de lave de forme quadrangulaire. A son extrémité orientale, se voient trois apsides, qui sont décorées, à l'intérieur, de têtes et de moulures normandes. A l'extrémité occidentale, s'élève une haute tour au-dessous de laquelle est ouvert un porche. Les arcades

(1) Dès les temps de Frédéric d'Arragon, les plus jeunes fils des rois de Sicile portaient le titre de ducs de Randazzo; ce qui fait voir que cette ville était, pour quelque raison, tenue en grande estime.

de ce porche et celles du portail à l'intérieur de l'église sont en ogive. Le portail a plusieurs moulures supportées par des colonnes en nombre correspondant, lesquelles sont ornées de chevrons en bas-relief et partagées, au moyen d'une bande somptueusement décorée, en deux étages. Sur leurs chapiteaux sont sculptées de grossières figures d'animaux. Bien que parmi les caractères de ce porche, plusieurs aient de l'analogie avec ceux des édifices du nord, il diffère toutefois matériellement d'une construction anglaise ou française du XIIIe. siècle.

On lit dans cette église une inscription qui rappelle que l'architecte qui en dirigea la construction était un certain Léon Cumier (1); ce nom n'indique pas une origine italienne. Léon Cumier appartenait probablement à l'une de ces nombreuses familles allemandes que l'empereur Henri VI établit en Sicile, où à l'une de celles qui y furent introduites en 1198

(1) La date de l'église est rappelée par deux inscriptions qui existent encore dans deux parties différentes du monument. L'une est ainsi conçue :

« *Anno Domini* 1328 *actum est hoc opus.* »

L'autre est gravée sur un bloc de lave qui fait encore partie des murailles de l'église, mais qui n'occupe plus la même place qu'autrefois. Un ou deux mots de cette inscription manquent, et elle est pleine de contractions. Elle a été déchiffrée par les soins réunis de Don Augustino Gallo et de l'abbé Buschemi, qui l'ont lue ainsi qu'il suit :

Mille ducenta decem quinque et septena fluebant
Tempora post genitum sanctâ de Virgine Verbum,
Construitur, tecti lapidum subnixa columnis,
Virginis hæc Aula, bis senis arte politis
Arcubus illustrat Leo Cumier arte mirandâ,
Hoc opus egregium Christi venerabile templum.

Je suis redevable de ces deux inscriptions et de beaucoup d'autres renseignements précieux, à l'obligeance de Don Augustino Gallo, de Palerme, justement renommé pour ses vastes connaissances archéologiques.

par Marcovaldo, duc de Ravenne, au milieu des efforts qu'il fit, durant la minorité de Frédéric II, pour s'assurer à lui-même la possession de la Sicile.

L'église de Ste.-Marie de Randazzo vient nous éclairer sur l'architecture du temps de Frédéric II, puisqu'il ressort évidemment des inscriptions que j'ai citées tout-à-l'heure, que l'édifice a été rebâti presque en entier sous le règne de cet empereur.

Vis-à-vis de cette église se voit une porte qui est ornée du chevron normand.

A six milles environ de Randazzo, au-dessous du village de Malvagna, existe encore un de ces quelques vestiges en Sicile de l'existence du Bas-Empire. C'est une chapelle carrée, surmontée d'une coupole en pierre, et à trois des côtés de laquelle on distingue une apside semi-circulaire. Toutes les arcades du monument sont à plein cintre, et ses quatre petites fenêtres ont des têtes rondes. Cette chapelle, toute étroite, toute simple qu'elle est, offre cependant un immense intérêt, en ce qu'elle révèle les caractères du style byzantin originel, et qu'elle indique la source d'où sont dérivés quelques-uns des traits particuliers que l'on découvre dans les monuments siciliens d'une époque moins éloignée.

Au-delà de Randazzo, la contrée est pittoresque et fertile: le chêne et le châtaignier, l'olivier et la vigne y croissent en abondance. A droite se dresse l'Etna; à gauche on entrevoit, dans l'éloignement, une rangée de montagnes.

Nous descendions toujours; arrivés à Lingua Grossa, nous y passâmes la nuit dans une auberge d'une propreté fort équivoque.

2 Septembre. — A quatre heures nous étions en route; nous descendîmes rapidement à travers une campagne richement cultivée, entrecoupée çà et là de ruisseaux de lave,

jusqu'à Pié di Monte. De Pié di Monte à Giardini, la descente est encore plus rapide. Arrivés à cette dernière ville, nous nous trouvions au terme de notre course autour de l'Etna. Giardini est justement au-dessous de Taormine, sur le rivage de la mer : son délicieux climat, ses oranges, ses rochers vous préparent aux scènes sublimes qui vous attendent plus haut.

En sortant de Giardini, nous luttâmes, durant un mille et demi, contre les difficultés d'un sentier en zigzag qui nous conduisit à Taormine. Taormine est située sur une éminence qui plane sur les contrées d'alentour : derrière elle se montrent d'autres hauteurs capricieusement découpées. C'est encore une grande ville qui renferme, dit-on, 5,000 habitants. L'artiste y rencontre, à chaque pas, des sujets pour son pinceau : c'est une galerie intéressante à l'entrée de laquelle se groupent des murailles et des maisons sarrazines, des pins, des palmiers, des orangers; plus loin, beaucoup plus loin, on entrevoit des montagnes et la mer. Certaines maisons ornées d'arabesques blancs et noirs donnent à la ville une physionomie orientale. Mais ce n'est pas là qu'est la plus grande gloire de Taormine. Acheminez-vous vers les ruines du théâtre grec, et là vous verrez l'Etna, mais vous le verrez comme vous ne l'aurez pas encore vu : je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une scène plus belle ; on s'en éloigne avec une de ces impressions qui échappent à la voix du poète, au pinceau de l'artiste. Le théâtre est dans un isolement complet, sur la crête d'une éminence qui, d'un côté, fait face à la montagne et qui, de l'autre, regarde la mer. On se contenterait sans doute d'un pareil tableau : un théâtre grec qui laisse apercevoir, entre ses arcades mutilées, une mer d'améthiste, voilà qui est un vrai trésor. Mais vient l'Etna, qui déploie dans le lointain sa masse sublime ; viennent des groupes de maisons, une forteresse antique, un village en pain de sucre, des pics, des hauteurs aux formes variées,

disséminés çà et là à l'horison ; et quand nous étions là, nous, ne pouvant nous rassasier de cette vue enchanteresse, l'air était embaumé et tiède ; le soleil répandait sur la scène ses rayons dorés. Si vous montez à l'emplacement de la rangée supérieure de siéges, vous avez en vue les montagnes et la côte jusqu'à Messine, les anciens tombeaux, les caps, les promontoires ; un tableau qui suffirait pour faire la réputation d'une autre ville. Rien, non rien n'est comparable à Taormine.

Bien nous avait pris de nous lever matin, car avant notre retour à Giardini, la montagne, jusqu'à moitié route, s'était couverte de nuages.

De Giardini à Messine, on marche, durant trente milles environ, le long de la côte. La route est bonne. La campagne est semée de vignes et d'oliviers. On rencontre souvent des vues fort intéressantes : il y en a une surtout, à laquelle le fort de San Alessio imprime un caractère tout pittoresque. Il y avait long-temps qu'il faisait nuit quand nous arrivâmes à Messine.

CHAPITRE VIII.

3 Septembre. — Dans l'après-midi nous nous décidâmes à faire une courte excursion en Calabre, pour nous enquérir du sort qu'avaient éprouvé plusieurs monuments que nous savions avoir été élevés à Mileto et dans les environs de cette ville, par le comte Roger. C'est à Mileto que ce prince résida le plus souvent, avant la conquête de Sicile ; à Mileto que fut célébré son mariage avec la belle Eremberge ; c'est encore à Mileto qu'il mourut.

Nous montâmes dans un bateau découvert qui devait nous porter à Palmi, ville située sur la côte, à dix-huit milles environ de Mileto.

Une brise légère nous poussa bientôt dans le détroit; nous passâmes sous le rocher si fameux et la ville de Scylla, et, au coucher du soleil, nous atteignîmes la *Scarigatura* de Palmi. Le débarcadour n'est rien autre chose qu'un étroit couloir entre des rochers; nous nous y glissâmes tant bien que mal; une bande d'hommes à mines farouches qui attendait notre arrivée, se rua sur nos bagages; et pour avoir la paix avec nos gracieux commissionnaires, nous nous vîmes obligés de supporter les désagréments d'une marche rapide dans un sentier tortueux. Il était nuit quand nous entrâmes dans les rues, ou pour mieux dire les ruelles de Palmi. On nous conduisit à la meilleure auberge qui n'a d'autre porte que celle de l'écurie.

La nouvelle route publique qui va de Reggio à Naples, passe près de Palmi et traverse Mileto; mais comme on ne trouve à Palmi aucune espèce de voiture, nous fûmes forcés de louer des chevaux pour notre voyage du lendemain. A la pointe du jour nos coursiers étaient à la porte: rien de plus misérable que leurs harnais. De chaque côté de la selle pendaient deux ficelles pourries qui soutenaient chacune un mauvais étrier, et que nous fûmes obligés de renouveler, à nos frais, pendant la route. Le tumulte, la confusion et la longueur des préparatifs me firent croire que j'étais encore en Turquie. Enfin nous partîmes, accompagnés de deux guides calabrais à pied. C'étaient des gaillards actifs et bien taillés, noirs comme des maures. Ils portaient des manteaux de couleur rougeâtre, qui ne couvraient qu'une de leurs épaules, et des pantalons courts, dont la blancheur contrastait avec leurs jambes basanées. Ils ne furent occupés durant le voyage qu'à pousser des cris aigus pour animer nos montures, ou qu'à réparer les nombreux accidents qu'éprouvait notre pauvre équipage. Nous ne pûmes presque jamais nous permettre le trot, et pourtant la route que nous traversions était la *strada consulare*.

Le pays par lequel nous passâmes est partout couvert de bois. Dans les environs de Palmi, la végétation est riche; le bel olivier à fleurs brunes y croît en abondance. Plus loin, on voit des champs de maïs coupé où des troupeaux de petit bétail gris viennent chercher leur pâture, de vastes plaines où les chèvres broûtent le myrte et la bruyère de la Méditerranée. Dans les vallons qu'arrosent des ruisseaux limpides, s'étendent des champs de melons d'eau. Des paysans, assis sous les toits de roseaux de leurs petites huttes, offrent ces fruits au voyageur altéré.

A notre gauche, nous apercevions le golfe de Gioia, et la petite ville de Nicotera, située sur le penchant d'un mont rocailleux. A notre droite, se dressaient dans le lointain les pics sombres des Apennins.

L'intérieur de cette partie de la Calabre est peu habité. Nous vîmes çà et là des maisons éparses et nous ne traversâmes qu'un seul village.

Les quelques voyageurs que nous rencontrâmes étaient tous armés, à l'exception d'un curé de campagne qui cheminait tranquillement sur sa mule, avec le muletier à ses côtés. Un gentilhomme calabrais, qui avançait derrière nous à cheval, nous dépassa bientôt: il était suivi de deux domestiques dont les chevaux portaient des bagages. Tous les trois avaient des carabines en bandoulière et des sabres au côté.

Les paysannes que nous vîmes sur la route étaient droites et de haute taille; leurs visages étaient gracieux, leur peau assez belle. Un coupon de toile blanche roulé autour de leur tête, descendait sur leurs épaules et retombait par derrière comme un voile: c'est probablement un reste du costume grec. Elles avaient dans la tournure quelque chose de noble et de fier, qui contrastait singulièrement avec leurs jambes nues et leurs mains calleuses.

Nous mîmes sept heures à faire nos dix-huit milles. Sur la fin nous souffrîmes beaucoup de la chaleur.

A notre entrée à Mileto, je laissai échapper une exclamation de regret, car rien d'antique ne vint d'abord s'offrir à ma vue ; cependant un de nos guides nous parla de la cathédrale qui est à l'extrémité méridionale de la cité, et nous dit qu'elle renfermait dans ses murs la tombe du comte normand. Il nous assura l'avoir vue lui-même plusieurs fois. La cathédrale est moderne, nous le savions ; mais elle pouvait avoir été reconstruite et conserver dans son enceinte le vieux monument si précieux pour nous. Nous courûmes donc avec un empressement de pélerins, à la recherche de la vénérable relique, et ce fut avec un sentiment de profond respect que nous pénétrâmes sous les voûtes du temple. Mais quelle fut notre douleur ! On n'y trouve pas de tombe normande, et nous apprîmes bientôt que la ville entière, sans en excepter la cathédrale, est de fondation nouvelle. Nous ne marchions pas sur l'emplacement de Mileto antique ; ses ruines sont dispersées sur un autre sol. Renversée par deux affreux tremblements de terre, elle fut désertée par ses habitants, qui se bâtirent de nouvelles demeures, à un mille et demi environ de leur ancienne cité.

Nous trouvâmes auprès du *Trésorier* lombard Comite, chanoine du chapitre de Mileto, une douce compensation du désappointement que nous venions d'éprouver : il s'empressa avec une obligeance pour laquelle nous conserverons toujours un souvenir de gratitude, de nous donner tous les renseignements désirables sur l'archéologie de cette partie de la Calabre. C'est à lui que nous dûmes de nombreux et intéressants détails sur l'histoire de Mileto ; c'est lui qui nous apprit qu'un autre monument avait subi une destinée exactement semblable à celle de la cathédrale. Nous voulons parler du couvent de Ste.-Euphémie (1), si

(1) Le monastère de Ste.-Euphémie était une institution bénédic-

célèbre autrefois, qu'il donna son nom au golfe. A la suite d'une effroyable convulsion terrestre, l'édifice a complètement disparu, et à sa place s'étend un vaste lac dont les eaux se retirent en été, et laissent une fange noirâtre d'où s'échappent des miasmes qui infectent la contrée d'alentour. Il y avait encore un autre lieu, dans le voisinage de Mileto, que nous avions l'intention de visiter : c'est le monastère de San Stefano del Bosco, dont le comte Roger jeta les fondements dans une des retraites les plus sauvages des Apennins. Là venait se délasser de ses pieux travaux son illustre contemporain, saint Bruno, le fondateur de l'ordre Carthusien. Sur la foi des paroles du *Trésorier* qui croyait, nous dit-il, qu'il y avait encore quelque chose à voir à San Stefano, et qui nous promettait du moins dans l'expédition que nous allions entreprendre, une succession de tableaux pittoresques, nous résolûmes de nous mettre en route le lendemain et de consacrer l'après-midi qui nous restait, à passer en revue les vestiges de l'ancienne Mileto. Le bon vieux *Trésorier* voulut nous accompagner lui-même dans notre excursion.

Le site est romantique : c'est un monticule flanqué de deux ravins profonds dans lesquels coulent deux petites rivières. A l'est, on distingue le dos bleuâtre des Apennins; par une ouverture pratiquée dans les montagnes au sud, l'œil suit au loin la mer jusqu'au phare de Messine. C'était là qu'était pla-

tine, fondée par Robert Guiscard. Robert de Grandmesnil, ex-prieur de St.-Evroult en Normandie, en fut le premier abbé. Ce monastère se glorifiait de posséder la tête de Ste.-Euphémie, qui souffrit le martyre à Chalcédoine, et dont le corps fut apporté de Constantinople dans le courant du VII[e]. siècle. Ste.-Euphémie était en grande vénération dans l'Eglise grecque, et ce fut là ce qui engagea probablement Guiscard à la donner pour patronne au monastère qu'il fonda au milieu des Grecs, ses nouveaux sujets.

cée Mileto antique. La position offrait par sa difficulté, d'immenses avantages pour la défense, mais peu de commodité et d'agrément : au moyen âge, on préférait la force à l'aisance. On ne retrouve aujourd'hui en grande partie que des fondations et des pierres éparses. Nous allâmes d'abord visiter les ruines de l'abbaye de la Ste.-Trinité qui était bâtie sur une éminence, hors des murs de la ville. Il ne reste qu'une petite portion des murailles des deux extrémités de l'église ; mais cela suffit pour prouver que le monument était construit sur une grande échelle, et avait la forme en croix de la basilique latine. L'épaisseur des murailles était considérable ; elles étaient bâties en moellon et recouvertes de pierres carrées, disposées en rangées régulières. Le sol est jonché de débris : des fragments de marbre ayant appartenu à des colonnes, à des corniches, à des architraves, témoignent incontestablement de l'emploi des matériaux d'anciens édifices romains, pour la construction de cette église. On les emprunta, ainsi que nous l'apprit le *Trésorier*, en partie au temple de Proserpine à Hipponium (aujourd'hui San Leone), et en partie, comme il a raison de le croire, au temple de Cybèle qui s'élevait dans la plaine de Messiano. Il y a tout lieu de penser que l'église a été bâtie dans un style qui concordait avec les matériaux romains ; et ce style, les Normands paraissent ne s'en être jamais départis en Apulie et en Calabre. Dans ce monument existèrent jusqu'à l'époque de son entière destruction en 1783, deux sarcophages romains, qui passèrent toujours dans l'esprit du peuple pour les tombeaux du comte Roger et d'Eremberge, sa première épouse. On sait que le comte Roger fut enterré dans l'église de la Ste.-Trinité (1) ; et comme, même à cette époque, on avait

(1) Mortuus demùm Rogerius comes apud Miletum, anno 1101, ætatis suæ 70, in æde Sanctæ Trinitatis quam ipse fundaverat, regio more tumulatus est. Rocco Pirro, Chronologia regum Siciliæ, p. 18.

coutume de se servir des anciens sarcophages pour y renfermer les dépouilles mortelles des personnages de distinction (1), la tradition peut bien n'être que l'expression de la réalité. Ces sarcophages existent encore. Le plus petit, sur lequel on a représenté le combat des Amazones, et le couvercle du plus grand ont été transportés à la ville nouvelle, où on les a laissés en plein air, exposés à toutes les injures du temps et des hommes. Le plus grand sarcophage était trop lourd pour être changé aisément de place : on le retrouve dans les vignes qui environnent aujourd'hui l'abbaye. Il est toujours désigné sous le nom de tombeau du comte Roger.

En sortant de l'abbaye nous nous dirigeâmes vers l'emplacement de l'ancienne cité : il est maintenant transformé pour la plus grande partie en champs labourés. Le *Trésorier* nous montra le monticule où était située la chapelle de St.-Martin, fondée aussi par le comte et dans laquelle un de ses fils fut inhumé. Nous foulâmes aux pieds les ruines de ce qui était, dans les derniers temps, le palais épiscopal, après avoir servi de château au conquérant normand. Près de là s'élevait la cathédrale Il ne reste plus rien du palais de l'évêque ; et, à l'exception des fondations où l'on distingue quelques arcades circulaires, l'antique château a aussi entièrement disparu. Ces fondations sont les seuls vestiges de la demeure de l'illustre comte ; on éprouve un plaisir bien doux à errer au milieu de ruines auxquelles vient s'associer la mémoire d'un si grand homme.

5 Septembre. — Nous prîmes avec nous deux guides calabrais auxquels nous adjoignîmes un homme armé d'une carabine (c'était plutôt une garde d'honneur, qu'une escorte

(1) Le tombeau de Constantia, femme de Frédéric d'Arragon, dans la cathédrale de Palerme, est un ancien sarcophage. Cette princesse mourut en 1363.

destinée à nous protéger), et nous nous acheminâmes vers San Stefauo del Bosco, qui est situé dans les environs du village de la Serra, à sept heures de marche de Mileto. La route est fatigante : le pays que nous avions à traverser est un pays de montagnes, de vallées et de rivières. Il nous fallait monter plusieurs degrés de l'échelle des Apennins; et ce n'était pas chose facile que de marcher d'un pas sûr dans le sentier où nous étions entrés. D'abord je fus sur le point de perdre courage; mais l'activité et l'assurance de mon cheval calabrais me mirent bientôt à l'aise. Il n'avait point de bride et ne portait que son licou habituel; mais je m'aperçus bientôt que je devais me borner avec lui à un rôle tout passif. La confiance et la facilité avec laquelle il se laissait comme glisser des hauteurs les plus escarpées, marchait sur le bord dangereux des précipices, et sautait d'une pierre sur une autre dans les fondrières, avait quelque chose de vraiment merveilleux.

Après trois heures de marche nous atteignîmes les villages de Suriglio et de Surigliello. Les maisons de l'un sont groupées sur une éminence, l'autre est attaché au flanc d'une colline et environné d'une ceinture de bois touffus : ils offrent tous deux des tableaux fort pittoresques.

Il s'éleva ici entre nous et nos guides calabrais une dispute assez vive : ils voulaient nous faire faire une halte intempestive pour trinquer avec un ami; nous refusâmes de nous arrêter. Nos guides étaient deux frères dans la fleur de l'âge et de bonne mine; l'aîné paraissait avoir été taillé par la nature, pour appartenir à l'une de ces bandes de brigands qui désolaient autrefois les parties les plus sauvages de la Calabre; le plus jeune était d'un caractère plus doux; il n'aurait pas de lui-même cherché à faire le mal, mais il pliait sous l'ascendant de son compagnon plus énergique. Ils nous lâchèrent des

bordées de paroles inintelligibles ; ils crurent nous effrayer par leurs gestes menaçants et leurs regards sombres ; mais nous tînmes bon, aidés de notre homme à la carabine, et nous les forçâmes de renoncer à leur station.

Nous avions encore une autre hauteur à gravir : le sentier qui conduit au sommet a, dans certains endroits, quelque chose de terrible. Il monte le long d'affreux précipices, et rien ne garde le voyageur d'une chute épouvantable. Plus loin, il est bordé de deux masses de roc et surmonté d'une voûte formée par des branches de chêne et de châtaignier. Nous sortîmes enfin de cette route périlleuse, et nous nous trouvâmes sur un terrain uni qui est en partie cultivé, en partie couvert de bruyères. Dans les prairies, des bergers font paître des troupeaux de brebis et de chèvres. C'est avec surprise que nous rencontrâmes des charriots dans ces régions élevées ; mais ils sont de construction ancienne et grossière ; ce sont des espèces de boites attachées à de forts cercles de bois. Un charriot d'une forme plus élégante ne pourrait pas résister aux difficultés de la route qu'il devrait traverser. Dans une vallée sur laquelle notre vue planait du haut de la colline, est la petite ville de la Serra, et à ses confins du côté du nord, se voient les ruines de San Stefano del Bosco.

Nous allâmes voir les ruines. Un mur crénelé avec des tourelles aux angles, environne encore les bâtiments du couvent. Nous pénétrâmes dans l'intérieur et nous examinâmes avec curiosité les ruines abandonnées, telles que les a faites le tremblement de terre de 1783. Les murailles de l'église et de la maison abbatiale, le cloître et quelques autres parties du convent sont encore debout, et se sont plus ou moins ressentis de la convulsion ; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître que l'édifice entier est une reconstruction moderne : il ne reste plus une parcelle du vieux San Stefano del Bosco. A

la porte du couvent nous nous désaltérâmes à une fontaine qui est l'œuvre des moines; l'eau qui s'en échappe descend des montagnes voisines, on ne peut s'y méprendre à sa délicieuse fraîcheur. De là nous nous avançâmes à un demi-mille plus loin dans le vallon, jusqu'à l'entrée de la forêt où s'élève, sur un petit monticule, la Santa Maria del Bosco; c'est un édifice moderne qui a remplacé la chapelle antique. Vis-à-vis de ce monument se voit un oratoire qui renferme une statue de marbre de St.-Bruno; on y lit aussi une inscription qui apprend que c'était dans ces lieux que le moine se retirait pour se livrer à la méditation. La retraite est silencieuse et solitaire : des sapins gigantesques, des hêtres antiques la couvrent de leurs larges rameaux, et autrefois les arbres de la forêt voisine venaient projeter sur ses murs vénérables des ombres encore plus épaisses.

C'est là que St.-Bruno s'occupa de la composition des réglements sévères de cet ordre carthusien, qui plus tard compta tant de monastères répandus sur la surface du globe. Bruno était allemand d'origine. Il avait séjourné quelque temps à Rome, où ses talents et la régularité de ses mœurs lui avaient concilié l'estime du pape Urbain II. Le souverain pontife avait voulu l'élever au siége archiépiscopal de Reggio : mais Bruno, dédaigneux des honneurs, s'était réfugié, suivi de quelques disciples, dans une solitude aux environs de Squillace. Sa retraite était voisine de la résidence du comte normand; son génie et ses vertus furent bientôt connus du prince qui n'eut plus d'autre pensée que de le fixer plus près de lui. Il lui fit donc bâtir un couvent sur le penchant des Apennins du côté de Mileto, et il y joignit la donation d'une étendue de terrain considérable. Ce fut dans ces lieux que Bruno passa le reste de ses jours, et qu'il mourut en 1101.

La statue en argent de St.-Bruno est encore portée en pro-

cession, une fois par an, sur le chemin de la Serra à l'oratoire dont il a été parlé plus haut, et près de cet édifice se tient une foire annuelle sous les auspices du même saint. Cette foire commence le 1er. mai et dure huit jours.

En deux heures de marche nous aurions atteint le sommet de la hauteur d'où l'on découvre l'Adriatique, et où se trouve un sentier qui descend le flanc opposé des Apennins et conduit à Stilo (1), à Squillace et à plusieurs autres villes; mais le jour était trop avancé pour que nous pussions songer à entreprendre cette ascension. Après avoir achevé notre examen des ruines de San Stefano, nous nous dirigeâmes vers La Serra.

La Serra est un bourg manufacturier où l'on n'entend retentir que le bruit des marteaux tombant sur les enclumes. Le fer que l'on travaille à La Serra vient des mines de Stilo, et est préparé dans les fonderies de Mongiana (2). C'est la ville la plus animée que nous eussions vue depuis notre départ de Marseille.

Dans l'auberge où nous descendîmes, la chambre que l'on nous donna était placée sous un pigeonnier. Pas n'est besoin de dire que nous appelâmes en vain le sommeil.

6 Septembre. — Sur la route qui nous ramena à Mileto, nous distinguâmes, dans le lointain, le château de Montéleone, dont la construction est due à Frédéric II, et qui est situé sur

(1) Dans le voisinage de Stilo, sur une éminence, on voit encore une petite église grecque qui date du temps de l'empire de Byzance. C'est un édifice carré, bâti en briques et qui a cinq petites coupoles. Celle du centre est supportée par quatre colonnes de marbre. Ce monument a été soigneusement décrit dans les Memorie della Chiesa di Mileto, compilés par Vito Capialbi.

(2) La Mongiana est à cinq milles environ de la Serra et à six milles de Stilo. Ses fonderies sont la propriété du gouvernement napolitain.

une éminence qui domine la ville, à cinq milles environ au nord de Mileto.

7 Septembre. — A notre arrivée à Monteleone, après avoir quitté Mileto, nous pûmes nous procurer une voiture, et notre retour vers la côte s'effectua avec plus de rapidité.

Nous remarquâmes sur la route un jeune homme à cheval, qui paraissait venir de l'intérieur; il était suivi d'une troupe d'hommes à pied, les uns armés de carabines, les autres de bâtons longs et pesants : tous portaient sur leurs épaules de grands manteaux bruns. Nous voulûmes savoir ce que tout cela signifiait, et l'on nous apprit que le jeune cavalier était le fils d'un *possidente* ou propriétaire du voisinage, qui était en tournée pour percevoir ses revenus et inspecter ses terres. C'était là, sans contredit, un spectacle fort pittoresque qui nous rappelait le moyen âge, le seigneur féodal et ses recors.

Nous traversâmes la route que nous avions déjà parcourue; mais au lieu de la quitter à Palmi, nous poussâmes quelques milles plus loin jusqu'à Bagnara. De la hauteur où nous nous trouvions, notre vue embrassait la mer, les îles de Lipari, la côte de Sicile et le phare de Messine.

Les montagnes qui bordent la côte de Calabre sont si escarpées, que ce n'a pas dû être une chose facile que de conduire la route jusqu'aux villes situées sur le rivage. Pour la faire descendre jusqu'à Bagnara, il a fallu appeler à son aide toutes les ressources du zig-zag, et jeter des ponts presqu'à chaque pas. Au-delà de cette ville, elle rampe le long de la côte jusqu'à Scylla et Reggio.

A Bagnara nous louâmes un bateau qui devait nous ramener en Sicile; mais il nous fut impossible de mettre sur-le-champ à la voile. Il fallait que nos bateliers se pourvussent de passeports, et comme il était midi passé, le *Cancelliere* et le *Giudice* faisaient la sieste, et on ne pouvait les déranger. Enfin,

les honorables fonctionnaires voulurent bien se lever, et nous pûmes alors partir.

La traversée fut heureuse, et nous arrivâmes à Messine dans les premières heures de la nuit.

CHAPITRE IX.

Outre les églises de Messine qui ont déjà été décrites, il en existe deux autres qui, bien qu'elles ne soient plus consacrées au culte, n'en méritent pas moins de fixer l'attention. L'une est située dans l'intérieur de la ville, et sert aujourd'hui de magasin : elle est connue sous le nom de Santa Maria Alemanna. C'était autrefois la chapelle d'un prieuré appartenant aux chevaliers Teutoniques, que l'empereur Frédéric II avait introduits en Sicile : ce prince avait voué à cet ordre une protection toute particulière. Il leur fit bâtir le prieuré de St.-Léonard dans les environs de Foggia en Apulie, et celui de Santa Maria à Messine, et il dota chacune de ces fondations de domaines considérables.

L'ordre Teutonique dut son origine à un gentilhomme allemand, qui fonda un hôpital et une chapelle à Jérusalem pour ses compatriotes qui viendraient en pélerinage au Saint Sépulcre; et comme ces pélerins étaient souvent attaqués sur la route par les Musulmans, il se forma une association d'allemands intrépides pour veiller à leur salut et faire le service de l'hôpital : les membres de cette association s'intitulèrent chevaliers Teutoniques. Pour en faire partie, il fallait être allemand et de noble naissance. Ces chevaliers avaient pour armes une croix noire sur un champ blanc.

L'hôpital de Messine était ouvert à tous les allemands qui se dirigeaient vers la Terre-Sainte. A cette époque, le port de

Messine était celui où la plupart des croisés mettaient à la voile pour l'Orient. Toutes ces circonstances valurent à l'église dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, le nom de Santa Maria Alemanna.

Ce monument porte les caractères de l'ancienne architecture ogivale. Les arcades de la nef ont des moulures et reposent sur des piliers auxquels sont attachées des demi-colonnes. Les chapiteaux de celles-ci sont délicatement travaillés et décorés de feuillage. De chaque côté de la porte principale se voient deux colonnes en spirale entre lesquelles est un pilastre ; elles supportent des moulures en nombre correspondant. Sur les moulures extérieures sont sculptés des figures humaines, des instruments de musique, des monstres de différentes espèces, des centaures, des griffons, etc. Sur les moulures intérieures on remarque le chevron normand.

Santa Maria Alemanna fut commencée vers l'an 1223 (1). Dans un orage qui éclata dans le courant de l'année 1612, le feu du ciel tomba sur l'église, et les ravages qu'il causa furent tels qu'elle ne put dès ce moment servir à la célébration du culte.

L'autre église est située sur une éminence, à quelques milles de Messine, sur la route qui conduit au télégraphe. Elle est connue en général sous le nom de la Badia ou la Badiazza. Ce monument est vaste : il a trois absides à l'extrémité orientale, mais il est dépourvu de transepts. Au-dessus de l'intersection des transepts et de la nef, se voit une coupole grecque, soutenue à chacun de ses angles par une série de petites arcades, qui

(1) Dans l'année 1223, Herman de Salza, grand-maître de l'ordre Teutonique, accompagna Jean de Brienne, roi de Jérusalem, quand ce prince vint en Europe implorer le secours des rois chrétiens contre les Infidèles qui l'avaient chassé de ses états. L'empereur Frédéric embrassa sa cause, et gratifia dans la suite les chevaliers Teutoniques, des revenus de plusieurs établissements religieux.

lient ingénieusement le carré inférieur avec le cercle qui se trouve au-dessus. Les arcades de la nef revêtent la forme ogivale. Elles reposent sur des faisceaux de quatre demi-colonnes, dont les chapiteaux de formes diverses et ornés de feuilles sont travaillés dans le mode grec.

Les fenêtres sont simples et en lancette. On remarque sur le portail principal un mélange singulier de moulures grecques et normandes ; son arcade semi-circulaire repose sur une imposte qui est ornée, ainsi que le linteau, d'une moulure grecque.

La Badia appartenait, avec une autre église située à l'intérieur de la ville, aux religieuses de Santa Maria della Scala. Guillaume II, l'empereur Henri VI, l'impératrice Constance et d'autres souverains de Sicile la dotèrent et l'embellirent successivement ; mais on ne sait à quelle époque elle a été rebâtie dans la forme qu'on lui voit aujourd'hui. L'abbaye dont elle était une des dépendances portait d'abord le nom de Santa Maria della Valle ; mais elle le changea pour celui de Santa Maria della Scala, à la suite d'un miracle que l'on prétend avoir eu lieu avant l'année 1168. Il est probable que l'église fut reconstruite peu de temps après le miracle. Les nonnes abandonnèrent leur couvent dans la première partie du XVIe. siècle, et l'église est maintenant en ruines.

Nous avions fini notre examen rapide de la côte occidentale de Sicile ; il résultait des observations que nous avions pu faire, que les Normands, à leur arrivée dans l'île, avaient continué de bâtir, du moins dans la province que nous venions de visiter, d'après les règles de l'architecture romane ; mais que plus tard, et à une époque fort ancienne, ils avaient adopté pour leurs constructions une sorte de style ogival, différant, à plusieurs égards, de l'architecture en ogive du nord, et que, une fois que cette adoption avait eu lieu, ils avaient toujours continué de suivre la même marche et les mêmes principes.

CHAPITRE X.

Nous avions l'intention, dans notre voyage de Messine à Palerme, de visiter Cefalu. Dans cette saison de l'année, la chaleur est étouffante : au lieu de nous servir, pour notre course, de mules, seul moyen de transport dont l'on puisse disposer, puisqu'il n'y a pas de route pour les voitures, nous cherchâmes à nous dérober aux incommodités de cette monture, sous le ciel brûlant de la Sicile, en nous réfugiant dans un bateau découvert, servi par des voiles et un équipage de six hommes qui devaient manœuvrer les rames, en cas de calme ou de vent contraire. Mais nous eûmes à nous repentir du choix que nous avions fait.

A peine eûmes-nous doublé la pointe du phare, que nous fûmes assaillis par des raffales de vent qui nous barrèrent le passage. Les bateliers avancèrent aussi long-temps qu'ils le purent ; mais à la distance de vingt-quatre milles de Messine, notre bateau éprouva un choc si violent que nous nous vîmes obligés de suspendre la lutte, et de nous traîner vers une rive déserte en attendant un vent plus propice.

Dès que le bateau fut en sûreté, nous nous occupâmes tous d'une œuvre consolante, je veux parler des préparatifs du dîner. Nous avions fait d'amples provisions à Messine ; mais toute notre batterie de cuisine consistait en deux vases de terre assez semblables à de grands pots à fleurs. Ils nous servirent à la fois de plats et de sauciers. Nous les transportâmes à terre, et notre domestique napolitain qui était fort heureusement bon cuisinier, et qui n'était jamais si content que lorsqu'il pouvait exercer son art, se mit en besogne, sans nous faire grâce du moindre préliminaire, et finit par être en état

de nous servir un repas abondant et exquis que nous mangeâmes dans le bateau, sous une tente de crin, avec une planche pour table.

Quand vint la nuit, nous descendîmes la voile, et en y ajontant un tissu de crin assez long et la tente de l'arrière, nous métamorphosâmes le bateau eu cabine. Une petite lanterne, suspendue au milieu de notre chambre improvisée, nous éclairait dans les ténèbres. Un large matelas que nous étendîmes sur des planches à l'arrière, forma notre couche. Les mariniers s'enveloppèrent dans leurs manteaux, et prirent place d'eux-mêmes au fond de la barque. Nous n'aurions pu jouir d'une plus parfaite indépendance, quand nous aurions été jetés sur le rivage d'une île déserte.

Le lendemain matin le vent s'était apaisé. Les gros nuages que nous avions vus la veille suspendus sur toutes les montagnes, notamment sur celles de Calabre, disparaissaient par degrés. Il s'éleva une brise du nord-est qui nous permit de reprendre notre voyage. Vers midi, nous doublâmes la pointe de Milazzo, à l'extrémité de laquelle se voit sur des rochers raboteux, un phare qui en signale les dangers. Bientôt la brise qui nous favorisait expira, mais les bateliers prirent leurs rames, et leurs efforts robustes nous poussèrent 24 milles au loin dans la baie de Patti. Ils s'animaient les uns les autres avec des chants et des cris, au milieu desquels on pouvait distinguer l'exclamation de *Allagh*, *Allagh*, qui paraît être un souvenir du dialecte sarrazin.

La côte de la baie de Patti est hérissée de montagnes; mais l'olivier croît sur ses collines rocailleuses, et l'on remarque en certains endroits des champs cultivés. Les bateliers nous indiquèrent le couvent de la Madonna di Tindaro, qui est situé sur une éminence. L'Etna avec sa couronne de neige. semble se tenir à ses côtés; mais il en est en réalité à 50 milles

10

de distance. A notre droite, nous apercevions Stromboli et le groupe des îles Lipari. Enfin nous découvrîmes la ville de Patti : elle se dresse sur une colline de forme pyramidale, adossée à de hautes montagnes. La petite cathédrale (car Patti est le siége d'un évêché) couronne la hauteur, et sa campanille en forme le sommet. En approchant de plus près, nous distinguâmes une vieille tour et quelques maisons isolées sur le rivage. Nous jetâmes l'ancre, en attendant, pour continuer notre course, la brise de terre qui s'élève ordinairement du rivage, quand vient le soir, dans les temps calmes, et nous débarquâmes. Une large route publique, de chaque côté de laquelle se succèdent de frais jardins, nous conduisit à la ville. Les rues de Patti sont raides, étroites, tortueuses et mal pavées. Nous remarquâmes quelques maisons d'assez bonne apparence, garnies de balcons de fer, sur les lances desquels sont fichés des pots à fleurs. La plupart des personnes que nous rencontrâmes étaient mieux vêtues que nous ne devions nous y attendre. Nous montâmes à la cathédrale où reposent les cendres de la reine Adelasia ; sur la tombe de la princesse, on a couché, dans ces derniers temps, une statue moderne (1).

La vue qu'on a de cette hauteur est riche et imposante : d'un côté s'étendent de vastes plaines où croissent la vigne et l'olivier ; au-delà s'élèvent des montagnes sur le sommet desquelles on distingue les débris des murailles de Gioiosa, la ville déserte, noircies par le feu du ciel. De l'autre côté, on aperçoit la mer et les îles Lipari.

Pendant notre absence, nos mariniers avaient tiré le bateau sur la plage. La mer était devenue houleuse, et son agitation ne présageait rien de bon. A l'heure où nous comptions sur le

(1) Le comte Roger fonda à Patti un couvent de Bénédictines, que la fière Adelasia choisit pour retraite, à son retour de Jérusalem.

secours de la brise de terre, le vent d'ouest souffla de nouveau avec un redoublement de violence. Il nous retint dans l'inaction pendant les deux jours suivants : c'était à en perdre patience. La résignation est difficile quand le mal qui nous afflige peut disparaître d'un instant à l'autre.

L'un de ces jours, nous allâmes visiter les ruines de l'ancienne Tyndarus qui était située sur une hauteur, à sept milles environ à l'est de Patti. Le port est aujourd'hui un lit de sable ; et ce changement doit être attribué, soit aux dépôts successifs faits par les torrents d'hiver, soit à l'éloignement de la mer. De cet amas de matières humides s'exhalent des miasmes morbides qui désolent la contrée d'alentour. Il y a quelques années cependant, des pêcheurs, séduits par l'énorme quantité de poissons que nourrissent ces parages, bravèrent le terrible fléau et vinrent bâtir leurs pauvres cabanes sur la rive.

Sur la colline qui domine l'ancien port, existent de nombreux vestiges de vieilles murailles, de tombeaux et de fondations, mais ce ne sont que des ruines. On ne trouve de passablement conservée qu'une partie d'un temple, qui, si l'on en juge par les caractères de son architecture, doit remonter aux dernières années de l'Empire romain. On reconnaît à divers indices que ses murailles avaient un revêtement de marbre. Ce temple est aujourd'hui rempli de décombres, et c'est à peine si l'on peut distinguer quelques pieds des chapiteaux des pilastres sur lesquels reposaient les arcades qui soutenaient la voûte. On y trouva, il y a quelques années, trois ou quatre statues parfaitement conservées, mais d'un mérite médiocre (1).

Nous portâmes ensuite nos pas vers le couvent. Il n'y existe rien de curieux ; mais nous nous dédommageâmes amplement

(1) Ces statues sont maintenant au musée public de Palerme.

de la course que nous avions faite en admirant la vue majestueuse qu'il commande.

14 Septembre. — Le vent s'étant apaisé, nous continuâmes notre voyage. Nous courûmes pendant quelques heures des bordées peu avantageuses; mais tout-à-coup, par l'effet d'un de ces caprices auxquels se livre si souvent la Méditerranée, le vent cessa complètement, et il fut permis à nos bateliers de se servir de leurs rames. La côte était toujours montagneuse. Nous passâmes devant quelques hauteurs sur le penchant desquelles sont suspendus de jolis villages. Nous vîmes aussi plusieurs vieilles tours qui se dressent sur certaines parties avancées du rivage. Au-dessus du village de Borro s'offrit à nos yeux un antique château, dont la tour principale a des parapets et des fenêtres de style sarrazin. Nous ne pûmes ce soir-là avancer que jusqu'à un groupe de cabanes de pêcheurs, appelé San Gregorio, où se trouve une petite anse environnée de récifs et de rochers. A trois heures et demie du matin, nous écartâmes le rideau de notre tente et nous aperçumes l'étoile polaire, brillant comme une planète, et nos bateliers occupés des préparatifs du départ. Le vent de terre était descendu des montagnes, et pendant quelque temps il nous fut d'un puissant secours. Enfin nous distinguâmes clairement la hauteur au pied de laquelle est située Cefalu, et nous nous laissâmes aller à l'espoir d'y arriver avant la nuit. Soudain le même vent qui nous avait si long-temps contrariés se réveilla avec une violence nouvelle; des nuages s'amoncelèrent au sommet de toutes les montagnes; des ténèbres couvrirent le ciel et les flots : tout nous présageait une tempête; et nous nous hatâmes de chercher un refuge à la Marina de Tusa. On eût dit qu'une puissance magique nous repoussait de Cefalu. Cependant il n'y eut pas de tempête, et au coucher du soleil le vent se calma. Le lendemain matin, 16 septembre, à deux heures, le vent souffla

de nouveau de la terre ; vers neuf heures nous tournâmes la pointe du rocher de Cefalu et nous vîmes enfin à ses pieds la ville et sa fameuse cathédrale.

Cefalu est une cité du moyen âge : elle est bâtie au pied d'une éminence, sur un lit de rochers qui l'élève au-dessus du niveau de la mer, et lui compose un port indigne d'elle. A l'extrémité de la ville, et dans le voisinage immédiat de l'éminence, se dresse isolée sur un monticule l'intéressante cathédrale. Au sommet de la hauteur se découvrent çà et là des restes épars de l'ancienne Cephaledium et les murailles des fortifications modernes.

Ce qui prête à la cathédrale de Cefalu un puissant intérêt, c'est la certitude de sa date. Dans l'automne de l'année 1131, le roi Roger revenant de Calabre en Sicile fut surpris par une affreuse tempête. Dans cette circonstance périlleuse, il fit vœu, s'il échappait à la mort, de bâtir une église à l'endroit même où il prendrait terre. C'est à Cefalu qu'il aborda, et l'année suivante commençait la construction de la cathédrale.

Nous dirigeâmes notre bateau vers la partie du rivage où s'était posé le pied royal ; mais il nous fut impossible de pénétrer dans la ville du même côté que Roger, car l'antique porte d'eau à ogive est bouchée, et l'on a construit une porte d'entrée moderne dans la direction de la principale rue. Nous courûmes, sans perdre de temps, à la cathédrale. C'est un édifice de grande dimension, bâti dans la forme de la croix latine ; sa conservation ne laisse rien à désirer. Il se compose d'une nef, d'ailes latérales et de transepts, et a trois apsides à son extrémité Est ; mais il est dépourvu de tour centrale. Le chœur et les transepts sont voûtés. La nef a un plafond en bois. On y trouve un *triforium*, mais il n'existe pas de *cleristorie*.

Toutes les arcades sont de forme ogivale : celles qui bordent la nef, celles qui se trouvent à l'intersection de la nef et des

transepts, celles du *triforium*, celles des fenêtres, celles qui décorent l'extérieur du monument, toutes ont adopté l'ogive.

Les colonnes de la nef ont été empruntées à des édifices plus anciens; leurs chapiteaux imitent pour la plupart le chapiteau corinthien. Il existe un large intervalle entre eux et les impostes. La ligne perpendiculaire se prolonge à l'effet d'augmenter l'élévation.

Dans les chapiteaux des colonnes à l'intersection de la nef et des transepts, on voit mêlées au feuillage du style normand des figures grossièrement sculptées.

De chaque côté de l'apside principale sont deux rangées de colonnes surmontées de chapiteaux; quant à l'apside elle-même, pas une colonne ne la décore, parce que son demi-cercle en entier, ainsi que les murailles adjacentes du chœur, sont couverts de mosaïques, comme dans les églises byzantines. La Vierge est placée au centre; le reste de l'espace est occupé par des anges, des apôtres, des prophètes, des rois et des juges, des guerriers et des saints. Les noms des saints sont écrits en caractères grecs. De chaque côté de l'entrée du chœur sont des trônes en marbre blanc, ornés de mosaïques. Sur celui de droite, on lit : *sedes episcopalis ;* celui de gauche porte cette inscription : *sedes regia*.

Les fenêtres sont unies et n'ont point de méneaux. A l'extrémité des transepts on voit de petites fenêtres circulaires percées sous des arcades à lancette obtuse.

La façade occidentale est extrêmement simple. Elle consiste en un retrait flanqué de deux tours carrées saillantes. La partie supérieure du retrait, aussi bien que celle des tours, est ornée d'une série d'arcades entrelacées qu'environne la moulure en zigzag.

Le portail de l'ouest est infiniment curieux. C'est un demi-cercle compris dans un pédiment qui repose sur des pilastres unis.

La moulure du pédiment imite l'acanthe. Le portail a cinq faces enrichies, bordées de moulures à grains de collier. Sur la première est un rouleau décoré, dont les extrémités sont ornées de figures d'animaux ; sur la seconde, on distingue l'ove et la languette ; sur la troisième, des figures et des patères ; sur la quatrième, un feuillage entrelacé ; et enfin, sur la face voisine de la porte, on remarque le chevron normand. Le pédiment et le portail sont en marbre blanc. Au-dessus du dernier est une fenêtre à tête ogivale ; et dans les tours on voit deux rangées de fenêtres de même forme : celles de la rangée supérieure sont divisées par de petites colonnes. Un porche à trois arcades occupe tout l'espace compris entre les deux tours. Il a une voûte ogivale et des clefs de pierre ornées. Ses arcades latérales sont en ogive, mais l'arcade centrale est circulaire. Les chapiteaux de ses colonnes sont décorés de cottes d'armes. Ce porche est une addition, et sa construction ne peut remonter au-delà du XIVe. siècle.

Sur la partie supérieure des murs des transepts, à l'extérieur, on distingue une répétition des petites arcades entrelacées qui décorent la façade occidentale.

L'extérieur de l'extrémité Est est très-orné. Sur les deux apsides latérales se voient des colonnes sveltes qui supportent des arcades ogivales : on voit plus haut une corniche, composée d'une suite de petits demi-cercles reposant sur des têtes grotesques, telles qu'il s'en rencontre dans un grand nombre d'églises de Normandie. L'apside principale est ornée de minces colonnes accouplées qui se prolongent jusqu'à la corniche : ces colonnes ont des chapiteaux. La corniche elle-même se compose de têtes grimaçantes.

L'édifice est bâti en entier de grosses pierres carrées, et le chœur est en bon état : on remarque seulement à la partie

supérieure des imperfections qui paraissent avoir toujours existé (1).

De la description que nous venons de donner de la cathédrale de Cefalu, il résulte que ce monument appartient incontestablement à l'architecture ogivale, et que ses ornements et ses détails révèlent un mélange de caractères normands, romains, grecs et byzantins.

Au côté nord de la cathédrale est attenant le palais de l'évêque; il a vue sur la mer. C'est un édifice dont toutes les parties sont modernes, à l'exception du cloître par lequel il touche à l'église. Ce cloître se compose d'arcades unies, de forme ogivale, lesquelles reposent sur des colonnes accouplées, remarquables par la multitude et la variété de leurs ornements. Les chapiteaux des colonnes sont disparates. Les uns se décorent de figures; les autres se rapprochent beaucoup des chapiteaux grecs : tous sont en marbre blanc et leur exécution est parfaite.

En parcourant d'autres parties de la ville, nous remarquâmes, dans un grand nombre de maisons, d'antiques fenêtres à ogive, divisées par des colonnes simples; plusieurs d'entre elles sont ornées de pierres blanches et noires disposées en échiquier.

Cefalu renferme, dit-on, 20,000 habitants, mais rien ne révèle en elle une cité florissante; tout démontre, au contraire, qu'elle n'a jamais eu sa part de progrès. Vous voyez tous les marchands travailler en plein air devant leurs portes, et cette circonstance porte à croire que leur présence n'est pas souvent nécessaire dans l'intérieur de leurs boutiques.

Sur le côté de la baie opposé à celui où est situé Cefalu, on distingue des collines couvertes d'oliviers. Au-delà sont des caps et des promontoires.

(1) La cathédrale de Cefalu, à l'intérieur, a 230 pieds de long sur 90 de large.

Nous partîmes de Cefalu dans l'après-midi, secondés par une brise favorable ; c'était la première qui eût enflé nos voiles depuis que nous avions tourné le phare. Elle nous prêta son secours jusqu'à une distance de quelques milles au-dessus de Termini.

La brise expira. Nos bateliers eurent recours à leurs rames. La nuit remplaça le jour. Enfin nous découvrîmes les lumières de Palerme, dont nous n'étions plus éloignés que d'environ 12 milles. « *I lumi di Palermo!* » fut le cri de nos mariniers, qui voyaient arriver avec joie le terme de notre long voyage ; puis ils entonnèrent d'une voix forte un chant Sicilien, et redoublèrent d'ardeur. Il était à peu près minuit quand nous jetâmes l'ancre dans la Cala ou le petit port de Palerme.

CHAPITRE XI.

Palerme, située sur le bord de sa charmante baie, est environnée de riches et vastes plaines que bornent des montagnes aux formes variées. La ville est assise sur le penchant d'une éminence qui descend jusqu'à la mer, et se déploie le long du rivage. De l'autre côté de la baie, le mont si pittoresque de Pelegrino complète une scène dont il est le principal ornement.

Placée, comme elle l'est, sur une terre qu'embellissent à l'envie le palmier d'Orient et l'aloës, l'oranger, le figuier, l'olivier et la vigne, Palerme, avec son ciel si brillant, sa brise si pure, les vagues d'azur qui caressent ses pieds, est un des lieux les plus enchanteurs qui soient dans le monde. Je ne m'étonne pas que les princes sarrazins en aient fait leur capitale, et que les conquérants du Nord aient suivi leur exemple.

Les traits dominants de la cité moderne sont deux grandes rues, chacune d'un mille environ de longueur, qui se coupent à angles droits, et la Marina qui touche la rive. Les travaux

qu'il a fallu entreprendre pour donner aux deux rues la physionomie qu'elles ont aujourd'hui, sont dus aux vices-rois Espagnols. La principale, que l'on appelle le Cassaro, est bordée de deux rangs de maisons élevées, bâties dans un style ambitieux d'architecture moderne. Elles ont des corniches saillantes et de lourds balcons de fer. Les balcons sont, pour la plupart, ornés de fleurs, ou ombragés de *verandas*, qui ajoutent à l'éclat et à la richesse du tableau. Le rez-de-chaussée est toujours une boutique, dont la façade consiste en une grande arcade ouverte qui tient lieu de portes et de fenêtres. Au-dessus de la boutique est le *piano nobile*, nom sous lequel on désigne les appartements occupés par le propriétaire. Aux cinquième et sixième étages on voit souvent de longues rangées de loges à grillage en fer serré, qui appartiennent à des couvents de nonnes, et qui permettent aux recluses de lever un coin du voile qui leur cache le monde. Le Cassaro est toujours bruyant et animé.

A l'intersection des deux principales rues est la place des Quatro Cantoni. Cette place est de médiocre grandeur; chacun de ses quatre angles est orné d'une fontaine, et elle est environnée de portiques d'une hauteur égale à celle des maisons; chacun d'eux renferme trois rangées de statues : la rangée inférieure représente les Saisons; celle du milieu, quatre souverains d'Espagne, qui étaient aussi rois de Sicile; la rangée supérieure représente un égal nombre de saints auxquels Palerme s'honore d'avoir donné le jour. La place des Quatro Cantoni, avec ses portiques et ses fontaines, est due à l'architecte romain, Julio Lasso, qui en traça le plan par ordre du duc de Villena, vice-roi Espagnol. Elle fut commencée en 1609 et achevée en 1620 : c'est une œuvre admirable.

Au haut du Cassaro sont la cathédrale et le palais de l'archevêque : au-delà un grand espace découvert; puis le Palazzo Reale.

En traversant la même rue, on rencontre plusieurs églises modernes, dont les unes sont paroissiales et les autres appartiennent à des monastères. On n'y voit que marbre, que jaspe, qu'agate; les murailles et les autels sont incrustés de mosaïques; l'œil est ébloui d'une profusion de reliefs, de fresques et de dorures. Cette ornementation excessive nuit beaucoup, il faut l'avouer, à l'effet de ces monuments. Le plus remarquable d'entre eux est l'église de San Salvadore, bâtie par Giacomo Amato, dans la seconde moitié du XVIe. siècle. C'est un vaste édifice de forme octogonale, surmonté d'un dôme.

Sur le Cassaro ouvre la Piazza Bologna, au centre de laquelle s'élève une belle statue en bronze, représentant l'empereur Charles-Quint : cette statue fut l'ouvrage de Gian Battista Livolsi, de Nicosie, dans le courant de l'année 1630. On dit que pour le dessin, Livolsi s'aida des conseils de Mariano Smiriglio, de Palerme, architecte du sénat : je serais tenté de le croire, lorsque je compare cette œuvre de Livolsi avec les autres statues sorties de ses ateliers : sa supériorité est frappante.

Dans le voisinage du Cassaro, et en face du palais sénatorial, est une petite place qui est presque entièrement occupée par la Fontana Pretoriana, le plus bel ornement de cette partie de la cité. Cette fontaine est circulaire : elle est toute en marbre blanc, et se couronne d'un certain nombre de statues qui ne laissent qu'un regret, c'est de voir des œuvres d'art aussi exquises figurer dans un carrefour; leur place serait dans les jardins d'une villa princière. La fontaine, due au ciseau de Vagerino Fiorentino et de Camillo Camilliani, sculpteurs Florentins, fut exécutée dans le milieu du XVIe. siècle, pour un noble Napolitain, Pietro di Toledo. En 1593, les fils de Toledo la vendirent au sénat de Palerme. Ce fut Antonio Gagini, le meilleur sculpteur que la Sicile ait produit, qui en

surveilla le placement. On doit au même artiste la Vénus qui vint remplir le vide qu'avait laissé sur la fontaine la perte d'une de ses statues.

Le Cassaro conduit au quartier de Palerme appelé la Marina; c'est la partie la plus intéressante de la ville, et elle n'a pas son égale en Europe. Elle donne d'un côté sur la mer; de l'autre elle est bordée d'une ligne de palais, demeures des nobles de Palerme. Un trottoir élevé, défendu par une petite muraille, favorise la circulation des gens de pied, et forme un rempart suffisant contre les vagues de la Méditerranée. On découvre de là un délicieux tableau : la baie, le mont Pelegrino et les rivages de l'est. Tous les soirs, les habitants de Palerme, cavaliers et piétons, s'y donnent rendez-vous. Pendant les mois d'été, quand une fraîche brise a succédé à la chaleur du jour, quand l'air retentit des sons d'une voluptueuse symphonie, quand la blanche et douce lumière de la lune éclaire la scène d'alentour, la Marina est comme un lieu magique, où vous retient je ne sais quel pouvoir inconnu : le Corso s'y prolonge souvent jusqu'à minuit.

Aux dernières limites de la Marina est la Villa Reale, jardin public dans le goût Italien, avec des promenades artificielles, des parterres, des bouquets d'arbres toujours verts, des statues, des fontaines. Le jardin botanique en est tout voisin; il est admirablement entretenu, et à voir ses arbres et ses plantes d'Afrique et des Indes, on se croirait transporté dans un autre hémisphère.

Telle est la Palerme nouvelle; et parce que j'ai pris à tâche de la décrire en peu de mots, il faut bien se garder de la croire une ville de peu d'étendue : sa population se compose de plus de 173,600 âmes, et dans ses différents quartiers sont répandus une foule d'églises et de palais modernes qui méritent toute votre admiration. Les églises se présentent à vous bril-

lantes et parées ; c'est un ensemble de marbres de diverses espèces dont la variété vous éblouit. Tantôt ce sont les Gaginis (1), les célèbres sculpteurs, qui y ont laissé l'empreinte de leur habile ciseau; tantôt Morealese, Anemolo (2), Pierre d'Aquila (3), ont suspendu à leurs murailles leurs magnifiques peintures. A l'église des Padri Philippini est attenant l'Oratorio di Olivella, qui mérite d'être remarqué comme une œuvre supérieure. Il fut construit par Marvuglia de Palerme, qui fréquenta les écoles d'architecture de Rome, et introduisit en Sicile, à la fin du siècle dernier, les principes d'un style plus simple et plus pur. Parmi les palais, nous citerons le Palazzo Butera, dans la Marina, vaste édifice de la longueur de la moitié d'une rue ordinaire, et qui a une délicieuse terrasse du côté du rivage; le Palazzo Belmonte, dans le Cassaro, l'ouvrage de Marvuglia, et le palais nouvellement terminé du duc di Serra di Falco, qui se distingue par son architecture classique.

Telle est la Palerme nouvelle, et je ne donnerais qu'une faible idée de ses nombreux avantages, si je ne parlais des villas et des jardins groupés hors de ses portes, et des délicieuses promenades qui l'environnent. Un des agréments de Palerme, que vous êtes encore bien mieux disposé à apprécier, si vous venez de Naples, c'est que dès le moment où vous franchissez

(1) Les Gaginis étaient au nombre de quatre, le père et trois fils. Antonio Gagini, le père, naquit à Palerme en 1480 et mourut en 1591. C'est dans la cathédrale de Palerme que se voient ses chefs-d'œuvre : avant de les entreprendre, il avait été suivre les leçons des grands maîtres de Rome.

(2) Anemolo était le disciple de Raphaël et l'un de ses plus ardents imitateurs. Il florissait dans le milieu du XVIe. siècle. Morealese était de l'école de Spagnoletto : son coloris rappelle celui de Murillo. Il mourut en 1647.

(3) Pierre d'Aquila était élève du Carrache.

son enceinte de murailles, vous vous trouvez dans la campagne, et lorsqu'il vous arrive de monter l'une des collines qui l'entourent, quand ce serait la moins élevée, vous découvrez tout-à-coup des sites, des paysages que vous ne vous lassez pas d'admirer.

Palerme est aujourd'hui si différente de ce qu'elle fut autrefois, que vous avez peine à vous rendre compte des descriptions que l'histoire vous présente. En vain êtes-vous dans ses murs, en vain avez-vous sous les yeux les traces encore vivantes de la ville antique, il vous est difficile de croire aux changements dont vous avez lu la relation. Dans les temps anciens et jusqu'au XIVe. siècle, la mer, après avoir formé un large port à l'endroit où la Cala existe encore aujourd'hui (1), était divisée, par une péninsule, en deux branches distinctes, qui pénétraient toutes deux dans le cœur de la cité actuelle. L'ancienne Palerme, qui occupait cette péninsule, était partagée en trois quartiers (2) qui avaient chacun leur enceinte de murs particulière. Sur l'un des bords de chacune des deux baies s'étendaient des faubourgs; le plus grand, qui portait le nom de Chalesa, était à l'est. La Marina actuelle faisait alors partie de Chalesa, et était séparée de la ville par les eaux. Sur le rivage opposé, il s'en fallait peu que la mer n'allât baigner les pieds de la cathédrale d'aujourd'hui. Les traces des anciens édifices que l'on sait avoir existé sur la rive, les noms des rues, l'inégalité du terrain qu'occupe la ville de Palerme, rappellent encore la direction, les bords et le lit des deux baies. Au-delà des murailles de la cité moderne, à la Fossa della Garofola, à l'orient, et à Danisini,

(1) La Cala tire son nom du mot *Kalah*, qui veut dire enfoncement.

(2) Après la conquête normande, les Sarrazins se rassemblèrent dans le quartier central.

cet agglomérat de collines, dans les environs du couvent des Capucins, à l'occident, on retrouve encore des excavations profondes et des rocs marins qui indiquent leurs limites. La Torre di Busuena, qui est enclavée aujourd'hui dans le paais du comte Frederigo, s'élevait sur le bord de l'un des bras de mer, et le Vecchio Dogana, que l'on voit justement au-dessous de la cathédrale, était tout voisin de l'autre; tandis que l'église de S. Antonio (1), bâtie sur l'emplacement de la Torre di Baych, indique la pointe de la péninsule.

L'ancien nom de Palerme (Panormus) est d'accord avec les faits dont nous venons de faire mention : il témoigne en effet de l'existence d'un port de chaque côté de la ville; et le grand nombre de vaisseaux dont se composaient les flottes carthaginoises qui, à diverses époques, stationnèrent à Palerme, démontre à suffire que la Cala, qui est le seul vestige des anciens ports, n'en doit être qu'une très-petite partie. C'est pour garder l'entrée de ces ports que le Sarrazin Adalcam fit bâtir la forteresse de Castellamare, que les Normands reconstruisirent et que fortifia Charles-Quint.

Comment expliquer une aussi vaste métamorphose? Il est probable que les baies ne furent jamais très-profondes; que l'Oreto et le Papireto, qui y avaient leurs embouchures, y entraînèrent, des collines d'où ils descendaient, des amas de graviers et de rocs; que l'on en négligea le nettoyage; et que plus tard, quand la ville eut besoin de s'étendre, et que l'on s'aperçut qu'il serait facile d'envahir les ports, les décombres et le sable finirent ce que les fleuves avaient commencé. Quoi qu'il en soit, les Palermitains, après s'être privés de leurs ports, se virent obligés de construire à grands frais un môle, loin de la ville, pour se faire un port artificiel, et n'eurent

(1) La mer est aujourd'hui à une grande distance de San Antonio.

jamais, après tout, à offrir aux grands vaisseaux un asile bien sûr contre la tempête.

Des détails dans lesquels nous venons d'entrer il résulte qu'une partie considérable de la ville moderne occupe ce qui formait autrefois le lit de la mer.

CHAPITRE XII.

17 Septembre. — Nous commençâmes par visiter le Palazzo Reale.

C'est aujourd'hui un vaste et difforme assemblage de bâtiments et de tours, qui rappellent des styles et des temps différents. Il occupe l'emplacement de la citadelle des seigneurs musulmans de Sicile (1); mais il n'est pas une seule partie de l'édifice actuel dont la construction remonte au delà de l'époque normande. Le Palazzo Reale fut long-temps une résidence royale; dans les temps de troubles, les vice-rois espagnols l'abandonnèrent pour aller chercher un asile plus assuré derrière les remparts de Castellamare. En 1550, quand la tranquillité fut rétablie, le vice-roi, Juan de Vega, retourna de la forteresse au palais, et le Palazzo Reale servit toujours depuis de résidence au souverain ou à ses représentants.

Ce monument a souffert bien des mutilations, et des réparations entreprises à diverses époques, ont altéré sa physionomie antique; cependant il y a encore une partie considérable du palais normand qui est restée dans son état primitif. Il fut ori-

(1) L'édifice qu'a remplacé le Palazzo Reale, paraît avoir été, du temps des Sarrazins, plutôt une citadelle qu'une résidence. Fazello l'appelle la Rocca, nom que l'on voit souvent donné aux châteaux du moyen âge. En livrant la Rocca aux Normands, les soldats chrétiens de la garnison sarrazine facilitèrent incontestablement la prise de la ville elle-même.

ginairement bâti sur le plan des donjons du nord. Les appartements principaux et la chapelle étaient et sont encore aujourd'hui au troisième étage; les étages inférieurs étaient occupés par les domestiques et les prisonniers. Il y a une cour spacieuse au centre. Dans l'origine, à chacun des angles du palais, se voyait une tour quadrangulaire; celle appelée la Torre di Santa Ninfa est la seule qui ait conservé ses caractères anciens. L'une des tours fut élevée par le comte Roger, une autre par Guillaume Ier, et Guillaume II en ajouta une troisième. C'est le roi Roger qui fit construire la célèbre chapelle du palais. Les rois normands avaient aussi fait bâtir à l'ouest, une grande salle destinée aux réceptions publiques: elle devait se trouver au rez-de-chaussée, car les chroniqueurs disent que Guillaume Ier. descendit de ses appartements dans la grande salle, où s'était rassemblé le peuple après l'insurrection.

La tour normande qui reste est ornée, à l'extérieur, de longs panneaux à ogive légèrement creusés dans le mur, et a conservé quelques fenêtres ogivales divisées par de minces colonnettes.

Nous montâmes le grand escalier, et la première pièce que nous allâmes visiter fut la chapelle. Elle s'étend dans toute la longueur de l'une des ailes du palais, et on y pénètre par une galerie ouverte qui fait le tour du quadrangle.

Cette chapelle est parfaitement conservée : c'est un des plus rares et des plus intéressants exemples de ce mélange de styles qui ne se rencontre et ne peut se rencontrer qu'en Sicile.

On lui trouve tous les traits d'une grande église, une nef, des ailes et trois apsides. Elle est bâtie dans la forme latine, et non pas sur le plan des basiliques grecques; mais à l'intersection de la croix, se remarque la coupole de ces dernières. Il y a quelques degrés à monter pour pénétrer dans le chœur.

Les colonnes de la nef ont été empruntées à des édifices plus anciens, et l'on a fait entrer dans leur composition des matériaux de diverses espèces : les unes sont en granite, les autres en marbre. Leurs chapiteaux appartiennent à la période normande ; ils ne sont pas tous exactement semblables, mais on remarque partout un feuillage d'où les figures sont exclues. Toutes les arcades ont l'ogive.

Les fenêtres larges, peu élevées et en lancette, sont en petit nombre. Dans les contrées méridionales, où les rayons du soleil sont si brûlants, on cherche à leur donner le moins d'accès possible dans les édifices, et c'est surtout dans les monuments religieux, à la majesté desquels le demi-jour est d'ailleurs si favorable, qu'on a intérêt de leur interdire de pénétrer en trop grand nombre.

Les apsides, la coupole, les murs, l'intérieur de la chapelle sont ornés de mosaïques qui se dessinent sur un fond d'or : c'est surtout quand un rayon de soleil vient en effleurer une partie, que la décoration revêt un éclat et une richesse qui dépassent tout ce que l'on peut imaginer.

Le plafond est aussi fort curieux. Il est en bois : sa construction et ses ornements rappellent le style sarrazin. Au centre se voit un assemblage de roses et d'étoiles, séparées par des pendants, et sur les bords des compartiments se lisent des inscriptions en caractères *Cuphiques* (1). A l'un des côtés du

(1) L'abbé Morso qui a étudié, copié et traduit les inscriptions sarrazines du plafond de la Capella Reale, en la comparant avec celle qui est gravée sur la robe d'honneur offerte à Roger par les Sarrazins de Sicile, a trouvé qu'elle en était la répétition presque littérale. Cette inscription énumère, dans le langage hyperbolique de l'Orient, les excellentes qualités du souverain. La robe du roi Roger fut emportée par l'empereur Henri VI en Allemagne, en même temps que les autres objets précieux trouvés dans le palais de Palerme, et les

chœur, se trouve un candélabre de marbre dont la forme est antique, mais qui présente des ornements familiers à l'architecture normande.

Cette chapelle fut l'œuvre du comte Roger; elle paraît avoir été achevée en 1132 (1); car, cette année-là, l'archevêque et le chapitre métropolitain de Palerme lui conférèrent les priviléges attachés au titre d'église paroissiale. On ne peut douter qu'on ne se soit servi, pour la construire, d'architectes grecs et sarrazins, puisque les styles des nations conquises ont le plus souvent exclu l'architecture du peuple conquérant.

C'est plus tard qu'on s'occupa de l'orner de mosaïques. Sans vouloir discuter l'opinion qui fait remonter le commencement du travail au temps du roi Roger, je ferai observer qu'il a été bien certainement terminé par Guillaume Ier. (2).

La Capella Palatina de Palerme est un monument si riche de souvenirs historiques, et qui nous éclaire si bien sur l'état des arts à l'époque où il fut construit, qu'il n'est peut-être pas,

empereurs allemands s'en revêtirent dans la suite le jour de leur sacre. Elle était connue sous le nom de robe de Nuremberg, parce que c'était dans cette ville que se célébrait la cérémonie du couronnement.

Les Sarrazins offrirent à l'empereur Othon une robe du même genre, quand ils voulurent l'engager à embrasser leur cause. Cette robe devint dans la suite la propriété de l'empereur Frédéric II, et lorsque, en 1342, on fit l'ouverture de son tombeau, on y retrouva ce vêtement précieux. Voyez Discorsi di Gregorio.

(1) Titulo sancti Petri, apostolorum principis, intra nostrum regale palatium quod est in urbe Panormi, ecclesiam summâ cum devotione fabricare fecimus. Diplôme du roi Roger, à la date de l'année 1140, cité par Rocco Pirro.

Terminata, poi, nel 1132, fu dall' Archivescovo di Palermo, Pietro, é suoi canonici, costituita parochia. — Guida di Palermo.

(2) Willelmus cappellam sancti Petri, quæ erat in palatio, musiva fecit pictura depingi, et ejus parietes pretiosâ marmoris varietate vestivit. Romualdo Salernitano, presso Carusa, p. 870.

sous ce rapport, d'édifice antique plus curieux et d'un intérêt plus grand. La Sicile seule vit les Grecs, les Sarrazins et les Normands se mêler sur son sol, et de cette réunion fortuite résulta la fusion des trois architectures, normande, classique et orientale. Il n'y a pas d'autre contrée qui offre d'exemple d'un pareil mélange.

Sur le mur extérieur de la chapelle est gravée une inscription qui rappelle l'existence d'une cloche donnée par le roi Roger, à une époque où les cloches, mises en mouvement par des pendules, étaient d'une rareté excessive. Elle est écrite en trois langues, en latin, en grec et en arabe; et c'est encore là une preuve qu'on les parlait alors également toutes les trois en Sicile.

L'inscription latine est ainsi conçue :

Hoc opus horologii præcepit fieri
Dominus magnificus Rex Rogerius,
Anno Incarnationis Domini 1142,
Anno, verò, regni ejus 13 *feliciter.*

A la Capella Palatina est attenante la sacristie sur laquelle ouvre l'Archivio. C'est dans cette dernière salle que sont gardées les minutes des chartes et des contrats relatifs à la chapelle, depuis le temps du roi Roger. Les uns sont en grec, les autres en grec et en arabe. Les signatures des témoins sont écrites en caractères grecs et latins. Tous les contrats, à partir du temps de l'empereur Frédéric II, sont en latin. Il y en a un daté du règne de Roger, l'acte de fondation, qui est brodé en lettres d'or sur une étoffe de soie couleur de pourpre : cet usage emprunté aux empereurs de Byzance, est une preuve du soin que les rois Normands de Sicile mettaient à imiter les coutumes byzantines.

Après l'Archivio, nous allâmes visiter la seule partie de la

tour normande qui soit demeurée telle qu'elle était au temps du roi Guillaume Ier. : c'est un faible reste de ces appartements privés dont Ugone Falcando décrit en termes si pompeux la richesse et l'agréable variété. Cette pièce témoigne du luxe des rois Normands, car son plafond et ses murailles sont incrustés de mosaïques, et elle est ornée, à chacun de ses angles, de petites colonnes en marbre. Sur les murs on a figuré des chasses, des arbalètes, des cerfs, et des paons aux brillantes couleurs. Les mosaïques du plafond représentent des léopards, des lions, des griffons et divers autres animaux.

Le reste du palais est une suite de belles salles modernes, dans l'une desquelles on conserve deux béliers antiques en bronze, de grandeur naturelle, qui sont représentés couchés. Ces béliers ont fait presque autant de chemin que les chevaux en bronze de St.-Marc à Venise. Il fut un temps où ils ornaient l'entrée du château de Maniaces à Syracuse (1).

Les vues que le palais commande sont d'une beauté remarquable : au nord, il regarde la ville et la mer ; au sud, la plaine et les montagnes.

CHAPITRE XIII.

18 Septembre.—Ce jour-là, nous nous rendîmes à la cathédrale. C'est un vaste monument dont la beauté serait parfaite, si l'architecte napolitain, Ferdinando Fuga, n'avait eu le mauvais goût d'ajuster à un édifice ogival une coupole italienne.

Il n'est pas une seule partie de cette cathédrale dont la construction soit antérieure à l'année 1169, car elle fut rebâtie en

(1) In majore portâ (arcis à Georgio Maniaco ædificatæ) duo ænei arietes, hodiè in ædiculâ castri ad mare Panormi positi. — Claudius Marius Aretius, de situ Siciliæ.

entier par l'anglais Walter Offamilio, après son élévation au siége archiépiscopal de Palerme (1). L'ancienne cathédrale, que les Sarrazins avaient convertie en mosquée, fut alors démolie, et on la remplaça par un édifice plus magnifique dont la consécration eut lieu en 1185.

Il ne reste aujourd'hui du monument bâti par Walter, que la crypte, une portion de l'aile méridionale et une portion de l'extrémité Est qui est, pour la plus grande partie, le résultat d'une restauration. Tout le reste de la cathédrale a été reconstruit à différentes époques. Les seuls caractères architectoniques que présente la partie ancienne, sont les fenêtres à ogives de l'aile méridionale, autour desquelles s'enroule une moulure particulière au style sarrazin, et les têtes grotesques qui grimacent sous le toit de l'extrémité Est, et dont il est impossible de révoquer en doute l'origine normande.

On peut considérer l'extrémité occidentale comme ayant revêtu sa forme actuelle dans le cours du XIV°. siècle, car la tour qui s'y trouve placée fut bâtie de 1300 à 1355; et le portail était achevé avant l'année 1421 (2).

Le portail méridional fut ajouté en 1426 (3), et ce fut vers 1450 que l'archevêque Simon de Bologne fit construire le porche orné, ou pour mieux dire le portique (4) qui se com-

(1) Amato, de principe templo Panormitano.

(2) Porta major per senatum allocata erat antè annum 1421. Amato, de principe templo.

(3) Au-dessus de la porte est une inscription qui se termine ainsi :

Mille quadringenti viginti jungite senos
Cernebant Domini lustris volventibus anni
Quando opus hoc egit, candenti marmore factum,
Sculpere Gambara prudens Antonius arte.

(4) Porticum antè cathedrale construxit Simon de Bononiâ, ubi Bononiensis familiæ videas insignia. Rocco Pirro, vol. II, p. 167.

pose de colonnes, d'arcades ogivales et de détails grecs. L'une des colonnes doit avoir autrefois appartenu à une mosquée, puisqu'elle porte une inscription en caractères Cuphiques, tirée du Coran.

Dans la crypte se voient des colonnes tronquées, surmontées de chapiteaux normands d'un travail grossier.

L'intérieur de la cathédrale a été modernisé. Les principaux ornements sont les statues dont Gagini a embelli le chœur. Quand ce travail lui fut commandé, le sculpteur, dont le nom était cependant déjà célèbre, fit un voyage à Rome, pour s'inspirer du génie des grands maîtres de l'antiquité. Mais les tombes des rois Normands sont ce que la cathédrale renferme de plus précieux. On les retrouve, à part les unes des autres, dans une grande chapelle latérale. Elles sont au nombre de quatre et ont toutes la même forme. Ce sont de grands sarcophages élevés sur un piédestal et couronnés d'un dais en marbre qui repose sur quatre colonnes. Deux d'entre eux sont en porphyre; on n'y remarque aucun ornement, mais leurs dimensions sont considérables et l'exécution en est parfaite. Le sarcophage de Roger est appuyé, aux deux bouts, sur les épaules de sarrazins agenouillés.

Les tombes en porphyre furent, dans l'origine, placées dans la cathédrale de Cefalu par le roi Roger, qui voulait que ses restes reposassent dans l'intérieur de ce monument. Mais comme il fut inhumé à Palerme et que l'on confia à un autre tombeau le précieux dépôt de ses cendres, l'empereur Frédéric II (1) fit transporter de Cefalu dans la capitale de la Sicile, les deux sarcophages vides, et les destina à recevoir celles de son père et les siennes.

(1) Fredericus illa duo porphyretica sepulcra, à Rogerio avo suo, in ecclesiâ Cephaludense condita, in Panormitanum archiepiscopale templum transferenda præcepit. Rocco Pirro, vol. II, p. 437.

Les deux tombes en marbre blanc contiennent les restes du roi Roger et de sa fille Constantia, la mère de l'empereur Frédéric.

Dans un retrait de la même chapelle se trouve un antique sarcophage de marbre, où ont été déposés les cendres de Constantia d'Arragon.

On a fait, à diverses époques, l'ouverture de ces sarcophages (1), et il nous est parvenu une description fort curieuse de l'état de conservation dans lequel on a retrouvé les dépouilles royales et impériales, et des robes et autres insignes que l'on avait confiés avec elles à la tombe. Le sarcophage de l'empereur Frédéric fut ouvert en 1542, et ses restes apparurent enveloppés dans la robe que les Sarrazins avaient offerte à l'empereur Othon IV, en 1211, pour le déterminer à leur prêter son assistance (2).

Les robes et les diadêmes ou tiares que l'on a trouvés dans ces tombeaux, ressemblaient, pour la forme et la matière, à ceux qui étaient de mode à la cour de Byzance, et c'est encore une preuve de la fidélité avec laquelle les rois Normands de Sicile copiaient les usages de la cour d'Orient.

Deux grandes arcades à ogive, qui s'étendent dans toute la largeur de la rue, unissent l'extrémité ouest de la cathédrale avec le beffroi qui est situé à l'un des angles du palais de l'archevêque. Ce fut dans cette tour, ou plutôt dans celle qui l'a

(1) Pro rex Ferdinandus Acuneus (da Cugna), anno 1491, præsentibus Johanne Paternioni archiep., etc., etc., sepulcrum porphyreticum aperuit. Fazellus, lib. IX, dec. 2, c. XI, p. 534.

L'*actus senatorius* qui rappelait la transaction ci-dessus mentionnée, témoigne de la différence du changement qu'éprouva la langue latine en Sicile et en Italie. Là où, en Italie, on adopta la lettre *o*, en Sicile on conserva l'*u*; « Fu apertu lu monimentu chi e in lu locu ove stannu li quattru monimenti, etc. »

(2) Discorsi di Gregorio, tom. II, p. 59 et sequentibus.

précédée, que le chancelier Etienne vint chercher un refuge, en 1169, contre les attaques des insurgés de Palerme.

La reconstruction du palais archiépiscopal fut commencée par l'archevêque Simon de Bologne, qui mourut en 1465; mais il ne reste que de très-faibles vestiges de son travail; le palais actuel est presque entièrement moderne. On voit cependant, à l'encoignure de l'Est, un lambeau de l'œuvre de Simon : c'est une grande fenêtre ogivale qui est ornée de broderies à sa partie supérieure, mais qui, au lieu de meneaux, a de légères colonnettes.

Nous portâmes ensuite nos pas vers les baraques voisines du Palazzo Reale, dans la cour desquelles on rencontre encore quelques traces de l'église de San Giacomo la Mazara. Plusieurs colonnes de marbre et de granite, couronnées de chapiteaux normands, sont debout à leur première place; mais le reste le plus curieux est la campanille : autour de son sommet, sur de grandes pierres horizontales, est gravée une inscription en caractères *Cuphiques*. Mongitore et Inveges font remonter la construction de cette église au temps du comte Roger, vers l'année 1088. Morso tient ce point pour douteux, et il incline à penser que la tour ne fut pas bâtie avant le temps du roi Roger; parce que les quelques mots de l'inscription qu'il est encore possible de déchiffrer, se retrouvent dans celle du plafond de la Capella Palatina et de la robe sarrazine. Ces mots paraissent être, selon Morso, une formule usuelle de l'époque, pour rappeler les grandes qualités du fondateur, dont le nom se trouvait probablement mentionné dans la première partie de l'inscription, qui a été perdue.

De là, traversant la place qui est en face du Palazzo Reale, nous allâmes gagner l'église de San Giovanni degli Eremiti : c'est un édifice fort remarquable et dont l'histoire n'a rien d'obscur. Ce fut le roi Roger qui la fit construire en même

temps qu'un monastère adjacent; les deux monuments ont dû être achevés avant 1132, parce que cette année-là (1), Roger écrivit à Guillaume, chef d'un couvent d'hermites établi à Monte Virgine, en Apulie, et qui avait une grande réputation de piété, pour le prier de lui envoyer quelques membres de sa congrégation dont il composerait le personnel de son monastère. Guillaume y consentit, et ce fut de ses premiers habitants que le monastère reçut le nom de San Giovanni degli Eremiti. Il est encore fait mention de l'église, dans un diplôme à la date de l'année 1148; voici quelle en est la teneur : « Nous octroyons aussi à ce monastère (Sancti Johannis), pour l'amour de Dieu et le salut de notre mère, de notre père, le grand comte Roger, du sérénissime duc Robert Guiscard, notre oncle de bienheureuse mémoire, pour le repos de l'âme de notre épouse, la reine Elvire, aussi de bienheureuse mémoire, pour le pardon des péchés de nos enfants et de tous nos parents morts ou vivants, et à cause de l'intérêt tout particulier que nous portons à ce monastère qui est situé sous nos yeux et près de notre palais, et que nous avons bâti à nos frais, tous les bâtiments voisins que nous avons fait construire à cet effet. »

L'église, dont la date est si clairement établie, est demeurée presque intacte. Elle a une physionomie tout orientale, et si son histoire n'était pas aussi bien connue, on pourrait la prendre pour une de ces mosquées musulmanes qui ont fini par être affectées à la célébration du rite chrétien. Son extérieur a quelque chose de singulièrement curieux : je veux parler de ces petites coupoles qui ressemblent absolument, pour la forme, à celles que l'on voit partout en Orient. Dans l'origine, il y en avait cinq, trois au-dessus de la nef et une

(1) Rocco Pirro.

au-dessus de chaque transept ; mais on n'en retrouve plus que quatre aujourd'hui. Les coupoles et les murailles sont construites en pierres carrées. L'édifice a la forme de la croix latine, et trois apsides à l'extrémité Est. Ses dimensions sont peu considérables, preuve qu'à cette époque les Normands n'avaient pas coutume de bâtir sur une grande échelle.

Les arcades sous les coupoles, les portes et les fenêtres sont de forme ogivale.

Nous avons trouvé dans cet édifice quelque chose de plus caractéristique, de plus particulier que dans ceux que nous avions visités jusqu'alors. Il n'y a rien de pareil en France et en Angleterre, parce que, ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux pays, il n'y a eu, comme en Sicile, mélange des principes d'architecture normande et orientale.

Presque vis-à-vis de la cathédrale, ouvre une rue étroite où nous allâmes visiter les vestiges de la partie ancienne de San Salvadore, couvent de nonnes, qui fut commencé par Robert Guiscard et embelli, en 1198, par le roi Roger. Ce qui en reste à l'extérieur est fort peu de chose : ce sont quelques fenêtres qui ont été bouchées. Elles forment la contre-partie exacte des fenêtres de la partie ancienne de la cathédrale, et il n'est donc pas permis de supposer que leur construction a précédé celle des autres.

CHAPITRE XIV.

Nous consacrâmes la journée du 19 septembre à l'examen des autres églises normandes que renferme la ville de Palerme.

Ce fut la plus remarquable, celle que l'on appelle la Martorana, qui fixa d'abord notre attention.

Elle fut bâtie par Georges Antiochenus, grand-amiral du roi Roger et premier gentilhomme de Sicile, ainsi qu'il appert d'une inscription grecque qui existe encore dans l'église. Les opinions sont divisées sur la question de savoir en quelle année fut commencée la construction de cet édifice : si l'on en croyait certaines personnes, ce serait en 1113. Mais cette opinion n'est pas admissible, car l'inscription, ainsi que nous l'avons dit, donne à Georges Antiochenus les titres de grand-amiral et de premier gentilhomme, et ces titres, il n'a pu en jouir qu'après 1139, puisque ce fut dans le courant de cette année, que le roi les conféra à son père, et que, comme le fait observer Morso, le père et le fils n'ont pu les avoir à la fois (1). Quoi qu'il en soit, l'église a dû être achevée en 1144, parce que dans l'acte de dotation qui porte cette date, le fondateur ne parle pas seulement de l'église qu'il avait élevée, il ajoute : « Je ne dirai pas les peines que je me suis donné pour conduire promptement à terme la construction et les embellissements de cette église ; les faits parlent assez d'eux-mêmes. »

L'église a été considérablement aggrandie, mais les parties anciennes qui ont survécu sont si peu altérées, qu'il est facile de deviner quel a dû être le plan primitif. Ce qui en faisait un édifice important, c'étaient plutôt les matériaux précieux employés à sa construction, et la richesse de ses ornements, que ses dimensions ; car, dans l'origine, l'église n'avait rien de vaste. Le plan est Grec, c'est un carré surmonté d'une coupole qui est soutenue par quatre colonnes ; il y a des apsides à l'extrémité Est. Ce plan est la conséquence des opinions reli-

(1) L'acte par lequel le roi Roger conféra à Christodoulos, père de Georges Antiochenus, le titre de Protonobilissimus, est conservé dans l'Archivio de la Capella Reale. Il est écrit en langue grecque.

gieuses que professait le fondateur : Georges Antiochenus suivait le rite Grec (1), et il était naturel qu'il voulût se conformer dans la construction de sa basilique aux principes architectoniques du pays dont il partageait la religion.

On peut reconnaître la forme carrée de l'édifice aux indices du pavé originel. Les colonnes de marbre qui supportent des arcades ogivales, ont été empruntées à des monuments plus anciens. La coupole repose sur des corbeaux, comme à S. Giovanni degli Eremiti.

Les mosaïques incrustées dans les murs ont été pour la plupart renouvelées ; cependant il s'en est conservé deux compartiments fort curieux qui portent la même date que la partie ancienne de l'église. L'un d'eux représente Georges Antiochenus aux pieds de la Vierge : il tient à la main un rouleau où est écrite une prière par laquelle le fondateur se recommande à la bienveillance de la mère du Christ et rappelle ses titres à sa protection. Au bas du rouleau se lisent ces mots : « La prière de Georges l'amiral (2). »

L'autre mosaïque représente une figure colossale du Sauveur plaçant la couronne sur la tête du roi Roger (3). Le roi a le costume byzantin, et par-dessus ses vêtements royaux, il porte la dalmatique, tunique exclusivement réservée aux dignitaires de l'église, et que les rois Normands n'ont jamais négligé de revêtir pour rappeler le titre de légats apostoliques héré-

(1) Georges Antiochenus donna son église à des prêtres de la religion grecque. On y suivit le rituel grec jusqu'à la cinquième année du pontificat d'Honoré III.

(2) Le titre d'*amiral* vient du sarrazin ; les arabes appelaient *amirs*, les commandants des forces soit de terre, soit de mer. Le grec en a fait αμηρ ; et le latin *amiras* ; de ce dernier mot au mot amiral la transition est facile.

(3) Au-dessus de la tête du roi Roger, on voit écrit en caractères grecs : Ρογεριος Ρηξ.

ditaires du Saint-Siége que leur avait conféré Urbain II, titre en vertu duquel ils étaient chefs religieux autant que chefs politiques de la Sicile.

On lit sur deux colonnes des inscriptions en caractères *Cuphiques;* mais les pensées qu'elles expriment sont communes aux Chrétiens et aux Mahométans. Il n'est donc pas juste d'en conclure que ces colonnes ont appartenu à une ancienne mosquée. Il est d'autant plus probable que les inscriptions auront été gravées par le fondateur chrétien, à une époque où la langue arabe était populaire en Sicile, que nous retrouvons exprimée dans les mêmes termes, à la fin de l'acte de dotation, la pensée qui est formulée sur l'une des colonnes : « Dieu est tout-puissant et vient en aide à ceux qui placent en lui leur confiance. »

Le nom de la Martorana, qui a triomphé de celui de S. Maria l'Ammiraglio, est venu à cette église du couvent que fonda dans le voisinage, l'an 1193, Aloisia, femme de Godefroy de Martorana. Ce fut le roi Alphonse qui accorda aux prières de l'abbesse et des religieuses ce changement de nom. Plus tard on démolit les deux extrémités de l'église pour l'agrandir, et l'addition faite à chaque bout égala presque en étendue le monument primitif. Par suite de cet aggrandissement l'église se prolongea jusqu'à une ancienne tour qui lui sert aujourd'hui de beffroi, mais qui paraît avoir été dans l'origine la tour d'entrée d'un autre édifice.

Ce beffroi est fort curieux. On voit au-dessous un porche qui a des arcades ogivales et une voûte en croix unie. Le second étage de la tour, qui est plus ancien que l'étage supérieur, a quelque chose du caractère oriental. Les fenêtres sont environnées de la billette sarrazine, et ressemblent absolument à celles de la cathédrale. La moitié de l'étage supérieur porte, à ne pas s'y méprendre, les caractères de l'architecture normande de France.

Il y a peu de chose de remarquable dans l'intérieur de la Martorana, si l'on en excepte la moulore qui serpente autour de la coupole jusqu'à moitié de sa hauteur, comme pour eu cacher la nudité.

Non loin de la Martorana est l'église de San Cataldo (1) qui fut bâtie par le comte Sylvestre (2), petit-fils du comte Roger. Cet édifice est d'autant plus intéressant qu'il a gardé sa forme originelle, et qu'il est une représeotation aossi fidèle que possible de ce qu'était l'église de l'Amiral avant d'avoir été modifiée. On y retrouve le carré Grec, le pavé marqueté, les colonnes et la conpole Grecques. Elle a eu trois coupoles, mais les embellissements qu'on a faits à l'intérieur eu ont beaucoup altéré la partie supérieure. Ce fut, comme nous l'avons dit, au comte Sylvestre, qui mourut en 1161, qu'on dut la construction de cette église; elle était voisine d'un magnifique palais qu'il habitait dans ce quartier de la ville.

Dans un autre quartier de Palerme existe une autre église normande qui fut fondée par Matteo de Salerne, créature de Maio, et chancelier de Sicile, pendant la mioorité de Guillaume II. Plus tard le roi la dota, aiosi qu'il appert d'un acte portant la date de l'année 1150. Elle fut d'abord placée sous l'iovocation de la Sainte-Trinité; mais comme elle passa par la suite daos le domaioe des chevaliers Teutooiques, elle changea son premier nom ponr celui de la Magione, sous lequel on désigoait souveot les résidences des chevaliers de cet

(1) In hâc urbis regiooe faoum est divi Cataldi musivo pavimento, et porphyretico lapide, columnisque testudioem sustinentibus insigne, et à Sylvestro, comite Marsico, Rogerii Siciliæ comitis oepote, conditom. Fazellus.

(2) Comes Sylvester, hominum timidissimus. — Aussi cruel que lâche, il conseilla à Guillaume Ier, d'arrêter Bonel et de lui faire crever les yeux.

ordre. Elle a conservé dans ses parties anciennes les mêmes arcades ogivales.

Pour terminer ce que j'avais à dire des anciennes églises normandes de Palerme, je parlerai de celle de San Pietro à Bagnara, qui est attenante aux murs de la forteresse de Castellamare, et dont la fondation remonte au temps de Robert Guiscard, comme le prouve l'inscription suivante :

« Ce temple vénérable des très-saints apôtres saint Pierre et saint Paul, fut achevé sous le gouvernement du très-glorieux duc Robert et de Sikelgeta, son épouse (1), aux frais de Nicolas, fils de Léon, Parathalassite de Palerme (2) et sous la direction de l'humble prêtre et trésorier (3) Nicolas, dans le courant de l'année 1081. »

Cette traduction de l'inscription Grecque qui existe encore dans l'église, est due à Morso, et elle paraît correcte. A l'exception de l'apside principale de chaque côté de laquelle se voient deux colonnettes en marbre, surmontées de chapiteaux dans le style de l'époque, imitations grossières des chapiteaux romains, l'édifice antique a complètement disparu.

CHAPITRE XV.

Après avoir passé en revue les souvenirs architectoniques les plus intéressants que les Normands aient laissé dans l'intérieur de la ville, nous sortîmes de Palerme et nous commençâmes l'inspection des monuments sarrazins.

(1) Sikelgeta, seconde femme de Guiscard, était fille de Galmar, prince de Salerne.

(2) Parathalassitos, officier qui avait la surintendance du port.

(3) Tabularius, trésorier. V. Ducange, Mediæ et infimæ latinitatis glossarion.

Les œuvres d'architecture Musulmane qui existent aux environs de Palerme, sont les villas des princes Maures. Trois d'entre elles sont aussi bien conservées que pouvaient le permettre la nature des matériaux qu'on a employés et le style qui a été suivi dans leur construction. Elles sont connues sous les noms de la Ziza, la Cuba et Favara ou Mar Dolce. Les deux premières sont à un mille environ du Palazzo Reale, l'une au sud, l'autre à l'ouest. La troisième est située dans une direction tout-à-fait différente, à deux milles environ à l'est de Palerme, au pied des collines.

Nous allâmes d'abord visiter la Ziza. Sur notre route, nous rencontrâmes de longues et hautes murailles; près du sommet sont percées de larges ouvertures défendues par des treillis, et on aperçoit çà et là une loge grillée. Au premier abord nous nous crûmes arrivés à la villa des princes Orientaux; mais on nous apprit que ces murailles servaient d'enceintes à des jardins de couvent. Bientôt nous pûmes distinguer de temps en temps des ombres noires qui glissaient devant les fenêtres ou qui apparaissaient au grillage des loges.

La Ziza est un édifice carré, vaste et élevé. Il est bâti en grandes pierres de taille disposées en rangées régulières et liées entre elles par un mortier très-fin. On ne voit pas, à l'extérieur, une seule fenêtre ancienne, parce que, dans l'origine, toutes les fenêtres de la villa ouvraient sur la cour; mais on retrouve plusieurs lignes de longs panneaux à ogives. Le sommet de l'édifice est environné d'un parapet, composé de grandes pierres placées horizontalement, sur lesquelles est sculptée une inscription en caractères *Cuphiques*.

La villa est encore habitable. On lui a fait subir, pour l'approprier à sa destination moderne, une si complète métamorphose, qu'à l'exception d'un fragment du *rayon de miel* (1)

(1) Le *rayon de miel* consiste en une suite de parallélogrammes,

arabe à l'angle de l'un des plafonds, il ne reste, à l'intérieur, rien d'antique. Mais ce qu'il y'a de plus curieux, c'est une salle au rez-de-chaussée, qui est parfaitement conservée et qui rappelle les habitations somptueuses des seigneurs mahométans.

Il y a dans cette salle trois retraits : l'un d'eux renferme une fontaine dont les eaux serpentent dans des canaux sous le pavé de marbre. La voûte des retraits se décore de ce *rayon de miel* dont l'Alhambra nous offre de si élégants spécimens. Les murs sont ornés de mosaïques ; le pavé a été marqueté, mais il a souffert de graves et nombreux dommages.

Cet édifice est d'autant plus curieux que les Normands ont travaillé à son embellissement. On y voit s'entremêler des caractères particuliers aux styles des deux nations. : aux ornements sarrazins viennent se marier des décorations normandes.

Ce que les Normands ont ajouté, ce sont de petites colonnes de marbre et des mosaïques. Les colonnes placées aux angles et le long des murs, de distance en distance, ont des chapiteaux ornés d'un feuillage où l'on voit çà et là apparaître des têtes d'animaux. Les mosaïques normandes représentent des chasseurs et des paons, comme celles du Palazzo Reale ; mais sur la bande inférieure sont figurées des fleurs de diverses espèces. Le caractère de cette dernière mosaïque est si complètement arabe, qu'elle doit ou avoir fait partie de l'édifice primitif, ou avoir été copiée sur une mosaïque sarrazine.

Les additions furent l'œuvre de Guillaume Ier. Quelques auteurs vont même jusqu'à attribuer à ce prince la construction de la Ziza tout entière ; mais les variétés de style qu'on y remarque, et la différence qui existe entre ses dimensions et celles des édifices normands, nous interdisent de déserter l'opinion généralement admise. Morso fait observer avec beaucoup de raison, qu'on aurait d'ailleurs tout autant de motifs de regarder Guillaume Ier. comme l'auteur de tout le Palazzo

Reale, puisque Benjamin de Tudela dit : « Il y a dans cette ville (Palerme), un palais que fit construire le roi Guillaume (1), » si l'on ne savait bien que ce prince ne fit qu'y ajouter une tour, et en décorer quelques appartements.

Devant la Ziza passe aujourd'hui une route publique ; mais il était impossible qu'il en fût de même autrefois : l'appartement d'un prince mahométan ne pouvait être ainsi exposé aux regards de la multitude ; et en effet, anciennement le palais avait vue, de ce côté, sur un immense jardin au centre duquel était une pièce d'eau. Ce jardin et cette pièce d'eau ont existé jusqu'en 1526, et voici comment Leandro Alberti, qui visita Palerme cette année-là, les décrit :

« A quelque distance et en face de l'entrée principale, se voit un grand étang carré qui est servi par la fontaine de la salle. Chacun de ses côtés a 50 pieds de longueur, et ses parements sont en pierre. Au milieu est un pavillon carré où l'on accède au moyen d'un petit pont également en pierre. A l'intérieur de ce pavillon se trouve une chambre voûtée, sur chaque face de laquelle est ouverte une fenêtre. Au-dessus est une autre chambre qui a huit pieds de long sur douze de large, et est éclairée par trois grandes fenêtres : celle de devant regarde le palais. Chacune de ces fenêtres est divisée par une légère colonne du plus beau marbre. La voûte est ornée dans le style mauresque. Le pavé, aujourd'hui en fort mauvais état, se compose de pièces de marbre de diverses espèces. C'est dans cet appartement que se rassemblaient les dames du palais, pour se donner le plaisir de voir les poissons se

et de triangles rectangles combinés de manière à produire un ensemble à la fois uniforme et varié : l'uniformité ressort de la construction de l'ornement ; la variété, des peintures et des dorures qui l'embellissent.

(1) In hâc urbe regia domus constructa est à Gulielmo rege. Itinerar. Benj. Tudel.

jouer dans les eaux limpides de l'étang. Leurs damoiselles restaient dans la chambre du rez-de-chaussée, où elles se livraient au même amusement.

« Autour de la pièce d'eau, s'étend un magnifique jardin, planté d'orangers, de limoniers et d'autres arbres. On voit encore les ruines des murailles qui en formaient l'enceinte (1). »

La Cuba, que nous allâmes ensuite visiter, est à un mille du Palazzo Reale, non loin de la route qui va de Palerme à Monreale.

C'est un édifice élevé, de forme oblongue, bâti autour d'une cour; au centre de chacune de ses faces extérieures se voit une saillie carrée. Il est construit en pierres de taille de grand appareil, qui composent un ensemble parfaitement régulier. L'extérieur est orné de panneaux à ogives, pareils à ceux de la Ziza; et on retrouve, au sommet, un parapet, couvert, comme celui de la villa précédente, d'inscriptions Cufiques. Dans la cour intérieure, se remarque un retrait dont la voûte est décorée du *rayon de miel* mauresque.

La Cuba était anciennement environnée de jardins, où il y avait une immense pièce d'eau et plusieurs pavillons. Fazellus, dans le premier livre de sa décade, décrit ainsi les antiques beautés de ces jardins :

« Dans le voisinage du palais était un parc ou cuclos, de deux milles de circonférence : il y avait çà et là des jardins délicieux, plantés de toutes sortes d'arbres, et qu'arrosaient des ruisseaux où coulait toujours une eau fraîche et pure. Des bosquets de myrte et de laurier, dont la verdure était éternelle, répandaient leurs parfums dans l'air. Dans le même parc, étaient bâtis plusieurs pavillons voûtés où le prince venait

(1) Leandro Alberti. Descrizione di tutta Italia, ed isole perti nenti ad essa. Venet. 1596.

passer ses heures de loisir : il y en a un qui a survécu tout entier. On avait creusé, au milieu du jardin, un étang immense, dont les murailles, d'une épaisseur très-considérable, étaient composées de grandes pierres carrées. Ces murailles se sont très-bien conservées. En face de la pièce d'eau s'élevait, comme aujourd'hui, le palais où le prince venait oublier dans les délices les soucis de la royauté; autour du sommet de l'édifice sont gravées des inscriptions Cuphiques, dont je n'ai pu interpréter le sens. Afin que rien ne manquât au plaisir de l'hôte royal, on avait rassemblé, dans une partie du parc, diverses espèces d'animaux sauvages, les uns pour la vue, les autres pour la table du prince. Toutes ces beautés ont disparu; à la place des jardins royaux se voient aujourd'hui des jardins privés et des vignobles; mais on peut mesurer les dimensions du parc, en suivant les murs d'enceinte, qui sont, pour la plupart, dans un état fort satisfaisant. Les Palermitains ont conservé à cet endroit le nom de la Cuba, sous lequel les Sarrazins le désignaient anciennement. »

La description qu'on vient de lire, représente assez bien la physionomie actuelle des lieux; seulement, les murs de l'étang ont été presque entièrement déplacés, et l'enceinte du parc n'est plus, à beaucoup près, aussi bien conservée. Il reste encore, toutefois, de nombreux vestiges des uns et des autres; et les débris des murs de l'étang que l'on retrouve aujourd'hui, témoignent incontestablement de l'épaisseur qu'ils ont dû avoir.

Le pavillon voûté est demeuré intact, et c'est peut-être le plus curieux monument d'architecture sarrazine qui existe aux environs de Palerme. Il est situé au milieu d'un jardin fermé de murailles, de l'autre côté de la route moderne. Il est bâti en entier de pierres de taille, et se compose de quatre arcades à ogives, qui supportent une petite coupole. Autour des arcades s'enroule un ornement exactement semblable à

celui qui environne les fenêtres de la partie ancienne de la cathédrale. Dans la salle, au rez-de-chaussée du pavillon, se voyait, au centre, une fontaine qui est à sec aujourd'hui.

Quand on aura lu les détails qui précèdent, nous ne croyons pas qu'on puisse demander pourquoi nous attribuons aux Sarrazins la construction de la Ziza et de la Cuba. Cependant nous devons faire remarquer, qu'outre les noms arabes que ces villas portent, les inscriptions qu'on y retrouve gravées, le plan et la construction de ces édifices et les témoignages que plusieurs anciens historiens rendent en faveur de notre opinion, viennent prouver de la manière la plus convaincante leur origine sarrazine (1).

Le plan de la Ziza et de la Cuba diffère de celui des châteaux du Nord; mais qu'on lise les descriptions que donnent des palais arabes, Leo Africanus et d'autres anciens écrivains; qu'on étudie ceux qui se retrouvent, de nos jours, dans les pays que ce peuple habite, et qu'on les compare aux deux villas que nous avons décrites : la ressemblance est frappante. Pourquoi s'étonner, d'ailleurs, de la longue durée de murailles si habilement et si solidement construites, surtout lorsqu'à 30 milles de distance, existe encore le temple de Ségeste, leur aîné de plus de mille ans?

Il n'y a plus aujourd'hui, dans le voisinage de Palerme, que trois palais Maures; mais Leandro Alberti dit que, de son temps,

(1) Morso, parlant de la Cuba, et de la Ziza, dit :
Questi due sontuosi edifizii, che nel suo esteriore si conservano tuttora quasi perfettamente come furono del loro principio costruiti, sono, sicuramente, due nobilissime fabriche Saraceneschc.—Le piedre quadre cosi maestrevolmente connesse che non apparische ombra di calcina, il disegno, la forma, le Cufiché iscrizzioni nelle loro cime scolpite, i nomi stessi che portano di Cuba, e di Ziza, evidentemente ce lo annunziano. Palermo antico, p. 134.

il en existait deux autres qu'il a visités, non loin de la Cuba et de la Ziza; il parle encore des vestiges d'autres édifices qui ont dû être aussi, dans son opinion, *grandi* e *superbi edifizii.*

Des soubassements de murs et des tuiles brisées dont on a fait la découverte, portent à croire que les faubourgs de Palerme s'étendaient autrefois du côté de l'Est, beaucoup plus loin qu'aujourd'hui; et nous avons déjà dit, dans l'introduction historique de cet ouvrage, que telles étaient, au temps des Normands, la grandeur, la magnificence et la commodité de la ville et de ses dépendances, que Robert Guiscard qui céda volontiers à son frère la souveraineté de tout le reste de l'île, ne put jamais se décider à en faire autant de Palerme.

CHAPITRE XVI.

Le 20 Septembre, nous fîmes une excursion à Monreale. Cette ville est bâtie sur la dernière rangée de collines, à quatre milles environ au sud de Palerme. Ce qui lui donne de l'intérêt, c'est la cathédrale dans le voisinage de laquelle elle s'est élevée. Avant l'érection de ce monument, le site qu'occupe aujourd'hui Monreale était couvert de bois épais, où les rois Normands poursuivaient les animaux sauvages. Si l'on en croit les chroniqueurs, ce fut dans cette forêt que Guillaume II, un jour de chasse, s'endormit de fatigue sous un arbre, et vit en songe la Vierge qui lui ordonna de bâtir, sous son invocation, une église, dans les lieux mêmes où le sommeil l'avait surpris. A son réveil, le prince se mit sur le champ en devoir d'exécuter les ordres qu'il avait reçus. Bientôt, à la place de l'arbre à l'ombre duquel avait dormi Guillaume, s'élevèrent un monastère et une église dont la magnificence effaça celle de toutes les autres églises de l'île. La situation du monument

et le rang de son fondateur lui valurent le nom de Monreale (Mont royal).

De Palerme à Monreale, on ne cesse pas un seul instant de monter : la pente est d'abord légère, mais elle finit par devenir si rapide qu'elle quitte la ligne droite pour se briser en zigzags. Pendant toute la route, nos yeux errèrent sur un paradis terrestre, rempli de figuiers, de vignes, de limoniers et d'orangers dont les parfums, au printemps, portent au air embaumé au pays d'alentour. On marche entre deux haies d'aloès dont les tiges colossales ont souvent jusqu'à vingt pieds de hauteur.

La cathédrale, avantageusement située à l'entrée de la ville, ne le cède pas en grandeur aux édifices normands de France et d'Angleterre. Elle est cruciforme, et son plan ressemble à celui de la cathédrale de Cefalu. Elle a trois apsides à l'extrémité Est, et des transepts. On ne lui voit ni tour centrale, ni coupole ; mais à l'extrémité occidentale s'élèvent deux tours carrées, liées entre elles, comme les tours de Cefalu, par un portique moderne.

L'extérieur de l'édifice est généralement simple ; à l'extrémité Est seulement, les apsides sont ornées, dans toute leur hauteur, de rangées de petites colonnes et d'arcades entrelacées. Les arcades se composent de blocs de pierre alternativement blanche et noire. Dans les espaces qu'elles enveloppent se voient de longs panneaux à ogives, ornés de cercles et de bandes, les uns noirs, les autres blancs.

Les fenêtres, de forme ogivale, sont petites, sans division ni ornements ; dans les tours cependant, les fenêtres supérieures sont divisées par des colonnettes.

Le grand portail occidental est décoré d'une série de faces qui ont beaucoup d'analogie avec celles de Cefalu, et qui offrent, comme elles, un mélange des principes architecto-

niques de l'Orient et du Nord ; mais le portail qui, dans la cathédrale de Celalu, est semi-circulaire, est ogival à Monreale ; et les pilastres latéraux, au lieu d'être unis, sont ornés de rouleaux et de mosaïques Grecs.

La porte est en bronze. On y remarque un certain nombre de petites figures encadrées qui représentent des sujets tirés de l'écriture sainte ; le dessin en est bon et le relief considérable. Au bas de la porte se lit une inscription qui rappelle le nom de l'artiste et la date de son ouvrage (1).

(1) Anno Domini 1186, indictione III, Bonanus, civis Pisanus, me fecit.

C'était à Constantinople qu'en ce temps là on allait, d'ordinaire, chercher les portes en bronze. Celles de l'église de St.-Paul, à Rome, furent apportées de cette capitale de l'empire grec, par Hildebrand, qui occupa plus tard le trône pontifical sous le nom de Grégoire VII, lorsqu'en 1070, il fut envoyé par le pape en ambassade à la cour de l'empereur.

Leo Ostiensis nous dit que quelques années auparavant, en 1060, l'abbé du Mont-Cassin vit les portes en bronze du palais de l'évêque, à Amalfi. Il les admira tellement qu'il en fit venir de pareilles de Constantinople pour son église : et c'est là ce qui porte à croire que les portes en bronze d'Amalfi étaient venues aussi de la capitale de l'Orient, parce que l'abbé n'aurait pas été en chercher aussi loin, si l'œuvre qu'il avait admirée eût été exécutée dans son voisinage.

Ces importations firent naitre partout le désir d'avoir des portes en bronze pour les églises de grande dimension. Il en existe encore plusieurs en Calabre, à Ravello, à Salerne et dans d'autres villes.

Quant à l'artiste qui exécuta les portes de Monreale, Vasari nous apprend qu'il était architecte et sculpteur ; qu'il travaillait à Pise avec Gulielmo Tedesco ; que c'est à leurs efforts réunis qu'on doit la fameuse campanille de cette ville, et qu'il a fourni les dessins de l'une des portes en bronze de la cathédrale (*), sur laquelle se lisait cette inscription : —Ego Bonanus Pisanus arte perfeci tempore Benedicti Operarii. Tout porte donc à croire que les portes en bronze de Monreale furent coulées à Pise, résidence habituelle de Bonanus, et où il était entouré des ouvriers qui lui avaient déjà servi dans de semblables occasions.

(*) Cette porte fut détruite par le feu. V. Vasari, vol. II, p. 71.

L'intérieur du monument témoigne de la magnificence de Guillaume II; mais avant d'en présenter la description, je dois faire observer que rien ne ressemble moins à l'intérieur des églises normandes de France et d'Angleterre, que celui de la cathédrale de Monreale. Ici, pas de lourds contreforts, pas d'arcades circulaires, pas de triforium. De simples colonnes, empruntées à des édifices romains, supportent de chaque côté de la nef des arcades ogivales. Les chapiteaux, à l'exception de quelques-uns dont la forme est antique, sont travaillés dans le style de l'époque et sur un modèle identique; ils sont ornés de feuilles et de volutes en forme de cornes d'abondance, entre lesquelles se montrent des figures de diverses espèces. La délicatesse et l'élégance du travail accusent l'emploi d'un ciseau grec. L'artiste dédaignant la représentation des figures grimaçantes et des têtes d'animaux, a puisé presque toujours ses sujets dans l'Ecriture. Sur l'un des chapiteaux, on voit le roi présentant à la Vierge l'architecte de l'église.

Mais ce qui fait surtout de la cathédrale de Monreale un monument remarquable, ce sont les mosaïques qui tapissent sa nef, ses ailes latérales, ses transepts et ses apsides.

L'ornementation de l'apside est surtout digne d'admiration. On y voit un buste collossal du Sauveur au milieu de la vision de l'Apocalypse et des Apôtres. Sur l'une des apsides latérales, on a représenté St.-Pierre, et sur l'autre, St.-Paul. Aux angles du chœur et de la nef sont figurés les Rois et les Prophètes. Sur les mosaïques de la nef, des ailes et des transepts, se voient les principales scènes de l'ancien et du nouveau testament. Entre les arcades de la nef sont placés des médaillons de saints, et il n'est pas jusqu'à l'areade de chaque fenêtre qui n'ait sa mosaïque particulière.

Les murailles des transepts et du chœur sont recouvertes, à leur partie inférieure, de bandes de marbre blanc, surmontées

d'un trèfle sarrazin, aussi de marbre blanc, qui se dessine sur un fond de mosaïque de la plus grande richesse.

Les trônes du roi et de l'évêque de chaque côté du chœur se composent de panneaux de marbre et de porphyre, décorés de cordons et de bandes de belles mosaïques, délicatement travaillés.

Le premier est surmonté d'une mosaïque qui représente le Christ la main étendue sur la tête du royal fondateur; Guillaume porte le même costume que Roger dans l'église de la Martorana. Au-dessus du trône épiscopal, est encore représenté le roi faisant hommage de son église à la Vierge.

Toutes ces mosaïques sont disposées sur un fond d'or, et vous avez dans leur ensemble le plus brillant exemple qui existe aujourd'hui du luxe de la décoration byzantine. On a donné, presque partout, aux personnages le costume grec; St.-Pierre et St.-Paul portent eux-mêmes le *pallium*.

Le plafond de l'église est en bois, et on l'a enrichi de peintures et de dorures.

Dans l'un des transepts se voient les sarcophages de porphyre qui renferment les cendres de Guillaume Ier. et de Guillaume II.

La cathédrale de Monreale (1), la dernière et la plus magnifique création monumentale des rois Normands, fut commencée en 1174. Avec sa forme latine, sa colonnade romaine, ses mosaïques byzantines, ses moulures et ses détails sarrazins et Normands, elle est un des plus curieux et des plus superbes monumens du moyen âge.

A l'église est attenant le cloître, au-dessus duquel se voient les longues fenêtres du réfectoire (2). Ce cloître qui est, comme

(1) La cathédrale de Monreale, à l'intérieur, a 266 pieds de long sur 85 pieds 4 pouces de large.

(2) Peristylium marmoreum Biscentinum, columnulis musivo etiam opere elaboratis, suffultum adjecit.

la cathédrale, l'œuvre de Guillaume II, se rapproche beaucoup de celui de Cefalu. Il se compose de petites colonnes accouplées qui supportent des arcades ogivales, et dont les chapiteaux, différents pour la forme, sont ornés de feuilles et de figures d'une délicatesse remarquable. A l'un des angles du cloître est une fontaine de marbre, de style sarrazin.

Quand son travail fut achevé, Guillaume fit venir du monastère de la Cava, dans la péninsule, des moines pour peupler le nouvel établissement.

Un sentier raide et escarpé, que les mules seules savent gravir, serpente, sur le flanc de la montagne, de Monreale jusqu'à la riche abbaye Bénédictine de St.-Martin. C'est la route la plus courte; mais celle qu'on suit le plus ordinairement et qui est bien plus pittoresque, parcoure le flanc opposé des collines, et passe par Bocca di Falco; ce dernier pas franchi, une gorge naturelle vous ouvre un accès plus facile.

Sur la route que nous parcourûmes, on aperçoit, suspendu à l'un des points les plus élevés de la montagne, un antique et vaste édifice, aujourd'hui désert, connu sous le nom de Castello di S. Benedetto. C'était, dit-on, dans l'origine, une forteresse sarrazine dont Guillaume II fit un monastère (1). Ses hautes murailles et ses tours lui donnent, à l'extérieur, l'apparence d'un château fort; mais à l'un des côtés d'une cour spacieuse, dans l'intérieur, on rencontre une église chrétienne. Que l'assertion dont nous venons de parler soit fondée ou non, toujours est-il que dans le courant du XIVe. siècle, cet édifice redevint citadelle, et que les partisans de la famille des Chiaramonte, aux ennemis de laquelle il servait de place forte, y firent d'énormes brèches. Plus tard, les

(1) Guida di Palermo dal Cavaliere Palermo.

moines de St-Martin et ceux de Monreale s'en disputèrent la possession, et il fut pour ces deux couvents une source de nombreuses querelles. C'est un grand édifice de forme oblongue, dont la construction est fort simple. Les murailles sont très-épaisses, et les portes et les fenêtres anciennes ont l'ogive.

Le célèbre couvent de St.-Martin est éloigné de quelques milles de Palerme; on dirait une de ces demeures des solitaires d'Egypte, tant son isolement est complet : je connais peu de sites aussi pittoresques. L'édifice moderne, noble et vaste, est bâti au centre d'un bassin profond, environné de collines rocailleuses et capricieusement découpées. Au pied de ces collines, la terre est verdoyante et chargée d'amandiers; au milieu de ces jolis arbres se groupent de beaux et antiques sapins, dont le feuillage sombre fait ressortir les couleurs plus brillantes de la végétation qui les entoure. Les rochers aux environs sont couverts de plantes sauvages et de charmantes bruyères; on remarque surtout les guirlandes d'un *convulvulus* pourpré qui rampe sur les rocs les plus arides, et les pare d'un tapis de fleurs qui se conservent fraîches sous le ciel de la Sicile, alors même que les ardeurs de la canicule sèchent et flétrissent tout.

Il y a dans le monastère une bibliothèque qui renferme quelques manuscrits intéressants. Un petit missel, illustré dans le style flamand ou français du Xe. siécle, a particulièrement fixé mon attention.

A notre retour à Monreale, nous trouvâmes notre voiture qui nous attendait. Le chemin qui nous conduisit à Palerme nous parut bien court, car nous avions toujours sous les yeux les tableaux enchanteurs de la reine des villes siciliennes, et dans le lointain nous apparaissait la Méditerranée avec ses flots d'azur.

CHAPITRE XVII.

Je parlerai dans ce chapitre de plusieurs anciens édifices privés que nous avons rencontrés dans divers quartiers de Palerme, mais que, pour la commodité du lecteur, je veux rassembler sous un même titre.

Les plus remarquables sont : l'Ospedale grande et le Palazzo dei Tribunali ; jadis résidences privées, ils ont été tous deux dans la suite affectés à un service public. Leur construction remonte aux premières années du XIVe. siècle ; ils sont demeurés presque entiers, et leur style originel a subi peu d'altération.

Le Palazzo dei Tribunali fut commencé en 1307, par Manfredi di Chiaramonte, comte de Modica (1), sur les fondements de l'ancienne Villa Marina des princes sarrazins, qui faisait partie de ce faubourg de Khalesa qu'un bras de mer séparait autrefois de la cité. L'édifice est construit sur une immense échelle, autour d'une cour spacieuse ; il est carré et son élévation est considérable. Anciennement, les murs étaient couronnés d'un parapet sarrazin dont il reste encore des traces. Les fenêtres à ogives sont de grande dimension et partagées en deux ou trois compartiments au moyen de légères colonnettes. Les arcades des fenêtres sont simples ; elles ont deux panneaux en retrait, mais pas de moulures. L'espace compris entre l'arcade et la fenêtre est orné d'un damier sarrazin composé de pierres rouges et noires.

(1) A. D. 1307, mense Junii, magnificus Maufridus de Chiaramonte præsens opus fieri mandavit feliciter. Amen.

Mais le palais ne paraît avoir été achevé que long-temps après ; car on trouve dans une autre partie de l'édifice : cette inscription, A. D. 1380, hoc opus completum.

Ce palais passa dans le domaine de la couronne en 1392, quand Andrea Chiaramonte eut la tête tranchée pour crime de haute trahison. On en fit plus tard le palais de justice.

L'Ospedale grande est situé dans la partie haute de Palerme : c'était une autre résidence privée que Matthieu Salafanus, comte d'Adriano, pour rivaliser avec le comte de Modica, avait bâtie sur une échelle encore plus grande que le Palazzo précédent, dans l'espace d'une seule année (1). Dans quelque contrée qu'il existât, quel que fût l'âge qui l'eût vu s'élever, l'Ospedale grande, à cause de sa création si rapide, serait toujours une œuvre colossale. Son plan est le même que celui du Chiaramonte : c'est un édifice carré, bâti autour d'une cour, avec des arcades et des galeries ouvertes. A l'extérieur, l'édifice est jusqu'à la hauteur du premier étage, de la plus grande simplicité ; mais dans les parties supérieures, il est orné d'une série d'arcades entrelacées. Les fenêtres ont l'ogive et sont divisées par une colonne simple. L'Ospedale grande fut acheté, en 1432, par le roi Alphonse, qui en fit un hôpital public ; il y ajouta en même temps une chapelle (2) à l'usage de l'établissement. Le porche qui sert de voie de communication entre la chapelle et l'hôpital offre une des premières manifestations de l'existence en Sicile de l'architecture ogivale du Nord. C'est une bonne porte unie, ornée de quelques moulures.

(1) A. D. 1330.

Felix Matthæus Salafanus memoriâ dignus
Fabricam hanc fecit nobilem pius benignus
Ut ne mireris modico tam tempore factam
Vix annus fluxerat quam cernis ita peractam.

Baronius dit de Salafanus, qu'il était « Æmulator Manfredi Chiaramontani, Motycæ comitis, qui præclarum, ad mare, sibi struxerat domicilium.

(2) Alfonsus rex hoc templum ibidem construendum, instituendumque curavit, anno 1433 et consequentibus. Mongitore MS.

Dans la Salita di San Antonin, rne antique qui conduit au Vecchio Dogana, se trouvent plusieurs vieilles maisons qui ont conservé leurs grandes fenêtres à ogives et la mince colonnette qui les partage; mais ici les fenêtres sont environnées de diverses sortes de moulures parmi lesquelles se distingue le zigzag normand.

Les mêmes traits se remarquent dans les parties antiques du Vecchio Dogana lui-même. Quand la mer ne vint plus baigner ses murailles, et qu'il cessa par conséquent d'offrir les avantages qui y avaient fait établir une brigade de douanes, on lui enleva son caractère public et on leloua par portions à des particuliers.

Aux édifices dont je viens de faire mention, il faut ajouter la Torre di Bosuena et divers autres vieux débris des temps passés, épars dans les différents quartiers de Palerme, qui tous viennent témoigner de l'emploi, pendant un grand nombre d'années, du même style d'architecture.

Palerme a encore à nous offrir un autre palais qui a conservé des traces importantes de ses plus anciennes parties : je veux parler de la résidence de la famille de Moncada; mais depuis le temps où il fut construit, son style a subi une métamorphose. La partie antique est un reste du palais bâti par Gulielmo Aiutamicbristo en 1485 (1). Les colonnes de la galerie ont des écussons sur leurs chapiteaux, et les arcades sont circulaires, comme dans le porche qui fut ajouté à la cathédrale de Cefalu. L'empereur Charles-Quint habita le palais Moncada, durant son séjour à Palerme.

Non loin des tribunaux est le Monasterio della Pieta, ancien palais privé qui fut fondé en 1495, comme le rappelle une

(1) L'antico palazzo di Ajutami Christo, fabricato da Gulielmo Ajutami Christo, barone della terra di Miselmiri, nel 1485 è 1498, oggi, Palazzo Paternò. Guida di Palermo dal caval. Palermo.

inscription qu'on lit encore sur ses murailles, par Francis Patella, un des grands dignitaires du royaume, sous le règne de Ferdinand-le-Catholique. Il s'est opéré dans cet édifice un changement de style remarquable. La grande porte est carrée, et les quelques moulures qui la décorent ont plutôt la forme de bâtons que celle de roseaux. Les fenêtres ont aussi des têtes carrées et sont divisées par trois légères colonnettes : on y a ajouté un peu de broderie à la partie supérieure. Le dernier des Patella disposa, en mourant, de son palais et de sa fortune en faveur d'un établissement religieux. Il s'y établit alors un monastère ; et comme il lui fallait une église, on en ajouta une au palais.

CHAPITRE XVIII.

28 Septembre.— Nous nous proposions de passer en revue, ce jour-là, plusieurs monuments antiques, de diverses époques, épars çà et là dans la plaine, à l'Est de Palerme.

Sur la petite rivière de l'Oreto, ce même Georges Antiochenus (1) qui fonda l'église de la Martorana, jeta un large pont de pierre ; et cette fois, la postérité plus juste lui conserva le nom de il Ponte del Ammiraglio. Il est construit en pierres carrées de grand appareil, et repose sur cinq arches unies, de forme ogivale. Dans les temps modernes, on a changé le cours de la rivière, et le pont est devenu inutile, mais il est encore parfaitement conservé.

A peu de distance de ce pont existe le plus ancien représentant de l'architecture des Normands en Sicile, aux environs de Palerme. Cette intéressante relique est l'église de San Gio-

(1) Ponte, che edificato di Georgio Antiocheno, si conserva intera e porta il nome di Ponte del Ammiraglio. Morso, p. 271.

vanni dei Leprosi, qui fut fondée par le comte Roger, dans les lieux même ou avaient campé ses troupes avant la prise de Palerme (1). L'édifice est de petite dimension, et il a été en grande partie reconstruit; mais les murailles extérieures des deux aîles et de l'extrémité Est de l'église, ainsi que sa petite coupole, sont restées telles qu'elles étaient dans l'origine.

Les murailles se composent de pierres carrées, disposées en rangées régulières. Les fenêtres et les portes ouvertes dans les murs latéraux sont unies et à ogives, mais elles ont deux panneaux en retrait. Les fenêtres des trois apsides à l'extrémité Est ont des têtes rondes. La coupole en pierre repose sur quatre arcades ogivales, comme à San Giovanni l'Eremiti. Il n'y a dans les parties anciennes aucun vestige de mosaïque ni d'ornement d'aucune espèce.

On ajouta, par la suite, à cette église un hôpital pour les personnes attaquées de la lèpre (2). Il y a long-temps déjà qu'il a été démoli, mais il a laissé à l'église la dénomination qui la distingue.

Il est des auteurs qui prétendent que cet édifice fut bâti par les deux frères Robert et Roger conjointement; ils ajoutent que cette construction eut lieu pendant les travaux du siége. D'autres attribuent l'érection du monument au comte Roger seul; et cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable :

(1) Attesta Fazello che la Chiesa di san Giovanni fu eretta da Roberto Guiscardo, e dal comte Ruggieri, mentre essi assidievano la citta di Palermo. Morso, p. 278.

Nel sito medesimo ove stette accampato Ruggieri. Cavaliere Palermo.

Rogerius ædem quæ divo Johanni sacra est (eorum hospitium qui elephantiâ vitiantur) trans Oreti amnis ostium, ubi pons est lapideus insignis, ædificavit. Claudius Marius Arezzo.

(2) S. Johannis Leprosis templum excitatum ab Rogerio, Sicil. Com. — Rocco Pirro.

comment présumer que cette église, bien qu'élevée sur une petite échelle, ait pu être entreprise et terminée au milieu des opérations d'un siége dont la durée fut si courte? Il est plus raisonnable de penser qu'après la prise de Palerme, le comte Roger, qui resta en Sicile, voulut imprimer aux lieux où il avait campé, un souvenir ineffaçable.

Dans le voisinage de cette église existait autrefois un beau bois de palmiers (1); mais, en 1325, il tomba sous la hache des soldats du comte de Squillace, amiral de Robert, roi de Naples, lors de la descente qu'il fit sur cette côte, et des ravages qui signalèrent sa présence dans la plaine de Palerme.

A un demi mille plus loin, nous rencontrâmes le troisième palais Sarrazin, encore debout aujourd'hui dans les environs de la capitale. On appelle cet édifice, tantôt Fāvărā, tantôt Mar Dolce : la cause et l'effet. En arabe, Favara veut dire source, et Mar Dolce désigne le lac d'eau douce que cette source alimente.

Favara est un vaste édifice carré, bâti dans la forme d'un château; il n'est pas aussi élevé que la Cuba ni que la Ziza, mais sa cour est beaucoup plus spacieuse. Sur les murailles extérieures, on retrouve les panneaux à ogives qui ornent celles de ces deux palais; et dans la partie supérieure sont ouvertes des fenêtres de forme ogivale qui ont trois panneaux en retrait. Les appartements du rez-de-chaussée étaient voûtés.

A l'une des extrémités du palais se voient les ruines d'un local où se prenaient ces bains à la vapeur dont l'usage est si commun chez les Mahométans. Il consistait en un certain nombre d'appartements voûtés, avec des chambres souterraines

(1) Tunc, quidem, ingentes palmæ, quæ juxta pontem admirati erant, longe præteritis inoffensè temporibus, deletæ sunt; quâ neque dives palmarum Idumæa regio in proceritate vicisset, nec Garbarum insula coæquaret. Nicolai specialis historia Sicula, lib. VII, c. 9.

où l'on faisait chauffer l'eau, et d'où la vapeur s'échappait. Les voûtes des chambres se composaient de briques d'une grandeur extraordinaire. Les trois cheminées qui servaient de conductrices à la fumée et à la vapeur, et les canaux qui amenaient l'eau existent encore.

Il est des écrivains qui attribuent au roi Roger (1) la construction de la Favara toute entière, comme celle de la Ziza a été attribuée au roi Guillaume. A Favara, comme à la Ziza, il existe des vestiges du travail normand. Une partie d'un des côtés du quadrangle est occupée par une chapelle chrétienne qui est presque en tout semblable à S. Giovanni dei Leprosi : elle n'a plus qu'une corniche en pierre fort curieuse autour de sa petite coupole. Nous répugnons, pour plusieurs raisons, à admettre l'opinion de Fazellus et de quelques autres auteurs. Francesco Barone (2), parlant de ce que les environs de Palerme offrent de remarquable, assure avoir vu, entre les mains des héritiers de Don Giuseppe Chaggio, curé de San Nicholo del Albergeria, un ancien manuscrit où il était dit, que le château de Mar Dolce, ruiné par le temps, était l'ouvrage d'un prince sarrazin qui lui avait donné le nom de sa fille bien-aimée. L'édifice, ajoute le manuscrit, était entouré d'eau, et quand le prince voulait se donner le plaisir de la pêche, ou se rendre aux bains, il y avait des passages et des escaliers secrets qui lui permettaient de le faire sans être vu. Ces quelques lignes de la chronique ne sont que l'écho de la tradition orale qui est venue jusqu'à nous. Mais pour celui qui examine attentivement et sans préjugés l'aspect actuel

(1) Et ulterius ad passus circitèr mille fons ingens est a Favara sancti Philippi nominatus. Rogerius rex ædes insignes locumque fecit amœnissimum, solatium regium unà cum fonte appellatum. Fazellus.

(2) De majestate Panormi. — T. II, c. II, f°. 85-92.

des lieux, la construction de l'édifice, les bains et les nombreux souvenirs arabes qui s'y rattachent, cette tradition, c'est la vérité. Les agréments du site, la source abondante qui y répand la fraîcheur, rappellent les habitudes orientales, et l'on sait qu'on y avait creusé un lac dont l'étendue surpassait de beaucoup celle des étangs de la Cuba et de la Ziza. Il portait, ainsi que le palais, un nom arabe. Vaste comme il l'était, on l'appela Al Bahar ou la mer; plus tard, son premier nom fit place à celui d'Albehira (1), et dans les temps modernes, il a pris celui de Mar Dolce. Il est aujourd'hui à sec, mais on retrouve des traces des murailles massives qui formaient ses rives. Les eaux baignaient trois des côtés du palais. Toutes ces circonstances, ainsi que celle des bains, révèlent plutôt des idées arabes que des idées normandes.

Pour rester dans le vrai, il faut peut-être dire que le roi Roger, séduit par la beauté des lieux, répara le château et y ajouta une chapelle à son usage, ce qui lui a fait attribuer, plus tard, l'honneur d'avoir créé la villa toute entière et ses dépendances.

Selon Benjamin de Tudela, la Favara était une des résidences favorite de la cour Normande, sous le règne de Guillaume II (2).

En quittant Mar Dolce, nous changeâmes de route, et à travers la vallée rocailleuse de la Guadagna, nous atteignîmes

(1) Morso, dans une très-savante dissertation, donne de bonnes raisons pour croire à l'identité d'Albehira et de Mar Dolce.

(2) A entendre Benjamin, on s'imaginerait que ce fut plutôt au temps des émirs mahométans que sous la domination normande qu'il visita Palerme, car, parlant de l'Albehira, il dit : « Au rivage du lac, sont amarrées d'élégantes barques peintes et dorées, dans lesquelles le roi et *ses femmes* font de fréquentes promenades. » C'était cependant en 1172, sous le règne de Guillaume-le-Bon, que Benjamin était à Palerme. — Itin. Benjamin Tudolensis.

les ruines d'un autre palais, vulgairement appelé la Tour du Diable; il est situé sur une éminence qui domine le ruisseau. Le reste le plus important de cet édifice est une grande salle dont la porte a l'ogive. Les fenêtres qui sont divisées et ogivales à l'extérieur prennent la forme ronde à l'intérieur. Au-dessous d'elles, s'étend une ligne de dents de scie. La construction de cet édifice ne peut donc appartenir aux Sarrazins. On croit avec raison, ce nous semble, qu'il ne remonte pas au-delà du temps des rois Arragonais.

En revenant à Palerme, nous nous arrêtâmes au Campo Santo; les cyprès y croissent presque en aussi grand nombre que dans les cimetières turcs. Il dépend de l'ancienne église de San Spirito, qui fut commencée en même temps qu'un monastère adjacent de l'ordre de Cîteaux, par l'archevêque Walter, en 1173 (1). On dit qu'en creusant la terre pour faire les fondations du monument, les ouvriers firent la découverte d'un trésor considérable, qui fut à Walter d'un grand secours pour la reconstruction de sa cathédrale. Santo Spirito a été rebâtie presque en entier; l'extrémité Est est seule restée intacte. Ses fenêtres ont la forme ogivale, et elle est ornée, à l'extérieur, d'arcades entrelacées.

Le nom de Santo Spirito est célèbre dans les annales siciliennes: cette église fut le théâtre de l'événement qui fit soudainement éclater l'orage que Jean de Procida préparait depuis long-temps. C'était la coutume, à Palerme, d'aller entendre la messe à San Spirito, le mardi de Pâques. Le dernier jour du mois de mars de l'année 1282, les Palermitains se trouvaient réunis, comme à l'ordinaire, en très-grand nombre, dans

(1) Gualterius Panormitanus cœnobium S. Spiritûs, cisterniensis ordinis, condidit, anno 1173; ubi etiam à conditore thesaurum, quo postea templum maximum excitavit, repertum memorant. Fazellus, lib. VIII, dec. 1

l'église. Un des soldats français qui étaient venus se mêler aux fidèles (l'histoire a conservé son nom, il s'appelait Droet) insulta une jeune fille de Palerme, distinguée par ses vertus et sa beauté. Ses parents accoururent à ses cris et massacrèrent le soldat brutal. Le peuple, dont la haine contre les Français était ardente, se jeta sur ceux qui étaient dans l'église et les égorgea tous. La nouvelle du massacre se répandit bientôt dans Palerme, et alors commença la boucherie connue sous le nom de Vêpres Siciliennes.

CHAPITRE XIX.

Je vais maintenant parler de quelques églises de Palerme dont la construction, bien que postérieure à la période normande, est cependant assez ancienne. Ces monuments ont de l'intérêt, parce qu'ils offrent des renseignements précieux sur les progrès et les révolutions de l'architecture sicilienne.

Ces églises sont distribuées sur différents points de la ville; mais sans m'arrêter à décrire la situation de chacune d'elles, je procéderai à leur description par ordre de date.

C'est San Francesco di Assisi qui se présente en première ligne. On en posa la première pierre en 1255 (1). Le portail occidental a l'ogive, et le travail en est excellent; il est environné du zigzag normand. Sur les côtés s'élèvent deux colonnes de marbre qui ont dû primitivement appartenir à une mosquée sarrazine; car sur chacune d'elles on lit une inscription en caractères arabes, extraite du Coran. L'une de ces inscriptions rappelle la profession de foi mahométane: « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

(1) Inveges, vol. III, p. 661.—L'église ne fut achevée qu'en 1471. La Porta Maggiore fut construite en 1302, aux frais de la famille Chiaramonte, dont elle porte les armoiries.

L'église St.-Augustin fut commencée dans les dernières années du XIII[e]. siècle (1). Sa façade occidentale porte un caractère particulier. Le portail se compose de rangées de pierres alternativement blanches et noires. Son arcade est ogivale; elle est ornée de moulures saillantes et présente trois panneaux en retrait. La face de chaque panneau est décorée de petits carrés de lave et de pierre. Sur la bordure extérieure est délicatement sculptée la feuille emblématique de la vigne. De chaque côté de la porte se groupent trois pilastres, couronnés d'un chapiteau grec commun; au-dessus de l'arcade à ogive est ouverte une fenêtre circulaire.

San Giacomo la Marina (2) (1339) est en grande partie moderne; mais il reste quelque chose d'une tour et d'une aile latérale qui ont appartenu à l'édifice ancien; elles portent les traits de l'architecture ogivale. L'église antique fut bâtie sur l'emplacement d'une des premières mosquées musulmanes de Palerme.

Santa Maria Annunziata (3), commencée en 1345, a trois apsides; on remarque dans la nef des arcades à ogives, autour desquelles s'enroulent des moulures ornées, de style grec; et qui reposent sur des colonnes de marbre couronnées de chapiteaux à feuilles d'une exécution parfaite. Sur le devant de chaque chapiteau est sculptée la figure d'une sybille. Le portail de cette église a l'ogive, mais il est environné de zigzags normands.

(1) Circa 1275, colloco la fundazione del famoso convento di San Agostino. Inveges.

Rocco Pirro parle d'une *tabula parieti (Ecc. S. Augustini) affixa, anno* 1306, qui rappelle la consécration d'une chapelle.

(2) Le prime notizie che si ha di san Giacomo la Marina appariscono nel 1339. Il Palermo d'oggi giorno di Villabianca.

(3) La fondazione della confraternità dell' Annunziata è del 1345. Morso, p. 284. L'église fut commencée quelques années auparavant, comme le prouve une inscription gravée au-dessus de la porte.

San Nicholo di Albergeria (1), commencée par la reine Blanche, en 1400, est bâtie dans le style ogival, et ornée de pierres blanches et noires qui forment l'échiquier.

Santa Maria degli Angeli (1400) (2). Le style de cet édifice a subi un changement total; toutes les formes y sont circulaires.

Chiesa dello Spedale Grande (3). Dans le portique de cette église se trouve une porte qui a les caractères de l'architecture ogivale du Nord, et présente plusieurs moulures saillantes.

Santa Maria dello Spasimo (1506). Ce monument, aujourd'hui en ruine, est bâti dans le style ogival. Ce fut à cette église que les souverains Espagnols de Sicile enlevèrent, pour le transporter à Madrid, un célèbre tableau de Raphaël, qui représente le Christ courbé sous la croix qu'il porte; ce tableau est connu sous le nom de « Lo Spasimo di Sicilia. »

Chiesa delle Ripentite (4), fondée vers 1512. Ses fenêtres et

(1) Divi Nicolai de Albergeriâ templum, à reginâ Blancâ, anno 1400, ut ex publicis tabulis Fazellus testatur, extructum. Baronii majestas Panormi.

(2) Circa hoc tempus, 1430, fratres conventus sanctæ Mariæ de Jesu, extrà Panormum, angustum ædiculum pro curandis infirmis intra civitatem obtinebant. Cum, autem, frequentes sermones haberent ad populum, idque in templis alienis, aliquot proceres et senatus Panormi decreverunt humile Xenodochium in commodum conventum commutare et nobile templum adjacere. His auspiciis coaluit cœnobium sub nomine Sanctæ Mariæ Angelorum. Mongitore, MS.

Gangia, o Grangia, abitazione suggetta a qualche abbazia. Il ospitio di alcuni Paesi in Sicilia si chiama Gangia. Pasqualino, vocabulario siciliano.

(3) Alfonsus rex hoc (templum ibidem) construendum curavit, anno 1433 et sequentibus. Mongitore, MS.

(4) Vicenzo Sottile, nobile Palermitano, fundò, l'anno 1512, quella chiesa col nome di Santa Maria delle Grazie. Morso. — Bernard de Bologne, vicaire général de la métropole de Palerme (sede vacante),

ses portes revêtent la forme ogivale du Nord. Les fenêtres sont divisées par des meneaux ; on remarque un essai de broderie à leur partie supérieure, et elles ont des moulures saillantes.

Chiesa della Madonna di Piè di Grotta (1) (1565). C'est une petite église d'une élégance achevée, bâtie dans le style de la renaissance.

Chiesa di Santa Maria della Catena. La plus grande partie de cette église appartient à la fin du XIVe. siècle, mais sa façade occidentale (et c'est à ce seul titre que nous l'avons remarquée) fut reconstruite dans les dernières années du XVIe. siècle, sous la direction des fils de Gagini. Le portique, auquel conduisent des escaliers, se compose de trois arcades elliptiques, environnées de moulures et soutenues par des colonnes. La bigarrure de son style ne l'empêche pas de plaire aux yeux. Le nom que porte l'église lui vient de ce qu'autrefois on avait scellé dans sa muraille une des extrémités de la chaîne qui fermait le port.

CHAPITRE XX.

30 Septembre.—Ce jour-là, nous allâmes, à travers les plaines de Palerme, gagner le couvent franciscain de Santa Maria di Gesu, qui est situé à quatre milles environ de la ville, sur un monticule au pied des collines de l'Est.

dans une charte qui est encore aux archives de l'évêché, confirme la fondation de Sottile, et s'exprime en ces termes : « Cum sit quod vos *struxistis quandam Capellam* vocatam Sancta Maria de Gratiâ, etc. » ; preuve que l'édifice ne fut jamais la demeure de Sottile, comme Morso le fait entendre.

(1) Nel 1565, ottenero i Pescatori da Alfonso Ruis, Protonataro del regno, questo luogo, del quale era padrone, e l'accommodarono in forma di Capella. Il Caval. Palermo, Guida di Palermo.

Les parties anciennes de l'église sont bâties dans le style ogival du Nord, et l'on y remarque plusieurs moulures saillantes. Les colonnes du cloître qui datent de la même époque, ont des chapiteaux octogones. Ces chapiteaux ne sont pas tous travaillés sur le même modèle; il en est un ou deux qui sont ornés de feuilles pareilles à celles que l'on rencontre souvent dans les cloîtres du Nord.

Cette église ne fut commencée qu'en 1426 (1). Elle prit la place d'une chapelle élevée en l'honneur de St.-Antoine de Padoue, qui, dans le cours de ses voyages en Sicile, avait trouvé, dans la maison d'un propriétaire de l'endroit, un asile hospitalier, et l'avait honorée quelque temps de sa présence.

Au couvent sont attenants des jardins qui s'étendent sur le flanc des collines et commandent des vues admirables; nos yeux se promenèrent avec charme sur la plaine de Palerme, la cité avec ses coupoles et ses maisons blanches, le mont Pelegrino, la mer azurée, et sur l'amphithéâtre de montagnes qui entoure la plaine. Sur le devant du tableau se groupent des rocs, des orangers et des cyprès.

Le lendemain nous allâmes voir Parco, petit village situé à huit milles environ de Palerme, sur le côté du vallon opposé à Monreale, et dans une position plus élevée. C'était par une soirée d'automne : le ciel était pur, les montagnes se dessinaient au clair de lune avec leurs formes sveltes et délicates; nos yeux erraient sur la vaste plaine, sur la ville et sur la mer; Monreale se montrait à nous avec son majestueux cortége de collines. Nous avions peine à quitter ces lieux où la vie doit être si heureuse.

(1) Mongitore, MS.

CHAPITRE XXI.

2 Octobre. — Un bruit qui se faisait à mes fenêtres me réveilla : c'était le vent qui tout-à-coup était venu heurter mes jalousies vénitiennes. Ces bourrasques soudaines ne sont pas rares à Palerme. Cette fois, le vent soufflait du Sud-Est, et je ne tardai pas à éprouver les effets du véritable *Scirocco* : le corps s'affaisse, toutes les fibres se relâchent, et la sueur s'échappe par tous les pores; l'esprit tombe dans un état de faiblesse qui étonne le malade lui-même.

Comme j'étais là abattu, haletant, les laquais de place, le visage pâle et bouleversé, se précipitèrent dans nos appartements et nous racontèrent, d'une voix tremblante, que la nouvelle venait d'arriver en Calabre, par le télégraphe de Naples, que le choléra avait éclaté à Barletta et dans une ou deux autres villes des bords de l'Adriatique, et qu'on craignait de le voir bientôt envahir les provinces méridionales de la Péninsule. Ces bruits allaient, nous le savions, motiver, de la part du gouvernement, l'emploi des mesures sanitaires dites quarantaines; et la perspective des ennuis qu'elles entraînent ne laissa pas que de nous inquiéter beaucoup; nous n'eûmes plus dès-lors d'autre désir que de quitter le plus tôt possible, les pays où nous pouvions, à chaque instant, nous voir exposés à cet inconvénient sérieux. A peine avait-on eu le temps de nous faire connaître cette première nouvelle, qu'il en survint une seconde; nous apprîmes que le bateau à vapeur le San Wenefrede, venant de Naples, était arrivé dans le port de Palerme, et que la *Sanità* de la ville, considérant que le choléra était dans le royaume de Naples, bien qu'il n'exerçât alors ses ravages qu'à cent milles environ de la capitale, avait cru devoir

exiger du bâtiment, une quarantaine. Personne ne pouvait aller à bord que sous la condition de ne plus mettre le pied sur le rivage sicilien.

Dans cette conjoncture, comme je ne savais pas ce qui pouvait advenir dans l'espace de vingt-quatre heures, et que j'avais des raisons de penser que toute communication entre Palerme et Naples finirait par être suspendue pour quelque temps, je résolus de saisir l'occasion que le San Wenefrede me présentait. Nous fîmes nos préparatifs de départ aussi activement que nous le permit le *Scirocco*, et nous nous transportâmes à bord du bateau à vapeur. En disant adieu à la Sicile, nous étions attendris : le sol que nous quittions nous avait révélé tant d'admirables beautés, d'intéressantes poésies ! Palerme avait été pour nous si hospitalière !

Ce départ si inattendu, si précipité, était venu s'opposer à une expédition que j'étais sur le point d'entreprendre : je voulais visiter les bains Musulmans de Cefala. Tout ce que je pus faire, ce fut d'engager Signor Musumeci, dont il a déjà été question dans cet ouvrage, à remplir cette lacune, et je termine mes descriptions par celle de ces curieux débris, telle qu'a bien voulu me la fournir le jeune architecte.

Les bains de Cefala sont situés à dix-huit milles environ, sud-est de Palerme, au pied des monts Chiarastillo, sur la route qui mène de Palerme à Messine. Les eaux minérales qui ont fait construire des bains en cet endroit, les ont aussi sauvés de la destruction. Ils sont encore en bon état de réparation, et en grande renommée.

C'est, à l'extérieur, un vaste édifice de forme oblongue, de 90 pieds de longueur. A la naissance du toit existait, autrefois, une bande couverte d'inscriptions Sarrazines qui s'enroulait autour du monument. Les murailles elles-mêmes ont été élevées d'un étage. Cet étage supérieur est moderne ; mais tout

porte à croire que, dans l'origine, l'édifice avait, en hauteur, les mêmes dimensions qu'aujourd'hui, et qu'à la suite des dégradations qu'il a souffertes, il aura été en partie renouvelé. Il a maintenant trois portes d'entrée; mais pas une d'elles n'est ancienne. Celle qui paraît avoir été autrefois la seule qui donnât passage dans les bains, est aujourd'hui murée. Elle consiste en une arcade à ogive et sans ornements, composée de briques de grande dimension, mais peu épaisses.

Si vous pénétrez à l'intérieur, vous trouvez une salle spacieuse, surmontée d'une énorme voûte en pierre, laquelle est percée çà et là d'ouvertures circulaires qui livrent passage à l'air et au jour. Trois bains occupent la plus grande partie du rez-de-chaussée. L'extrémité supérieure est partagée du reste de la salle par trois arcades ogivales, qui reposent sur des colonnes couronnées de chapiteaux. Il existe en cet endroit un bain de plus grande dimension que ceux dont nous venons de parler. L'eau minérale est conduite par des canaux souterrains dans le plus grand des bains d'abord, et va ensuite servir successivement les trois autres.

L'histoire de ces bains est obscure, mais à en juger par les inscriptions en caractères *Cuphiques*, il y a tout lieu de penser que les parties anciennes de l'édifice furent l'œuvre des Sarrazins. C'est l'opinion professée par le savant Grégorio, dans sa dissertation sur les bains publics de Sicile (1). Il ajoute que ces bains continuèrent à être fréquentés au temps des Normands; que l'argent que l'on payait à la porte produisait un revenu annuel très-considérable; et qu'ils furent en vogue jusqu'au XIIIe. siècle. A l'appui de ce qu'il avance, il cite un acte de l'empereur Frédéric II, à la date de l'année 1220, aux termes duquel une certaine somme annuelle est

(1) Discorsi intorno alla Sicilia, tom. 1er. p. 127.

attribuée à la cathédrale de Messine, sur les bains publics de cette ville. On ne sait à quelle époque précise, ni pour quels motifs les bains publics cessèrent d'être fréquentés ; mais sous le règne des princes Arragonnais, on ne les voit plus mentionnés comme une source de produits pour l'état. Gregorio fait entrevoir que l'usage de porter de la toile sur la peau, qui était devenu général à cette époque, peut avoir rendu celui des bains moins nécessaire.

CHAPITRE XXII.

Après avoir analysé les faits divers dont mes recherches en Sicile m'ont procuré la connaissance, je vais maintenant les envisager collectivement, et voir quelles conclusions il est possible de tirer de leur ensemble.

Disons-le d'abord, le style d'architecture que les Normands ont adopté en Sicile, paraît différer totalement de celui dont ils firent usage en France et en Angleterre, et s'éloigner également des caractères qu'ils ont imprimés à leurs monuments de Calabre.

En Calabre, comme en France et en Angleterre, les Normands semblent n'avoir jamais suivi d'autre style que le style circulaire ou roman. Les tremblements de terre qui ont exercé, à diverses reprises, tant de ravages dans les provinces méridionales de la Péninsule, et l'action non moins destructive de la guerre et du temps, n'ont laissé subsister, dans le royaume de Naples, que de très-rares vestiges des édifices bâtis par les Normands ; cependant les ruines de l'abbaye de la Ste.-Trinité, dans l'ancienne Mileto, témoignent des efforts qu'ils ont faits pour reproduire les traits de l'architecture romaine, et l'église de Saint Michel, qui fut construite sous

les auspices du comte Roger, et consacrée, douze ans avant sa mort, en 1089, est une preuve de la fidélité avec laquelle ils sont toujours restés attachés aux principes du style circulaire. Nous ne craignons pas de le dire, il est à douter que l'on puisse trouver, en Calabre, un édifice ogival dont la date soit antérieure au temps de l'empereur Frédéric II.

Allons plus loin : si l'on étudie la cathédrale de Messine, les restes de la première église de Traina, le portail de Santo Carcere à Catane, et plusieurs autres édifices Normands de Sicile, on sera conduit à penser que le style circulaire a dû être employé d'abord par le peuple conquérant à l'orient de l'île, et y avoir conservé, pendant quelque temps, son influence ; ce qu'il faut sans doute attribuer au voisinage de la Calabre.

On ne peut en même temps révoquer en doute qu'une fois que les Normands eurent achevé la conquête de l'île, ils adoptèrent, pour les monuments qu'ils bâtirent à Palerme et dans les environs, un style d'architecture tout-à-fait différent de celui qu'ils avaient employé partout ailleurs, un style qui n'était même, à cette époque, en usage chez aucune autre nation de l'Europe, et qu'ils ne l'abandonnèrent jamais dans la suite en Sicile.

Ce fut en 1702, six ans après qu'une autre bande de leurs compatriotes eut fait la conquête de l'Angleterre, que les Normands se rendirent maîtres de Palerme. L'église de San Giovanni dei Leprosi fut bâtie, bientôt après, par le comte Roger, qui mourut en 1101. La construction de ce monument doit donc avoir été contemporaine du roi Guillaume-le-Roux.

L'édifice le plus ancien après San Giovanni dei Leprosi est San Giovanni dei Eremiti. Vinrent ensuite la Capella Palatina et la cathédrale de Cefalu. Il n'y a que de très-courts intervalles entre les dates de ces monuments qui sont tous trois

l'œuvre du fils du comte Roger, le premier roi Normand de Sicile. La cathédrale de Cefalu fut commencée en 1132, alors qu'Henri Ier. était encore sur le trône d'Angleterre.

Ils portent, tous, les caractères de l'architecture ogivale. Le style que les souverains adoptèrent, leurs sujets le suivirent : nous en voyons la preuve dans l'église de la Martorana et dans le pont de l'Amiral. Les successeurs du roi Roger employèrent aussi le style ogival et l'introduisirent dans les provinces orientales de l'île (1). Peu à peu son usage finit par devenir général, et dans toute la Sicile non seulement les églises, mais les palais et les maisons privées se formèrent d'après ses principes.

Toutefois il est à remarquer que l'architecture ogivale de Sicile a des traits tout particuliers, et diffère à certains égards de celle du Nord. Ainsi en Sicile, les arcades des portes et des fenêtres ne sont pas ornées de moulures saillantes, la face de l'arcade est toujours plate. Les fenêtres n'ont ni broderie ni meneaux, et quand elles sont divisées, ce n'est que par de légères colonnettes.

Ce qu'il faut tenir pour certain, c'est que les Normands, pour abandonner aussi complètement le style dont l'usage leur était familier, ont dû avoir quelque raison particulière. Lors même que toute trace d'édifices plus anciens que les leurs aurait disparu du sol de l'île, nous n'en soutiendrions pas moins que ce fut en Sicile qu'ils trouvèrent les motifs d'un changement aussi remarquable. Mais quand nous avons encore sous les yeux un certain nombre de monuments sarrazins, et qu'ils sont bâtis absolument dans le même style que les édifices normands, il nous est impossible de nous refuser à voir dans ces monuments sarrazins, les modèles que les Normands copièrent. Il n'est personne qui, passant du pavillon sarrazin des jardins de

(1) Maniace, l'extrémité Est de la cathédrale de Catane, la Catolica à Messine, l'Abbadia, etc.

la Cuba à l'église normande de San Giovanni degli Eremiti, puisse douter un seul instant des rapports de parenté qui nous semblent exister entre ces deux monuments. La billette particulière qui entoure l'arcade du pavillon, est l'original de l'ornement qui s'enroule autour des fenêtres de la cathédrale de Walter, et dans les panneaux extérieurs de la Cuba et de la Ziza on reconnaît le prototype de la tour de Santa Ninfa.

Les édifices encore existants en Sicile prouvent donc : 1°. que les Normands y pratiquèrent le style ogival ; 2°. qu'ils devancèrent, dans cette voie, les peuples du continent de l'Europe ; 3°. enfin, qu'ils empruntèrent ce style aux Sarrazins. Mais ils voulurent lui imprimer un caractère qui leur fût propre : leur architecture fut sarrazine dans ses arcades, romaine dans ses colonnes et ses chapiteaux, byzantine dans ses coupoles et ses mosaïques, normande et grecque dans ses ornements. Il faut chercher la cause de cette bigarrure de style qu'on ne trouve nulle part qu'en Sicile, dans la fusion sur son sol de plusieurs nations hétérogènes.

Les Grecs qui formaient à eux seuls une grande partie de la population sicilienne, exercèrent à double titre, comme sculpteurs et comme schismatiques, une grande influence sur l'architecture des Normands. C'est à la nature de leurs opinions religieuses qu'est due cette différence qui existe entre les églises bâties par les rois, et celles que fondèrent leurs sujets indigènes. Sous le rapport du plan, les églises grecques se distinguent des églises latines. Les unes sont carrées, les autres ont en général la forme de la croix. Les souverains de Sicile qui furent tous catholiques romains, adoptèrent, presque sans exception, le plan que l'on considérait comme orthodoxe ; mais la plupart des églises plus anciennes, bâties par leurs sujets indigènes dont les ancêtres, en leur qualité de sujets de l'empereur d'Orient, avaient embrassé l'hérésie grecque, étaient

construites dans la forme carrée des églises de Constantinople.

De plus, en Sicile, les architectes et les sculpteurs étaient grecs, ils exécutèrent les moulures comme on les exécutait en Orient, avec cette délicatesse, cette régularité et ce fini qui n'appartiennent qu'au ciseau grec.

C'est encore une question de savoir si les mosaïques qui ornent les murs des églises normandes de l'île, sont l'œuvre des Grecs de Sicile ou des Grecs venus de Byzance. Nous n'avons en main, pour arriver à une solution, que très-peu de renseignements précis. Toruamira, dans sa vie de sainte Rosalie, cite un passage de Gianbattista Aurelio, grec de Sicile, qui écrivait sous les rois normands, où il est dit que les artistes que le roi Roger chargea de l'exécution des mosaïques de la Capella Palatina, étaient grecs. Il en est qui, malgré la distinction qu'Aurelio semble avoir voulu établir, prétendent qu'il a entendu parler de Grecs de Sicile. Nous ne nous arrêterons pas à faire remarquer l'incertitude de cette assertion; mais pour arriver à nous former une opinion sur une difficulté qui, après tout, n'est pas d'une bien grande importance, nous devons peser les probabilités, nous devons aussi rechercher quel était, à cette époque, l'état des arts de dessin en Italie et en Sicile.

On sait que les guerres qui déchirèrent l'Italie, furent cause de l'abaissement dans lequel tombèrent les arts, dans cette péninsule, aux Xe. et XIe. siècles. En 1066, quand Desiderius, abbé du Mont Cassin, rebâtit son église, il fit venir de Constantinople des artistes habiles dans les mosaïques (1), et avec leur secours, il institua plus tard une école de beaux-arts dans son propre couvent. Si l'on se hâtait d'en conclure que toute

(1) Leo Ostiensis, lib. III, c. 24. Constantinople était le Paris du moyen âge, l'école de l'élégance et du bon goût, le séjour d'un grand nombre d'artistes habiles à travailler l'or, l'argent, le bronze, l'ivoire.

idée de l'art était alors perdue en Italie, on serait dans l'erreur; mais ce que l'on peut sans crainte affirmer, c'est qu'au XIe. siècle, les artistes italiens n'étaient pas en grande renommée, et qu'il y avait loin de leur talent à celui des artistes de Constantinople; pourquoi, en effet, s'il en eût été autrement, Desiderius dont l'église était voisine de Rome, aurait-il songé à s'aider des ressources de la capitale de l'Orient?

Durant ces siècles aussi, les rares traditions de l'art antique étaient entre les mains des Grecs qui ne voulaient pas s'en dessaisir; ce fut dans leurs productions froides et sans vie, dans leurs saints et leurs madonnes sur un fond d'or, que les Italiens retrouvèrent les principes d'un art dans lequel ils surpassèrent bientôt leurs maîtres. Au XIIe. siècle, les arts de dessin commencèrent à renaître en Italie, mais ce ne fut que dans les premières années du XIIIe., qu'apparut Andrea Tafi (1) qui s'instruisit par l'exemple des Grecs, chargés de la décoration de l'église de St.-Marc à Venise, dans l'art de composer des mosaïques. Cimabue, le fondateur de l'école italienne, ne naquit qu'en 1240; et Giotto, dont la renommée effaça celle de son maître, en 1265.

Après avoir esquissé la situation de l'Italie, voyons quelle a dû être celle de la Sicile. A l'époque de la prise de Palerme par les Normands, il y avait près de deux siècles que les Grecs de Sicile vivaient sous le joug des Sarrazins. Les princes musulmans les avaient employés à bâtir et à parer leurs mosquées et leurs maisons royales; les ornements dont ils faisaient le plus volontiers usage, étaient le pavé marqueté et la mosaïque. Mais l'art de dessiner la figure humaine a dû tomber dans un oubli plus complet en Sicile (2) qu'en Italie, parce que la

(1) Vasari, vol. II.

(2) Quand nous nous rappelons la misérable chapelle où les Normands trouvèrent, lors de leur conquête, l'archevêque de Palerme,

religion musulmane interdisait absolument l'emploi de ce dessin dans l'ornementation des édifices (1). Avant la conquête, et même dans le cours des quarante années suivantes, les églises normandes n'ont rien offert qui ressemblât à des mosaïques; ce n'est que postérieurement à cette époque qu'il est parlé de cette décoration; mais quand nous savons que la renaissance de l'art de dessiner la figure humaine ne date, en Italie, que d'un siècle plus tard, est-il probable qu'on l'ait fait revivre sitôt en Sicile? quand il est à notre parfaite connaissance que les Grecs de Constantinople exerçaient, dans ce temps-là, une sorte de despotisme dans le domaine des arts, que c'était à Constantinople que l'Italie avait recours, et que les yeux des Siciliens étaient constamment tournés vers cette capitale de l'Orient, n'est-il pas raisonnable de supposer que les rois et les barons qui n'épargnaient rien pour l'embellissement des édifices qu'ils fondaient, firent venir de Constantinople quelques-unes des célébrités artistiques de l'époque?

Ce qui nous porte à adopter cette opinion, ce n'est pas seulement le mode d'exécution du dessin. Dans les mosaïques des églises normandes de Sicile, les lignes, l'aggroupement, la draperie des figures n'annoncent pas le travail d'une main peu exercée; il y a la preuve d'un art avancé dans le sentiment que les auteurs ont eu de leur sujet; mais ce n'est pas tout: le caractère de l'ensemble est bien évidemment byzantin, et même les personnages sacrés (2) qui y sont représentés, rappellent

nous ne pouvons supposer que, sous la domination sarrazine, il fût permis aux Grecs de Sicile, de faire servir à l'ornementation de leurs églises l'art de dessiner la figure humaine.

(1) 22e. verset de la VIIe. Sura du Coran.

(2) O Greci fossero stati gli Architetti ed i Pittori di Musaici, o Italiani discepoli di quelli, già si vede che la maniera delle figure, o di pinte o di rilievo, e tutta conforme al più èsatto vito Greco. — Descrizione del real Tempio di Monreale, di Gio. Luigi Lello.

les règles minutieuses dont l'église grecque commandait l'observation. L'artiste devait toujours donner aux saints la même attitude, et il devait accompagner chacun d'eux de son nom écrit en lettres grecques, pour que le suppliant pût reconnaître celui dont il implorait le secours.

Sous ce rapport, les mosaïques les plus curieuses sont celles de la cathédrale de Monreale : c'est une galerie complète des costumes byzantins, une reproduction fidèle des poses et des formes prescrites par l'église grecque, et l'on y retrouve les caractères particuliers qui distinguent les Grecs des Latins (1).

Si l'on se rappelle que le fondateur de la cathédrale de Monreale appartenait à l'église de Rome, cette abstention presque complète des formes romaines paraîtra encore bien plus remarquable.

(1) Les apôtres ne sont pas revêtus de la toge romaine, mais du *pallium* oriental.

Tous les évêques portent le *pallium*; ce vêtement qui, à cette époque, était généralement permis aux évêques grecs, était difficilement toléré par l'église de Rome. Les mitres, au contraire, portées par tous les évêques catholiques romains, n'étaient point d'usage dans l'église grecque; et ceci explique pourquoi dans les mosaïques de Monreale, on ne trouve la mitre sur la tête d'aucun évêque.

Les figures qui sont ornées de l'étole et de la dalmatique, les portent à la mode grecque, laquelle différait de celle de l'église latine.

Les rois et les archanges sont revêtus du costume impérial de la cour de Byzance. Les saintes sont toutes habillées à la grecque, et sainte Catherine porte la robe royale. C'était une croyance reçue dans l'église grecque, que cette sainte était la fille d'un roi : il n'en était pas de même dans l'église latine.

Les crosses ne sont pas surmontées de la houlette pastorale, mais du globe grec.

Un prophète, dans l'attitude d'une personne qui bénit, donne cette bénédiction selon le rite grec.

Ces particularités et un assez grand nombre d'autres ont été indiquées par Lello, dans sa bonne description de la cathédrale de Monreale.

Après tout ce que nous venons de dire, il est permis de penser que les artistes à qui sont dus le dessin et l'exécution des mosaïques des églises normandes de Sicile, étaient des grecs de Byzance; mais quoi qu'il en soit, il paraît hors de doute qu'à cette époque, l'art fut parfois cultivé, et avec succès, par les Siciliens eux-mêmes. Au XVIe. siècle, Pietro di Oddo, de Monreale, exécuta le pavé marqueté qui compléta la décoration de son église; et dans les temps modernes, Charles III établit à Palerme une école pour les mosaïques, et cette école a toujours fourni depuis, des artistes de mérite qui reçoivent des appointements de la cour et qui ont pour mission exclusive de restaurer et de maintenir en bon état les mosaïques de la Capella Palatina, de la Martorana et de la cathédrale de Monreale.

Les Normands n'imprimèrent aux monuments qu'ils bâtirent en Sicile, qu'un petit nombre de traits originaux; il en est cependant qui leur appartiennent en propre, car, avant la conquête, la Sicile et l'Italie n'en présentaient aucun exemple. Ils mêlèrent au feuillage des chapiteaux des têtes grotesques, et en décorèrent aussi la corniche. Il faut encore leur rapporter l'introduction de la billette, de la dent de scie et du chevron ou zigzag, leur ornement favori. Les dessins en furent probablement donnés par les prélats normands ou les ecclésiastiques de leur suite, lorsqu'il en émigra un grand nombre de France en Italie, à une époque où les évêques et les moines étaient, pour la plupart, architectes.

Mais pourquoi le style ogival de Sicile, quand celui du Nord était en progrès, resta-t-il toujours stationnaire? Pourquoi ne lui retrouve-t-on nulle part ces formes élancées, ce grandiose, cette noblesse qu'il eut plus tard dans d'autres contrées de l'Europe et qui lui valurent sa célébrité? Il est facile de l'expliquer: en Sicile, nous l'avons dit, l'architec-

ture était entre les mains des Grecs, et le vieux type classique, la ligne horizontale, avait pris chez eux de si profondes racines qu'ils ne s'en détachèrent jamais. Ce n'est pas tout ; la Sicile et la Calabre étaient encore couvertes de débris de monuments classiques ; les architectes leur empruntaient, pour les églises Normandes, des colonnes et des chapiteaux, et leur antiquité vénérable faisait honte, en quelque sorte, à ceux qui sentaient surgir en eux des pensées d'innovation.

L'architecture ogivale resta toujours en Sicile ce qu'elle avait été dans l'origine. Entre elle et les premiers essais d'ogive en France, il y eut toujours un grand rapport de ressemblance, et cela suffit pour prouver qu'en Sicile du moins, elle n'eut rien de scientifique, et ne doit, en aucune manière, être rapportée à l'influence du principe vertical.

Les églises carrées de Sicile étaient, pour la plupart, recouvertes de la coupole en pierre ; cette coupole d'origine byzantine, les Sarrazins l'avaient déjà empruntée des Grecs. On l'adopta pour les églises latines de petite dimension, comme la Capella Palatina et San Giovanni degli Eremiti ; mais pour les grandes basiliques Normandes, on se servit ordinairement d'un plafond en bois, décoré de sculptures, de peintures et de dorures. Les architectes Siciliens ne s'étaient jamais exercés à jeter une voûte en pierre sur un espace aussi vaste qu'une nef, et le plafond en bois une fois adopté, on ne l'abandonna jamais.

L'extérieur des églises Normandes de France et d'Angleterre doit une grande partie de sa majesté à la tour centrale ; en Sicile, parmi les églises bâties par les Normands, et qui témoignent, comme nous l'avons dit, chez leurs auteurs, d'une certaine déférence pour les formes classiques, on n'en rencontre pas une seule qui présente cet intéressant caractère.

Ce fut l'intérieur des églises que les architectes s'exercèrent

surtout à faire grand et noble, et leur succès fut complet : la Capella Palatina et la cathédrale de Monreale en sont la preuve. Il n'est personne qui puisse pénétrer dans ces édifices sans se sentir pris d'une religieuse admiration ; on ne peut se refuser à voir en eux deux des plus belles productions que nous ait léguées le moyen âge.

L'architecture ogivale Sarrazine garda en Sicile toute son influence jusqu'à la fin du XIVe. siècle : les Tribunali et l'Ospedale Grande le prouvent. Sous les vice-rois Arragonais, on enjoliva les moulures dans le style Grec ; mais le zigzag Normand fut toujours conservé.

Au XVe. siècle, les tendances novatrices se déclarèrent ; mais ce n'était d'abord qu'un désir vague de changement sans route tracée, sans direction arrêtée. On essaya de plusieurs nouveautés : on passa de la forme circulaire à la forme carrée, de la forme carrée à la forme elliptique. Entre autres innovations, il faut compter l'introduction du style ogival du nord avec ses moulures saillantes et un peu de sa broderie ; mais la Sicile ne marcha dans cette voie, pour ainsi dire, qu'à la remorque des autres contrées, et bien qu'on retrouve quelque chose du véritable esprit de cette architecture dans les reconstructions du château de Maniaces, à Syracuse, elle paraît avoir toujours végété sous le ciel de la Sicile.

Dans la seconde moitié du XVIe. siècle, toutes ces ébauches de style firent place à l'architecture de la renaissance.

Après avoir vu que les Normands de Sicile firent usage du style ogival, et qu'ils l'empruntèrent des Sarrazins, nous ne devons pas nous en tenir à ce résultat ; demandons-nous encore quelle fut pour les Sarrazins eux-mêmes l'origine de ce style. Est-ce par eux ou pour eux qu'il fut inventé en Sicile, ou l'y apportèrent-ils des pays qui les avaient vus naître ?

La Sicile, au temps de l'invasion sarrazine, n'était habitée

depuis plusieurs siècles, que par les descendants des Grecs et des Romains; ceux-ci, tant qu'ils étaient restés seuls, avaient toujours imité, dans la construction de leurs édifices, les formes de l'architecture romaine, autant que l'état des arts leur avait permis de le faire. Ce ne fut donc pas en Sicile que les Sarrazins trouvèrent l'arcade ogivale. Mais est-ce en Sicile qu'ils l'inventèrent? Jetons un coup-d'œil sur les contrées d'où sortit le peuple conquérant, et voyons si elles ne nous donneront pas la clé de cette importante question.

La Sicile fut conquise par les Sarrazins en 832. A cette époque, les Arabes étaient maîtres de la Perse, de la Syrie, de l'Egypte, de l'Afrique proprement dite et de l'Espagne, et partout où ils passaient, ils laissaient derrière eux des traces de leur élégante architecture. Bagdad, Fez, Morocco étaient devenues des cités brillantes. Abdalrahman avait déjà construit son palais de Cordoue, et quelques centaines de mosquées s'étaient élevées sur différents points de l'empire mahométan. Les Arabes avaient donc déjà une grande expérience de l'architecture, et il serait bien étonnant qu'ils n'eussent pas eu, à cette époque, de la prédilection pour certaines formes particulières. Nous manquons de renseignements précis sur le style dont ils firent usage dans ces temps reculés; mais qu'on nous permette d'étudier celui dans lequel furent bâtis, parmi les monuments qu'ils nous ont légués, ceux dont la date est la plus voisine de la conquête.

Les plus anciens édifices sarrazins dont la date est bien connue, se trouvent au Caire. Le Nilomètre (1) fut reconstruit tel

(1) Eodem anno (859), significatum est Mutevakelo mensuram Nili in Ægypto collapsam esse, jussitque mensuram extrui in insulâ, quod factum est, eaque vocata fuit mensura nova. Georgius Elmacinus, chrétien d'Egypte, qui écrivait dans le XII. siècle.

L'identité du Nilomètre actuel est confirmée par l'inscription Cuphique.

qu'il existe aujourd'hui, par Motawukel, dixième calife des Abassides, en 859. La mosquée de Teyloun fut élevée en 879, et celle de Hakem, en 1003. Ces dates sont rappelées par des inscriptions Cuphiques qu'on lit encore sur les murs de ces édifices. Le Nilomètre et les deux mosquées ont l'arcade à ogive (1).

Si nous jetons les yeux sur les édifices sarrazins d'Espagne, nous y trouvons des arcades de formes diverses, et bien que, dans les plus anciennes d'entre elles, la pointe soit presque imperceptible, on découvre cependant, dans toutes, le principe de l'arcade ogivale, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas tirées d'un centre unique, comme l'arcade circulaire, mais qu'elles en ont toujours deux et, quelquefois, un plus grand nombre.

Nul doute que l'arcade à ogive ne fut l'arcade favorite des Arabes; la preuve, c'est qu'ils s'en sont toujours servi dans la suite, et que dans tous les pays où ils pénétrèrent, en Perse, à Byzance, en Syrie, dans l'Inde, ils en ont, en quelque sorte, naturalisé l'usage.

Quand nous trouvons l'arcade ogivale employée par les Sarrazins d'Egypte, à une époque presque correspondante à la date de la conquête de Sicile, et que nous savons que, partout où ils se montrèrent, cette arcade les suivit, n'est ce pas là une raison de croire que les conquérants de l'île en avaient fait usage avant l'invasion, et qu'ils l'ont imposée aux architectes du pays vaincu, de la même manière que les conquérants du Nord imposèrent plus tard l'emploi de leur zigzag?

Les Sarrazins qui envahirent la Sicile, venaient de Kairoan, grande ville à 50 milles environ Sud-Est de Tunis et à douze milles de la côte, qui avait été bâtie par Akbah en 670. Pendant un siècle et demi, à compter de leur départ, les rela-

(1) V. Voyages de Wilkinson en Egypte.

tions entre la Sicile et Kairoan ne furent pas un seul instant interrompues. Le roi de Kairoan nommait régulièrement l'émir de Palerme, qui ne gouvernait la Sicile que tant qu'il plaisait au prince : il en résultait que cette province changeait souvent de gouverneur. En 972, Muaz-Ladin Allah, roi de Kairoan, transporta sa résidence en Egypte (1), et jusqu'en 1039, que les Sarrazins de Sicile se déclarèrent indépendants, ce fut l'Egypte (2) qui envoya les gouverneurs, et avec elle que la Sicile entretint les plus fréquentes relations. On dit que le roi de Kairoan, le même qui envoya une flotte à la conquête de l'île, s'occupait dans le même temps de bâtir hors des murs de sa ville capitale (3), des palais pour sa résidence et celle de ses principaux officiers.

Il devient donc presque certain pour nous, que l'arcade ogivale a été importée en Sicile par les Sarrazins venus de Kairoan, et que ce fut d'abord par les Sarrazins d'Afrique qu'elle fut ordinairement employée. Mais est-elle d'origine sarrazine, ou bien est-ce un grec qui, pour flatter le goût des Arabes pour la variété, l'a introduite chez eux ? Nous serions portés à répondre d'une manière affirmative à la dernière partie de la question (4); car, outre qu'il est certain que les Arabes conquérants se servirent des architectes du peuple vaincu, on ne

(1) Un siècle environ après cet abandon de Kairoan, cette ville fut attaquée, prise et détruite de fond en comble par les tribus barbares du voisinage.

(2) 983, venit in Siciliam Giaphar, quem miserat Alaziz Kalipha Ægypti, ut Siculam insulam regeret. Chronique arabe citée par Inveges.

En 1020, Yuseph, qui avait été émir de Palerme, se retira en Egypte. Ibid. Ibid.

(3) Leo Africanus.

(4) Dans le Menologium Græcorum qui fut transcrit et illustré par ordre de l'empereur Basilius, qui commença à régner en 867, on a

peut se refuser à reconnaître, dans la construction de leurs édifices, quelques traits byzantins, tels que les colonnes et les dômes (1). Ce que les Arabes recherchèrent surtout dans leurs monuments, ce fut le luxe et la multiplicité des décorations; et pour expliquer pourquoi le style ogival ne s'éleva jamais chez eux à cette majesté que lui donnèrent plus tard les architectes du Nord, il n'est pas besoin d'imaginer d'autre raison que l'attention exclusive qu'ils ont consacrée à ces objets secondaires.

Quant à l'âge précis des monuments sarrazins de Sicile, nous sommes réduits à des conjectures. Ils ne peuvent avoir été construits après l'année 1037, puisque, depuis cette époque jusqu'à l'invasion normande, tout ne fut que confusion dans l'île. La lettre du moine Théodose nous apprend que dès 870, les Sarrazins avaient considérablement aggrandi Palerme; il nous dit en propres termes qu'ils s'y étaient rassemblés en si grand nombre, qu'autour de la ville qu'ils avaient trouvée ils en avaient élevé plusieurs autres. Mais s'il est vrai que les temps les plus paisibles (2), les règnes les plus longs et les plus heureux, sont aussi les plus favorables à l'accomplissement des travaux architectoniques, on sera porté à croire que les palais sarrazins qui existent encore en Sicile furent bâtis dans la seconde moitié du Xe. siècle.

Tenons-le donc pour incontestable, l'arcade ogivale est ve-

inséré comme ornements architectoniques, des arcades ogivales. Cette copie du Menologium se retrouve aujourd'hui à la bibliothèque du Vatican.

(1) Le minaret, la partie la plus gracieuse de la mosquée, fut essayée pour la première fois, à Damas, par le Calife Valid, la 88e. année de l'hégire (commencement du VIIIe. siècle de l'ère chrétienne). V. d'Herbelot, Dictionnaire oriental.

(2) Chron. arabe citée par Inveges, vol. II.

une d'Afrique, en Sicile ; mais comment plus tard, s'est-elle frayé une route jusqu'à la France du nord et l'Allemagne, les pays du continent de l'Europe où elle s'est montrée d'abord ? C'est en Normandie que nous nous serions attendus à trouver les traces les plus anciennes de sa présence, à cause des relations qui ont toujours existé entre ce que l'on peut appeler la mère-patrie et la colonie sicilienne ; mais j'ai démontré, dans un précédent ouvrage, que d'autres provinces du nord de la France en avaient fait usage avant elle.

Devons-nous croire à une seconde invention ? Mais quand il en serait ainsi, tout ne serait pas encore expliqué ; car l'arcade à ogive fut introduite presque en même temps dans plusieurs contrées fort éloignées les unes des autres, et si la nouvelle forme n'avait pas eu quelque antécédent, il faudrait dire qu'elle a été inventée par des personnes différentes et dans des lieux différents, à une seule et même époque. N'est-il pas plus raisonnable de penser qu'on l'emprunta à ceux qui, les premiers, en avaient fait usage, aux Sarrazins, et que c'est aux croisades qu'on dut son introduction dans les contrées du continent de l'Europe ? Quoi de plus naturel que cette idée : l'arcade ogivale aura été remarquée par des Croisés, des pélerins ou des captifs qui, dans le cours de ces guerres saintes, séjournèrent plus ou moins long-temps sur le territoire sarrazin ; elle aura fait impression sur leurs esprits, et il s'en sera trouvé qui, à leur retour, auront rapporté avec eux la forme nouvelle dans leurs patries respectives. La date de la premiere apparition de l'arcade ogivale sur le continent de l'Europe, coïncide parfaitement avec celle des croisades.

(Extrait du 5e volume du Bulletin Monumental.)
